BIBLIOTECA

MEMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LOUIS,
DAUPHIN DE FRANCE,

Mort à Fontainebleau le 20 Décembre mil ſept cent ſoixante-cinq.

AVEC un Traité de la connoiſſance des Hommes, fait par ſes ordres en 1758.

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, *rue Mignon Saint André-des-Arcs.*
ET
MERIGOT le jeune, Libraire, *quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHECA

DC
134.7
.G8
1778
v.2
Coll spéc

TRAITÉ
DE LA CONNOISSANCE DES HOMMES,
DIVISÉ EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.
De la connoiſſance des hommes en général.

ARTICLE PREMIER.
De la néceſſité de connoître les hommes.

Monseigneur,

La connoiſſance des hommes eſt proprement *la ſcience des Princes*. Ils peuvent très-bien

ſe diſpenſer d'apprendre celle que renferment tous ces livres qui rempliſſent les bibliotheques. Ce n'eſt pas là où eſt la ſcience qui leur convient ; elle eſt toute entiere dans ce qu'on appelle *le grand livre du monde*, c'eſt-à-dire, dans les actions & la conduite des hommes, dans les divers talens qui peuvent les rendre utiles, dans les reſſorts ſecrets qui les font parler & agir, dans les paſſions & les intérêts qui les animent. Voilà ce qu'un Prince doit ſçavoir ; & ce n'eſt que par cette ſcience qu'il peut ſe rendre capable de remplir les devoirs de ſon état dans toute leur étendue.

Comment pourra-t-il gou-

verner les hommes, s'il ne les connoît pas? Comment ſçaura-t-il les placer & les récompenſer à propos, s'il ignore la vraie portée de leurs talens, & le degré de leur mérite? A qui donnera-t-il une confiance que tout le monde envie, & que tout le monde ſe diſpute, s'il ne ſçait pas diſtinguer un eſprit ſolide & judicieux, d'un eſprit léger & ſuperficiel; & un cœur droit & ſincere, d'une ame double, d'un caractere faux & artificieux? Dans quels pieges, dans quels travers ne donnera-t-il pas? Sa confiance ſera, pour ainſi dire, au premier occupant; il ne la donnera qu'à ceux qui en abuſeront le plus,

& qui ne voudront l'envahir & la conſerver que pour en abuſer. Les plus ſages, les plus éclairés & les plus vertueux en ſeront exclus ; & toutes les avenues qui menent à la vérité lui étant fermées, il n'y aura plus ni ordre, ni ſuite, ni raiſon dans ſa conduite. Les graces accordées ſans diſcernement, les plus précieuſes récompenſes proſtituées à la vivacité des ſollicitations & à l'aveuglement de la faveur, les charges les plus importantes abandonnées à des gens incapables ou corrompus, les affaires qui demandent le plus de talent & d'application confiées à l'ignorance ou à la pareſſe, feront

naître par-tout la plus horrible confuſion & les plus juſtes murmures.

L'autorité qui ne ſubſiſte qu'autant qu'elle ſçait ſe faire reſpecter, tombera inſenſiblement dans le mépris ; & ce mépris eſt ſans contredit la plaie la plus dangereuſe qu'elle puiſſe jamais recevoir, puiſqu'elle eſt le germe de la rébellion & la ſource des révoltes.

Car il ne faut pas croire que ces grandes machines, à qui l'on a donné le nom d'*Etats*, puiſſent ſe ſoutenir long-temps par elles-mêmes, & ſans le ſecours d'une intelligence ſupérieure, qui ſçache en manier & en conſerver tous les reſ-

ſorts. Elles ont beſoin d'être conduites par des mains habiles, qui en reglent tous les mouvemens, ſans quoi elles ſe dérangent infailliblement, & tombent dans un déſordre qui annonce la décadence, & qui menace des plus grands malheurs.

Un Prince aura beau avoir les meilleures intentions du monde ; il aura beau eſtimer le mérite & la vertu en général, & les préférer ſincérement à tout le reſte ; il aura beau ne vouloir & ne deſirer que le bien, & chercher à faire toujours le meilleur choix, s'il ne connoît pas les hommes, toutes ces belles diſpoſitions deviendront inutiles. Il ne verra pas

le mérite où il eſt, & il croira l'appercevoir où il n'eſt pas. Il fuira en quelque ſorte le bien qu'il cherche, pour embraſſer le mal qu'il veut éviter, comme un aveugle qui croyant marcher ſur la terre, ſe jette dans un précipice.

Il n'employera pour parvenir à la fin qu'il ſe propoſe, que les inſtrumens les plus propres à l'en éloigner, parce qu'il ne ſuivra que des guides infideles; & plus il ſe livrera à eux, plus il les accablera de crédit & de confiance, plus il s'enfoncera dans l'abyme.

Apprenez donc, Monſeigneur, à connoître les hommes, ſi vous voulez vous conduire

avec ſageſſe ; & ne vous contentez pas de les juger ſur la ſurface extérieure de leurs diſcours. Pénétrez, s'il eſt poſſible, juſques dans l'intérieur de leur ame, pour découvrir les défauts & les travers de leur eſprit, l'étendue & les bornes de leurs lumieres, les vices de leur caractere, & les différentes paſſions qui les dominent & qu'ils ne peuvent pas toujours diſſimuler, parce que très-ſouvent ils n'en ſont pas les maîtres. Vous verrez qu'ils laiſſeront échapper, malgré eux, une infinité de traits qui les trahiſſent, & qui montrent à des yeux clairvoyans les ſecrets mouvemens qu'ils s'efforcent de cacher. Car,

pour connoître les hommes, il ne ſuffit pas d'en avoir une connoiſſance légere & ſuperficielle, il faut les approfondir.

C'eſt dans cette connoiſſance intime de l'eſprit & du cœur humain que conſiſte proprement l'art de gouverner. Les autres ſciences contribuent ſans doute à orner, à polir ou à amuſer l'eſprit d'un Prince; celle-là ſeule peut ſervir à régler ſa conduite. Et que lui importe de ſçavoir ou d'ignorer les langues ſçavantes ou étrangeres, d'avoir une connoiſſance parfaite, ou ſeulement une médiocre teinture des vérités ſublimes de la Géométrie, des profonds calculs

de l'Algebre, des découvertes de l'Aſtronomie, des expériences ou des conjectures de la Phyſique; que lui importe de juger par principe ou par ſentiment de la beauté d'un tableau, d'une muſique, d'un ſpectacle, d'une piece de vers ou de tout autre ouvrage d'eſprit; qu'il ait fait, ſi vous le voulez, les plus grands progrès dans ces ſortes de ſciences, ſa converſation en deviendra ſans doute plus riche & plus agréable, mais ſa conduite n'en ſera pas meilleure : il aura des moyens plus diverſifiés de diſſiper ſon ennui & de remplir le vuide d'un temps qui l'accable, mais en deviendra-t-il plu

habile à gouverner les hommes, ce qui doit être ſa principale occupation, & ce qui fait, pour ainſi dire, le fond de ſon exiſtence?

Qu'il ne s'attache donc pas à des connoiſſances qui ne contribuent en rien à le diriger dans l'accompliſſement de ſes devoirs, ou qu'il ne s'y livre qu'avec la meſure & la retenue que l'on doit toujours garder dans ce qui n'eſt qu'amuſement, & qu'il apprenne à connoître les hommes. Non-ſeulement cette connoiſſance lui eſt abſolument néceſſaire, mais elle lui ſuffit; & pour vous rendre cette vérité ſenſible, je ne vous propoſerai qu'un exemple

qui doit vous faire d'autant plus d'impreſſion, qu'il vous touche de fort près.

Louis XIV n'avoit preſque rien appris dans ſa jeuneſſe, & il avoit totalement oublié le peu qu'il avoit appris. Il n'entendoit pas même le latin de ſes *heures*, & en mille occaſions il paroiſſoit peiné de ſon ignorance; il en eſt même reſté une tache dans l'opinion commune ſur la réputation du Cardinal Mazarin, qui avoit été Surintendant de ſon éducation. On a prétendu que ce Cardinal qui vouloit gouverner, empêchoit que le Roi ne fût inſtruit, dans la crainte que ſe trouvant capable de conduire les affaires,

il ne lui prît envie de s'en mêler. Mais des perſonnes très-éclairées ont juſtifié là-deſſus la mémoire du Cardinal Mazarin, par une raiſon qui me paroît ſans réplique. Il eſt vrai, diſent-ils, que ce Miniſtre n'avoit point fait apprendre à ſon auguſte éleve les ſciences qu'on enſeigne au college; mais il lui avoit appris à connoître les hommes, & ç'en étoit aſſez pour former un grand Prince. Dès qu'il eut atteint l'âge où la raiſon ſe développe, le Cardinal Mazarin commença à l'entretenir en particulier preſque tous les jours; & dans les longues converſations qu'ils avoient enſemble, il l'inſtrui-

ſoit à fond du caractere & des intérêts des Princes & des Miniſtres étrangers, qui gouvernoient les nations alliées ou ennemies de la France. Il lui expliquoit les différentes affaires qu'il pouvoit avoir à traiter avec eux, & les talens particuliers de ceux qu'il devoit employer pour les faire réuſſir. Il lui faiſoit connoître le fort & le foible de chacun de ſes Miniſtres, dans la partie de l'adminiſtration qui lui étoit confiée, & il lui marquoit juſqu'où devoit s'étendre la meſure de confiance qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de leur donner. Il l'avertiſſoit du déſordre effroyable de ſes finances, oc-

casionné par la guerre civile qui avoit précédé, & par les dissipations énormes du Surintendant qui fut déplacé, & il lui nommoit Colbert comme l'homme du monde le plus propre à les rétablir. Il lui découvroit le mérite & les défauts de ses Ambassadeurs, de ses Généraux d'armée, & des principaux Officiers de ses troupes.

Telle fut l'éducation qui prépara la gloire du regne de Louis XIV; & voyez quel en fut le succès.

Il n'avoit que vingt-deux ans lorsque la mort lui enleva le Cardinal Mazarin; & ce Prince qui, jusqu'alors, ne s'étoit mêlé d'aucune affaire, se

trouva tout-à-coup en état de les conduire toutes, & de ſe paſſer de premier Miniſtre, parce que ſçachant employer, ſelon la meſure & la portée de leurs talens, ceux qui devoient travailler ſous ſes ordres, il étoit ſuffiſamment inſtruit de tout ce qu'il faut ſçavoir pour bien gouverner.

Ceux qui veulent déprimer le mérite de Louis XIV, prétendent que l'éclat & la proſpérité de ſon regne ne peut être juſtement attribuée qu'à ſes Miniſtres & à ſes Généraux, & qu'il ne lui reſte rien d'une gloire qui doit être partagée, toute entiere, entre Lyonne, Colbert, Louvois, Seignelay,

Condé, Turenne, Luxembourg & Vauban, &c.; mais ils ne font pas réflexion que le mérite d'un Prince consiste principalement à bien choisir ceux qui exercent en son nom les différentes fonctions de la royauté, & par conséquent à les bien connoître.

Car, enfin, il ne peut pas être par-tout; il ne peut pas tout voir & tout examiner par lui-même; il lui seroit impossible d'entrer dans tous les détails de la finance & du commerce; il ne peut diriger que de loin les négociations des Ambassadeurs : s'il se met à la tête des armées, & qu'il en ait trois, il n'en pourra commander

qu'une; il ne s'enfermera pas dans une ville pour ſoutenir un ſiege, & il ne s'embarquera pas ſur une flotte pour la conduire; il ne peut pas, enfin, ſe charger des différens travaux qui épuiſent toute l'attention, & qui prennent tout le temps de quatre ou cinq Miniſtres auſſi appliqués & auſſi laborieux qu'ils doivent l'être. Il faut donc, néceſſairement, qu'il ſe donne des aides & des lieutenans; & tout conſiſte à les bien choiſir. Quand il ſçait appliquer chacun ſelon la portée de ſes talens, à la fonction qui lui eſt propre, il a rempli le premier & le plus eſſentiel de ſes devoirs, & l'on doit le regar-

der comme le véritable auteur de tous les avantages qui résultent des heureux choix qu'il a sçu faire.

Vous me direz, Monseigneur, que pour bien gouverner il ne suffit pas de connoître les hommes; qu'il faut encore entendre une infinité d'affaires épineuses & embrouillées, qui sont pires que la *magie noire.* Affaires contentieuses, qui demandent de longues discussions, & qu'on ne peut décider sans un examen très-pénible; affaires de jurisprudence; affaires de guerre; affaires de marine, de finance & de commerce, &c. Mais prenez garde que les choix éclairés que produit la con-

noiſſance des hommes, vous procurent néceſſairement, & à peu de frais, celle des affaires les plus difficiles; car quand une fois vous ſçavez conſulter les gens les plus habiles, vous jouiſſez, en quelque ſorte, de toute leur ſcience. Vous recueillez, en un moment, le fruit des travaux les plus aſſidus, & de l'expérience la plus conſommée. Ils vous les expliquent; ils vous les développent, ces affaires qui vous paroiſſent ſi difficiles à comprendre; ils vous les mettent, pour ainſi dire, ſous les yeux; & le deſir qu'ils ont de vous plaire leur fait employer toutes les lumieres de leur eſprit pour

vous les rendre claires & ſenſibles; ils vous en donnent un précis & un réſultat auquel ils ne ſont parvenus que par un chemin long & pénible, que vous ne pouviez pas faire, & ils vous épargnent la peine d'y marcher.

Ainſi Louis XIV ayant à ſes côtés le Tellier, Lyonne, Colbert & Louvois, dont le zele & l'intelligence lui étoient parfaitement connus, apprenoit, ſans beaucoup de peine & de travail, tout ce qu'il avoit beſoin de ſçavoir des principes de la juriſprudence, de l'art des négociations, des détails de la marine & de la guerre, des reſſources de la finance, &

des moyens d'étendre & de ſoutenir le commerce ; & toute la capacité de ces grands Miniſtres devenoit en fort peu de temps celle du Prince.

ARTICLE II.

Quels ſont les hommes qu'il importe le plus de connoître & d'employer.

La plupart des Princes ſont aſſez convaincus de la néceſſité de connoître les hommes. Mais ils bornent, pour l'ordinaire, cette connoiſſance, qui doit être ſi vaſte & ſi étendue, à l'intérieur de leur maiſon. Ils cherchent ſeulement à connoître à fond les divers talens, l'humeur & le caractere de

ceux qui les ſervent ; c'eſt à quoi ils s'attachent uniquement ; c'eſt-là où ils excellent ; & ils épuiſent ſur ces petits objets toute la pénétration de leur eſprit, & toute la fineſſe de leur diſcernement. Deux motifs les déterminent à fixer ſur eux toute leur attention, & toute l'activité de leurs lumieres.

1°. La facilité qu'ils trouvent à les connoître.

2°. Les avantages perſonnels qu'ils eſperent retirer de cette connoiſſance.

Je dis, 1°. la facilité qu'ils trouvent à les connoître. Ils ſont dans l'habitude de les voir & de leur parler à toute heure ;

& par-là cette connoiſſance leur devient aiſée & familiere ; elle ſe préſente d'elle-même, & on peut l'acquérir par le ſeul uſage, ſans peine & preſque ſans réflexion.

Voilà ce qui leur plaît. Comme la choſe du monde qu'ils redoutent le plus, c'eſt d'occuper & de fatiguer leur eſprit, ils préféreront toujours, en fait de connoiſſances, celles qui coûtent le moins à celles qui demanderoient plus d'efforts, plus de recherches & d'application.

2°. Cette connoiſſance les touche perſonnellement, elle intéreſſe leur amour propre ; autre point déciſif pour lui don-

ner une attention de préférence: la tranquillité de leur vie, la satisfaction de leurs caprices, la variété & la continuité de leurs amusemens, le mystere dont ils veulent quelquefois les couvrir, tout cela dépend, dans un sens, des talens, des assiduités, des complaisances & de la fidélité de ceux qui les servent. C'est-là ce qui les intéresse le plus; tout le reste leur est souvent étranger, souvent indifférent; tout ce qui n'affecte pas directement & immédiatement leurs personnes, ils le comptent presque pour rien. Ils se font de l'intérieur de leur demestique une espece d'empire, qui leur est quel-

quefois plus cher, & qui leur paroît plus considérable & plus important que tous les royaumes de l'univers; & pendant qu'ils veulent & qu'ils exigent que tout le monde les regarde & les respecte comme Princes, ils ne se considerent eux-mêmes que comme particuliers.

Que les affaires de l'état aillent bien ou mal; que le peuple y soit heureux ou misérable; que les dignités & les places y soient données au mérite ou à la faveur, ils s'en inquietent peu, pourvu qu'ils soient bien servis, & que ce petit empire qu'ils gouvernent en maîtres absolus leur soit tou-

jours parfaitement ſoumis. Si quelqu'un de ces domeſtiques chéris leur paroît mécontent; s'il ſe plaint que ſes ſervices ſont mal récompenſés, ne ſeront-ils pas plus touchés de ſes murmures que de la déſolation d'une Province entiere? Ils mépriſent la condition de leurs domeſtiques, & ils les regardent comme des hommes importans & néceſſaires : que ne font-ils pas pour ſe les attacher? Sauvages, farouches & indifférens pour le reſte du monde, ils ſont libres, ouverts & familiers avec eux; ils leur accordent une confiance dont l'ambition des plus grands hommes de l'Etat ſe trouveroit

flattée ; ils leur découvrent leurs plus ſecrettes penſées, au riſque d'être ſouvent trahis par des ames que l'intérêt ne domine que trop ſouvent ; ils s'occupent de leur fortune, & les accablent de récompenſes exceſſives & diſproportionnées, qui excitent l'indignation publique, & qui font gémir de toute part le mérite oublié ou méconnu : ils feront quelquefois pour eux ce qu'ils ne feroient pas pour celui qui aura contribué à ſauver l'état par ſa valeur, ou à en étendre les bornes par ſes conquêtes ; ce qui a fait dire malignement d'un grand Prince, *qu'il faiſoit plus de cas de celui qui*

lui donnoit ſa ſerviette, que de ceux qui lui prenoient des villes, ou qui lui gagnoient des batailles.

Combien de fois n'a-t-on pas vu ces hommes en ſous ordre s'emparer tellement de l'eſprit & du cœur de leur maître, qu'il ne voyoit plus que par leurs yeux, qu'il ne penſoit & ne jugeoit que d'après eux. On étoit obligé de s'adreſſer à eux pour obtenir toutes les graces; & quiconque n'avoit pas leur approbation & leur ſuffrage en étoit exclus. On leur rendoit compte des plus importantes affaires. C'étoient eux qui les décidoient. Le Prince ne jouiſſoit plus que d'un ombre d'au-

torité. Des hommes adroits & insinuans s'étant élevés au-dessus de leur condition par toutes les bassesses de la servitude, étoient parvenus à lui ravir toute la réalité de son pouvoir. On sçait que les *affranchis de* l'empire romain, & les *eunuques* de l'empire d'orient ont gouverné l'univers. J'aimerois mieux qu'un Prince, au lieu de connoître si parfaitement, & de s'informer avec tant de soin de tout ce qui peut intéresser ses domestiques, ignorât, s'il se peut, jusqu'à leur nom, que de le voir se livrer à eux, & leur laisser prendre sur lui un ascendant qui le déshonore. Il doit, sans doute, les

traiter avec bonté; mais ſont-ils faits pour avoir ſa confiance dans ce qui n'a aucun rapport à ſon ſervice perſonnel ? Ne doit-il pas craindre pour l'ordinaire, qu'ils ne cherchent qu'à flatter toutes ſes paſſions, parce que plus il aura de foibles, plus ils auront de priſe ſur lui pour le gouverner & pour le ſéduire? Peut-il ignorer qu'ils ne ſont peut-être ſi attentifs à épier toutes ſes paroles & toutes ſes actions, que pour en abuſer ? Il eſt juſte, ſans doute, de récompenſer leurs ſervices, pourvu que ce ſoit avec une médiocrité proportionnée à celle de leur condition; & qu'on ſe ſouvienne

toujours qu'il y a d'autres hommes & d'autres ſervices qui méritent de plus grandes récompenſes. Je voudrois qu'un Prince s'accoutumât à ne conſidérer les hommes que dans le grand, c'eſt-à-dire, par rapport à l'utilité publique ; qu'il réſervât les marques de ſon affabilité & les épanchemens de ſa confiance pour ceux qui ſont propres à ſervir l'état, & dont il peut tirer du ſecours & des lumieres pour le gouverner avec ſuccès ; qu'il comptât pour rien ou pour très-peu de choſe tout ce qui ne regarde que ſon ſervice perſonnel, en comparaiſon du bien public ; qu'il ne cherchât point à abré-

ger le temps qu'il peut employer à écouter un Miniſtre éclairé, un habile Négociateur, un Officier connu par ſes belles actions & recommandable par ſa bonne conduite. Voilà les hommes qu'il lui convient de fréquenter & de connoître. Quoi de plus capable de borner les vues de ſon eſprit, & de rétrécir, ſi j'oſe le dire, les ſentimens de ſon cœur, que de les tenir renfermés dans l'étroite ſphere de ſon domeſtique, lorſqu'il eſt obligé, par ſon état, de les porter & de les étendre ſur tout un royaume, ſur l'Europe entiere, & ſi les circonſtances l'exigent, juſ-

qu'aux extrêmités du monde !

Un Prince ne doit-il pas se regarder comme un homme public ? Et quand il se considere sous ce rapport, peut-il se borner à vivre & à régner paisiblement dans l'intérieur de son palais ? Il a tant de choses à sçavoir, tant d'affaires à discuter, tant de ressorts divers à manier & à conduire, qu'il est incompréhensible qu'il trouve encore assez de tems à perdre pour passer des heures entieres à s'entretenir avec des domestiques, & à s'instruire par leurs rapports, souvent infideles, de leurs petits intérêts, de leurs jalousies mu-

tuelles, & de leurs tracasseries interminables.

ARTICLE III.

Quelles sont les qualités qu'il importe le plus de connoître dans les hommes.

On a vu des Princes, tels que Louis XI, qui avoient le talent de graver dans leur mémoire beaucoup de noms & beaucoup de visages. Ils se piquoient de reconnoître, après plusieurs années, le visage d'un homme qu'ils n'avoient jamais vu qu'une seule fois dans leur vie, & de se rappeller, à l'instant, non-seulement son nom, que tout le monde ignoroit, ou que tout le monde avoit

oubliė, mais encore ſon âge & ſa patrie. On peut dire que s'ils bornoient-là toute leur ſcience, malgré tous les applaudiſſemens que leurs courtiſans donnoient ſans doute à la fidélité de leur mémoire, ils n'avoient pas fait un grand progrès dans la connoiſſance des hommes. Ce ſont leurs talens & leurs vertus qu'il faut connoître ; c'eſt la portée de leur génie ; c'eſt le genre de travail où ils ſont capables de réuſſir ; ce ſont les vices de leur caractere qu'il faut démêler à travers les nuages dont ils s'efforcent de les couvrir ; c'eſt la meſure de leur économie, c'eſt le degré de leur avidité ou de leur déſin-

téreſſement qu'il faut découvrir, pour ne pas confier l'adminiſtration des revenus de l'état à des mains infideles qui les engloutiſſent, ou à des mains prodigues qui les diſſipent.

On ne voit point d'hommes nés avec des talens aſſez étendus, pour les rendre également propres à tous les emplois. La plupart n'excellent que dans un on deux genres de mérite, & il eſt comme impoſſible qu'ils les réuniſſent tous dans un même degré : mais hors ceux qui ſont totalement diſgraciés de la nature, tous ont, au moins, quelqu'eſpece de talens, qui peuvent être utilement em-

ployés ; il n'eſt queſtion que d'en ſçavoir faire le diſcernement.

Dans le métier de la guerre, par exemple, les uns ont en même-temps la valeur & le génie ; & il n'y a que ceux-là qui ſoient dignes de commander. Le plus grand nombre a beaucoup de valeur, & peu ou point de génie : il y a même des degrés & des différences à diſcerner dans le génie qui les diſtingue. Vous ne trouverez quelquefois dans le plus excellent des ſubalternes, qu'un général médiocre, qui vous fera repentir de l'avoir élevé. Tel a, dit-on, excellé dans l'art des marches & des campemens,

qui n'étoit plus général un jour de bataille; le bruit du canon le troubloit, & la confuſion du combat, l'inquiétude de l'événement lui ôtoit toutes ſes lumieres. Un autre ſçaura conduire ſagement un petit corps de troupes & une entrepriſe particuliere, qui échouera dans une affaire générale. Un homme qui réunit toutes les qualités d'un grand Général, tel qu'ont été Condé, Turenne, Luxembourg, Villars, & dans ces derniers temps le Maréchal de Saxe, eſt un chef-d'œuvre de la nature, qu'on ne peut chercher avec trop de ſoin, ni trop priſer quand on eſt aſſez heureux pour le trouver.

Dans le cabinet, tel réuſſira dans l'art des négociations, dont l'eſprit ſe perdroit dans les calculs de la finance. Bien plus, un homme ſera capable de conduire de loin par des dépêches, les négociations les plus difficiles, qui ne traiteroit pas avec le même ſuccès ſi on le voyoit de près. Ce n'eſt plus le même homme quand il parle & quand il écrit. Celui-ci ſera capable de bien gouverner une ville ou une province ; l'activité de ſon génie ne s'étend pas plus loin. Un autre, dont le génie eſt plus étendu, feroit en état de gouverner un royaume. Vous trouverez quelquefois des hommes qui auront le

talent de parler avec éloquence, ſans avoir celui de décider avec juſteſſe : ils expoſent parfaitement l'état de la queſtion, mais le point capital qui doit former la déciſion, leur échappe.

A l'égard du caractere, la premiere qualité qu'il importe de bien connoître, & dont il faut tâcher de s'aſſurer, autant qu'il eſt poſſible, c'eſt la probité. Et le croiroit-on, cette probité dont tout le monde ſe pique, eſt aujourd'hui une qualité rare, & plus rare qu'on ne penſe.

On a beau dire que tous les ſiecles ſe reſſemblent, & que c'eſt un défaut ordinaire aux perſonnes avancées en âge de

louer toujours le temps paſſé ; il n'y a jamais eu moins de vérité, moins d'honneur, moins de déſintéreſſement dans la plupart des hommes, que l'on en voit aujourd'hui. Chacun court à la fortune, & la veut faire à quelque prix que ce ſoit. On ne rencontre par-tout qu'un intérêt ſordide, une avidité inſatiable, une baſſe flatterie, une jalouſie furieuſe, un commerce perpétuel de fourberie & de menſonge. Ce ſont les vices de la cour; on n'y trouve preſque plus de ces grandes ames, de ces ames nobles & déſintéreſſées, qui aimoient ſincérement l'état, & ne vouloient aller à la fortune que par

la voie du mérite. Il y en a ſans doute quelques-uns, quoiqu'en petit nombre, qui ſe ſont ſauvés de ce naufrage preſque univerſel de la probité & de la vertu, & ce ſont des hommes rares & précieux, qu'il eſt important de bien connoître.

Vous en verrez pluſieurs dont la probité ſe ſoutient dans les petites occaſions & ſe dément dans les grandes; d'autres n'en ont ni dans les grandes occaſions ni dans les petites. La vertu de la plupart des hommes réſiſte à un petit intérêt, à un intérêt léger & de peu de conſéquence, mais elle n'eſt pas aſſez forte pour tenir contre les grandes épreuves, & l'on ne

peut trop l'eſtimer quand on eſt ſûr qu'elle eſt à l'épreuve de tout.

Les uns prônent ſans ceſſe la vertu qu'ils ne pratiquent pas; enclins à blâmer les autres & indulgens pour eux-mêmes; vertueux dans leurs diſcours & vicieux dans leur conduite, ils débitent volontiers des maximes de morale, que le plus petit intérêt leur fait abandonner. Il en eſt qui ne ſont vicieux que par accident, par légereté, par foibleſſe; les avis & les reproches peuvent les corriger : d'autres ont, pour ainſi dire, le vice inhérent & enraciné dans leur ame; ils ſont incorrigibles : les uns, plus

modérés dans leurs paſſions & dans leurs deſirs, garderont des meſures dans leur méchanceté; les autres ne ſçauroient être vicieux & méchans à demi; les actions les plus noires, les perfidies les plus atroces, les plus criantes injuſtices, rien ne leur coute, rien ne les arrête quand il s'agit de nuire à leurs ennemis ou de perdre leurs concurrens.

Les uns ſeront plus jaloux d'obtenir des titres, des honneurs & des diſtinctions que des richeſſes; ce n'eſt pas le plus grand nombre : la plupart traiteront de chimeres les diſtinctions, les honneurs & les titres s'ils ne ſont *étoffés* d'un

gros revenu. Ce ſentiment eſt le plus général, & vous en pouvez juger par la quantité de ſollicitations qui accablent ceux qui ont en main la diſpoſition des graces. Pour juger du prix de ces graces, on en ſuppute le produit, & à proportion que ce produit augmente, les ſollicitations redoublent & deviennent plus vives & plus preſſantes. L'argent eſt le grand mobile & le reſſort univerſel qui fait agir les hommes; ſa puiſſance s'étend á tout; mais nulle part il n'a plus de pouvoir & plus de charmes qu'à la Cour.

D'autres ſeront d'un caractere léger & inconſtant, indécis,

décis, indéfiniſſables; ils changent d'un moment à l'autre, & ſont perpétuellement dans les extrêmités oppoſées; leur ame n'eſt qu'un compoſé d'inconſéquences & de contradictions, de ſentimens qui ſe combattent & qui ſe détruiſent mutuellement. Comment ſe flatter de pouvoir connoître leur caractere? Dans quel moment, dans quelle ſituation les prendrez-vous? Vous les laiſſâtes hier dans le chemin de la vertu; aujourd'hui vous les trouverez dans celui du vice. Mais ne ſont-ils pas ſuffiſamment connus, par la raiſon même qu'il eſt impoſſible de les connoître? Dès que vous appercevrez tant

de bisarreries dans leur humeur & dans leur conduite, en faut-il davantage pour vous déterminer à les exclure à jamais de votre confiance ?

Enfin, pour ne pas pousser plus loin un détail qui meneroit à l'infini, vous trouverez aisément ces talens médiocres & ces vertus de société qui rendent un homme agréable dans le commerce du monde ; mais rarement & difficilement rencontrerez-vous ces talens supérieurs, ces vertus mâles & solides qui rendent propres à manier avec succès les grands ressorts du gouvernement.

Il faut s'accoutumer à sentir, à peser exactement toutes ces

différences, quand on veut connoître les hommes & les approfondir; c'eſt l'intérieur de leur ame qu'il faut découvrir, ſans s'arrêter aux qualités purement extérieures, qui ne demandent & qui ne méritent aucune attention. Il y en a cependant une que je regarde comme extérieure & très-étrangere au mérite, dont la connoiſſance ne doit pas être négligée par un Prince; c'eſt la nobleſſe.

Quoique vous ſoyez de la premiere Maiſon de l'univers, & que votre rang vous éleve beaucoup au-deſſus de la plus haute nobleſſe, il ne faut pas vous imaginer que tous ceux

qui vous ſont inférieurs ſont égaux entr'eux, parce qu'aucun d'eux ne peut être ni devenir votre égal. Les Rois peuvent annoblir des noms obſcurs; ils peuvent accorder à des familles nouvelles les titres, les honneurs & les prérogatives de la nobleſſe; mais il n'eſt pas en leur pouvoir de leur donner ce luſtre que les grandes Maiſons reçoivent de l'éclat & de l'antiquité de leur origine. Les François en ſont idolâtres, & Henri IV croyoit les flatter par un endroit ſenſible, quand il diſoit dans une aſſemblée d'état, *qu'il avoit conquis ſon royaume par l'épée de ſa brave nobleſſe*, de laquelle, ajou-

toit-il, *je ne diſtingue point mes Princes, notre premiere qualité étant d'être tous Gentilshommes.*

Rien ne bleſſe davantage en France que de voir quelquefois des hommes d'une baſſe extraction élevés par la faveur à des dignités qui doivent être le partage de la plus haute noblesſe; la baſſeſſe de la naiſſance eſt toujours une tache dans l'eſprit des François, qui ne peut être effacée que par de grands ſervices, par un mérite ſupérieur & univerſellement reconnu. Le crédit, la faveur & l'autorité n'ont làdeſſus aucun pouvoir.

C'eſt un préjugé, je l'avoue, puiſqu'au fond un

homme n'en vaut pas moins & n'a pas moins de probité, de mérite & de vertu pour être né dans l'obſcurité; mais ce préjugé eſt établi, & c'eſt un de ces préjugés nationaux dont on ne doit jamais s'écarter à un certain point.

Il faut donc qu'un Prince connoiſſe la nobleſſe pour ſçavoir la placer & la diſtinguer à propos; & pour la connoître il n'eſt nullement néceſſaire qu'il ſe rempliſſe la tête de ce grand nombre de filiations qui compoſent les généalogies; il lui ſuffit de ſçavoir en gros quelles ſont celles qui portent leur véritable nom, ou celles qui ſe parent de noms empruntés.

Ne jugez pas de la nobleſſe des familles par les titres & les honneurs dont elles jouiſſent ; il y en a beaucoup qui, ſans avoir les honneurs de la Cour, ont une origine très-illuſtre & très-reſpectable. Ne ſoyez pas cependant trop délicat & trop pointilleur ſur l'origine des familles, & ne vous expliquez jamais qu'avec une retenue & une diſcrétion infinie ſur ce qui leur eſt déſavantageux ; rien ne leur ſeroit plus ſenſible que de vous voir trop inſtruit ſur un article qui les touche infiniment, & ſur lequel il eſt toujours très-néceſſaire de les ménager : d'ailleurs il convient pour l'or-

dinaire de ne les confidérer que dans l'état où elles font actuellement, fans vous jetter dans des recherches trop curieufes & fouvent très-incertaines fur l'antiquité plus ou moins grande de leur origine.

Mais, dit-on, tout le monde fe pique de nobleffe à la Cour; tout le monde y vante fa naiffance & l'illuftration de fes aïeux; chacun cherche au contraire à ôter cet avantage à fes concurrens & à déprimer leur naiffance. Comment veut-on qu'un Prince puiffe difcerner le vrai d'avec le faux dans cette diverfité de témoignages contradictoires, qui fe combattent & qui fe détruifent mutuelle-

ment? On vous répondra que vous pouvez consulter là-dessus des personnes désintéressées, en prenant l'avis de ceux qui ne concourent en rien avec celui dont vous voulez connoître la noblesse, qui ne sont ni du même état, ni de la même profession que lui, qui n'aspirent ni aux mêmes grades, ni aux mêmes récompenses, & qui n'ont par conséquent aucun intérêt ni à le déprimer, ni à le faire valoir.

Car on peut dire que rien n'est moins douteux & moins équivoque que la vraie & la fausse noblesse. Soit équité, soit malice, chacun, pour peu qu'il ait de connoissance du

monde, eſt ſuffiſamment inſtruit à cet égard, & l'on peut apprendre en fort peu de temps à les mettre, ſans s'y méprendre, au degré de conſidération qui leur eſt dû.

ARTICLE IV.

Qu'il faut connoître le génie des différens Peuples & des Cours étrangeres.

Chaque peuple a ſon génie & ſon caractere particulier, qui fait comme le caractere général de la nation. Vous entendrez dire & vous lirez partout que les Italiens ſont ruſés & artificieux, les Allemands fermes & patiens, les Eſpagnols lents & tardifs dans leurs

résolutions, & il est certain que cette lenteur qu'on leur a tant reprochée dominoit dans le Conseil d'Espagne pendant les derniers regnes des Princes d'Autriche. On vous dira pareillement que les Suisses sont fideles, les Hollandois avares & intéressés, les Anglois fiers & présomptueux, amis généreux & ennemis opiniâtres.

On vous dira encore que dans un même royaume les peuples des différentes provinces ont chacun leur caractere particulier; que les Gascons sont menteurs & indiscrets, les Normands fourbes & perfides, les Flamands vrais & sinceres.

Mais il ne s'enſuit pas de-là que tous ceux qui ſont nés dans un même pays aient toutes les bonnes qualités, ni tous les défauts qu'on attribue à la nation en général. C'eſt ici où la regle touche de ſi près à l'exception qu'elle en eſt inſéparable; & vous trouverez tous les jours desEſpagnols très-prompts dans leurs réſolutions, des Italiens très-ſinceres, des Anglois très-doux, des Flamands, des Gaſcons, des Normands qui ont un caractere tout oppoſé à celui qu'on attribue au pays de leur naiſſance, & que l'on regarde comme un effet & une propriété du terroir. Il eſt cependant vrai que ce caractere do-

mine en général, & qu'il faut le connoître & y faire attention, ſoit pour gouverner une nation en général, ſoit pour juger du mérite des particuliers.

1°. Quant aux nations en général, on a remarqué que l'Empereur Charles-Quint, qui avoit des Etats en Eſpagne, en Italie, en Allemagne & dans les Pays-Bas, ſçavoit s'accommoder au génie de ces différens peuples; il prenoit leurs mœurs, il ſuivoit leurs coutumes, il reſpectoit leurs uſages; il étoit grave avec les Eſpagnols, couvert & réſervé avec les Italiens, ferme & ſévere avec les Allemands, po-

pulaire & familier avec les Flamands, & par-là il trouvoit le ſecret de ſe les attacher tous également & de les gouverner avec la même facilité.

2°. Les François, qu'il vous importe le plus de bien connoître, ſont naturellement légers & inconſtans; ils ſe paſſionnent pour les nouveautés; ils mettent de la mode dans tout, & ils la ſuivent aveuglément dans les choſes les plus eſſentielles & les plus ſérieuſes comme dans les plus frivoles & les plus indifférentes. Ce n'eſt pas par cet endroit qu'ils ſont eſtimables, & un Prince doit plutôt s'attacher à fixer, s'il eſt poſſible, leur inconſtance na-

turelle qu'à la ſuivre & qu'à l'imiter. S'il y a des modes indifférentes, auxquelles il doit ſe conformer pour leur plaire, il y en a de très-pernicieuſes qu'il lui convient de cenſurer & de réprimer par ſes exemples.

3°. Les François ont un courage vif & impétueux, qui les rend très-propres à réuſſir à la guerre, & qui leur aſſure preſque toujours la victoire; mais cette valeur ne ſe ſoutient que par le ſuccès: ils veulent tout bruſquer & tout emporter d'emblée, ſans quoi ils ſe découragent aiſément; ils ſçavent gagner des batailles, mais ils ne ſçavent pas les perdre, &

le moindre échec eſt pour eux une entiere déroute & un malheur irréparable.

C'eſt pour cette raiſon qu'il eſt important qu'ils aient à leur tête d'habiles généraux, des généraux dont la réputation les raſſure & qui leur paroiſſent dignes de leur confiance; car s'ils ne les eſtiment pas, s'ils ne comptent pas ſur eux, ils ſe croiront battus dès le commencement du combat, & ils le ſeront en effet avant qu'il ſoit fini.

4°. Les François ne s'accoutument pas volontiers à vaincre les difficultés par la patience, & il eſt arrivé plus d'une fois qu'ils ont fait des traités de

paix beaucoup moins avantageux qu'ils n'auroient pu l'être après des campagnes qui n'avoient été qu'une ſuite de conquêtes & de victoires, parce que les nations qu'ils avoient vaincu trouvoient le ſecret de les laſſer en affectant de prolonger des négociations qui avoient bientôt épuiſé leur patience. Le Prince & les ſujets étoient las de la guerre ; il falloit conclure au plutôt la paix, à quelque prix que ce fût. Le François veut toujours finir & jamais attendre; au lieu que les autres, à force d'attendre, venoient à bout de finir avantageuſement & de regagner dans des conférences

la plus grande partie de ce qu'ils avoient perdu dans des ſiéges & dans des batailles.

C'eſt ſur-tout à l'égard de ces grands objets qu'un Prince doit toujours être en garde contre l'impatience naturelle de la nation qu'il gouverne, pour ne pas perdre, dans le court eſpace de quelques mois, le fruit de pluſieurs années de guerre.

5°. Les François aiment beaucoup la dépenſe, & ils ont même aſſez de peine à y trouver de l'excès. L'avarice n'eſt pas un vice commun parmi eux, & ils ne veulent avoir de l'argent que pour le répandre. C'eſt une de leur manie.

Ils ne mettent presque pas de différence entre l'avarice & l'économie, entre la libéralité & la profusion, entre le faste & la dignité. Ils admirent volontiers l'éclat & la magnificence du Souverain, pendant qu'ils ne cessent de crier contre les impôts qui servent à l'entretenir.

Quel malheur pour l'Etat si un Prince venoit à se livrer à ce goût effréné du luxe & de la dépense, qui aveugle aujourd'hui toute la nation & qui la fait courir à sa ruine? Quel tort irréparable ne se feroit-il pas à lui-même? dans quel abyme, dans quel désordre, dans quelle confusion

ne ſe jetteroit-il pas? N'a-t-il donc pas aſſez de palais, aſſez d'équipages, aſſez de luxe & de magnificence accumulés autour de lui par les profuſions ſouvent exceſſives de ſes ancêtres? Voudroit-il enchérir ſur celles de Louis XIV, qui furent portées à des excès, dont il eut lieu de ſe repentir ſur la fin de ſes jours, & qui réduiſirent ſon royaume aux dernieres extrêmités? Combien ne doit-il pas être en garde contre les gens avides & inſatiables, qui veulent toujours avoir, parce qu'ils veulent toujours dépenſer? Avec quel ſcrupule & quelle attention ne doit-il pas examiner ſi ce qu'ils

demandent ſont des récompenſes juſtement méritées; ſi l'on ne pourroit pas les diminuer, les reſtraindre, ou même les refuſer tout-à-fait; ſi les beſoins qu'on lui expoſe ſont réels & s'ils ne ſont pas exagérés? Comment ne verroit-il pas que, pour rendre un homme heureux & pour le mettre en état de briller par des dépenſes outrées, il fera peut-être le malheur de vingt familles, & que la facilité qui le porteroit à contenter les uns, tournera néceſſairement à la ruine des autres? S'il craint d'être taxé d'avarice, qu'il ſçache que rien n'eſt ſi beau que d'être avare du bien d'autrui, & qu'il ne

peut rien donner qui ne ſoit pris ſur le bien du peuple, & qui ne ſoit, pour ainſi dire, l'extrait de ſes ſueurs & de ſes travaux; qu'il s'arme donc de force & de courage pour refuſer; qu'il ſçache que tout ſe perd & ſe diſſipe, quand, par un excès de complaiſance & de facilité, il accorde à l'aveugle & indiſtinctement tout ce qu'on lui demande; qu'il ne craigne pas d'impoſer ſilence à ces hardis demandeurs qui ne ceſſent de l'importuner. Je conſens & je ſouhaite même qu'il leur faſſe connoître que le refus lui coûte, & qu'il voudroit ſincerement pouvoir contenter tout le monde; mais je veux

en même temps qu'il ait le courage de leur répondre en mille occaſions : » ce que vous
» demandez-là ſera pris ſur le
» peuple, & il faudra que des
» familles entieres ſouffrent les
» horreurs de la miſere pour
» fournir à votre opulence.
» Vous mettez vos ſervices à
» trop haut prix ; cette récom-
» penſe ſeroit exorbitante ;
» vous en demandez trop ; vous
» en avez aſſez ; il faut ſçavoir
» ſe borner, & je ſuis réſolu
» de me borner moi-même pour
» vous en donner l'exemple ».

De pareils diſcours le rendroient d'abord odieux aux courtiſans, mais ils le feroient adorer du peuple, & le cri de

ce peuple ſoulagé étoufferoit enfin les murmures de la Cour, qui ſe trouveroit forcée d'applaudir elle-même à des refus ſi juſtes & ſi raiſonnables.

6°. Les François, naturellement doux, amis de l'ordre & de leur Maître, deviennent inquiets & murmurateurs dès que les rênes du gouvernement ne ſont pas conduites par une main ferme & aſſurée ; ils crient alors, ils ſe plaignent, ils murmurent éternellement ; on diroit que le mécontentement & l'inquiétude entrent dans leur caractere : le temps paſſé leur paroît toujours préférable au temps préſent ; ils ne font pas réflexion que leurs peres, qui vivoient

vivoient dans ce temps paſſé qu'ils regrettent, murmuroient contre le Prince & les Miniſtres autant & peut-être plus qu'eux. Faudra-t-il toujours avoir égard à leurs plaintes? On n'auroit jamais fini. Faudra-t-il les attribuer toutes à l'inquiétude naturelle de la nation & les mépriſer? Ce ſeroit donner dans un autre excès. Examinez auparavant ſi ces plaintes ſont fondées ſur des maux ſupportables ou exagérés, ſur des griefs réels ou imaginaires, ſur des abus crians ou inévitables: j'avoue que cet examen demande beaucoup d'équité, beaucoup de diſcernement & d'application, mais il eſt né-

ceſſaire ; & quand vous vous ſerez donné tous les ſoins & que vous aurez pris toutes les précautions poſſibles pour ôter aux François tout ſujet de plainte, ſoyez ſûr qu'ils trouveront encore mille raiſons de ſe plaindre.

7°. Les François, qui ſont ſi aiſés & ſi libres dans le commerce de la vie, deviennent ordinairement difficiles, pointilleux, chicaneurs & intraitables à l'égard des rangs & de l'étiquette qui s'obſerve à la Cour, à l'armée & dans les cérémonies ; ce ſont des diſputes éternelles ſur le pas, ſur la préſéance qui doivent être terminées promptement par

des décisions claires & précises.

8°. Les François sont railleurs & médisans; ils tournent les choses les plus sérieuses en plaisanterie, & sont toujours prêts à donner du ridicule à ce qui leur déplaît. Un Prince doit toujours agir & parler avec tant de décence & de retenue, qu'il ne donne jamais de prise à leur malignité.

Car vous devez être persuadé que ces courtisans, qui vous approchent avec tant de respect, sont attentifs à examiner toutes vos actions & toutes vos paroles pour les critiquer & pour en tirer des conséquences sur ce qu'ils ont à

craindre ou à eſpérer de votre conduite. Une de leurs occupations ordinaires eſt de ſe rappeller les uns aux autres tout ce qu'ils peuvent découvrir de vos ſentimens & de votre caractere. Ils ſe dédommagent, par la liberté qu'ils prennent à cet égard dans le particulier, de la contrainte où votre préſence les tient dans le public. Vous ne pouvez donc éviter les traits de leur malignité qu'en tenant toujours une conduite ſage & digne de votre rang, en évitant avec ſoin tout ce qui auroit la plus légere teinture de puérilité, d'affectation, de ſingularité ou de petiteſſe ; en ne diſant & ne

faiſant jamais rien qui ne ſoit ſenſé, raiſonnable & judicieux; en ne leur laiſſant voir ni humeur, ni légereté, ni caprice; en paroiſſant enfin peu touché des bagatelles & ſérieuſement occupé des grandes vues & des affaires importantes.

Voilà ce qui met un Prince à couvert de ce ridicule que les François ſaiſiſſent avec plus de fineſſe qu'aucune autre nation, & auquel ils ſçavent quelquefois donner des couleurs qui ne s'effacent point. C'eſt un mal plus grand qu'on ne penſe, ſur-tout quand il eſt de nature à frapper généralement tous les eſprits, puiſqu'il attire alors un mépris univerſel,

qui eſt, comme on l'a déja dit, la plaie la plus mortelle & la plus incurable qu'on puiſſe faire à l'autorité.

9°. Les François veulent trouver dans ceux qui les gouvernent de la bonté, de la douceur & de l'indulgence, de l'affabilité, de la politeſſe & même une ſorte de familiarité.

Mais il faut que ce ſoit une familiarité noble & qui les retienne toujours dans les bornes du reſpect; une affabilité & une politeſſe qui n'ôte rien à la ſupériorité, & qui, ſans la faire toujours ſentir, la laiſſe toujours entrevoir.

Ils louent, ils chériſſent, ils

adorent, ſi je l'oſe dire, la bonté, la douceur & l'indulgence des Princes; mais s'ils s'apperçoivent qu'un Prince n'eſt bon, facile & indulgent que parce qu'il eſt foible & timide; ils le mépriſent, & ces vertus, ſi aimables par elles-mêmes, ne ſervent plus qu'à le dégrader à leurs yeux; ils ſont comme les enfans qui s'émancipent lorſqu'ils ſentent que leurs maîtres ſont incapables de leur réſiſter & de les punir. Si l'amour des François n'eſt accompagné d'une crainte reſpectueuſe, il ſe change en mépris: ils haïront un Prince qui ſeroit toujours ſévere; mais ils n'eſtimeront jamais celui qui

ſera toujours indulgent, & s'ils ne l'eſtiment pas, ils lui réſiſteront, ils lui déſobéiront, ils lui manqueront de reſpect dans les occaſions les plus eſſentielles.

Ils loueront ſans doute ſa bonté & ſa clémence ; ils éleveront ſes belles qualités juſques aux cieux, ſur-tout en lui parlant ; mais pendant qu'ils le louent ils ſe mocqueront intérieurement de ſa foibleſſe, & ils en profiteront pour chicaner d'abord ſon autorité, & enſuite pour l'attaquer ouvertement. Ils ſentent parfaitement ce qu'un Prince doit à ſa dignité, & lors même qu'ils lui réſiſtent, ils ſont les premiers

à le blâmer de ce qu'il n'a pas la force de ſe faire craindre & de les punir.

Il y a ſans doute des fautes qui peuvent être tolérées à un certain point, lorſqu'on eſt moralement ſûr qu'elles n'auront aucunes ſuites & qu'elles ne croîtront pas par l'impunité ; car enfin on ne peut pas ſe flatter de rendre les hommes parfaits & impeccables, & l'on doit toujours avoir de la compaſſion & même de l'indulgence pour leurs défauts. Il y a auſſi des fautes que l'on peut pardonner, lorſqu'on a lieu de croire que le pardon ſera plus propre à les corriger que le châtiment ; mais il y en a très-

peu qui ne doivent être remarquées & réprimées par quelqu'eſpece de punition ou du moins de reproches, & il y en a beaucoup qu'on eſt obligé de punir promptement, ſévérement, irrémiſſiblement & ſans aucune eſpérance de pardon & de retour.

Telles ſont, par exemple, celles qui attaquent l'autorité du Souverain, & qui ne vont à rien moins qu'à ſoulever les peuples & à leur inſpirer un eſprit de révolte & de ſédition. Il n'y a point à cet égard de faute légere; toute déſobéiſſance formelle doit être réprimée dans ſes commencemens par une prompte ſévérité, ſans

quoi elle croîtra inſenſiblement, & bientôt vous la verrez ſe porter aux plus grands excès: ce n'eſt d'abord qu'une étincelle; il eſt aiſé de l'éteindre; mais n'attendez pas qu'elle ait produit un incendie. Si vous n'arrêtez le mal dans ſon principe, il fera en peu de temps des progrès immenſes, & il vous faudra peut-être employer les remedes les plus extrêmes & les plus violens pour le guérir.

On remarque dans l'hiſtoire que les Princes foibles & timides, tel qu'a été par exemple Henri III, ont fait de plus grandes violences &, ſi on l'oſe dire, de plus grandes cruautés

que les Princes qui ont eu une fermeté plus égale & plus soutenue. La raison en est sensible. On craint d'offenser un Prince ferme, & l'on ne lui donne presque pas de sujet d'être sévere, parce qu'on est persuadé qu'à la premiere faute on éprouveroit infailliblement sa sévérité : au lieu que sous un Prince timide, les fautes se multiplient à l'infini, & montent enfin à de tels excès, qu'il ne peut plus ni les dissimuler, ni les souffrir sans se perdre lui-même ; alors il se voit obligé de sortir, pour ainsi dire, de son caractere ; il devient dur & inhumain par nécessité ; sa bonté méprisée se change en

ſureur : il auroit pu arrêter les premiers attentats du Duc de Guiſe par une diſgrace ; il ſe crut forcé à s'en délivrer par un meurtre.

Soyez habituellement doux, humain & compatiſſant ; ayez en horreur tout ce qui approche ſeulement de la tyrannie, & ne laiſſez jamais appercevoir ni humeur, ni emportement dans votre conduite ; ne puniſſez qu'à regret, & que l'on ſente que vous avez encore plus de peine à plonger un homme dans l'affliction qu'à lui refuſer une grace. Ne puniſſez pas avec excès, & que juſques dans votre rigueur on apperçoive toujours des traces de

votre bonté. Sçachez diſtinguer exactement les diverſes eſpeces de fautes que vous êtes obligé de punir ; ne mettez pas au même rang les fautes purement perſonnelles & les fautes de cabale & de faction : celles-ci ſont les plus dangereuſes ; elles ont ſouvent cauſé le renverſement des empires, quand on leur a laiſſé le temps de s'étendre & de ſe fortifier par l'impunité. Uſez de toute la circonſpection poſſible pour ne jamais confondre l'innocent avec le coupable. Soyez enfin juſte juſqu'au ſcrupule, & n'ordonnez jamais rien ſans en avoir bien prévu les inconvéniens & les avantages, & ſans les avoir

peſé & balancé avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Mais ſoyez ferme & ſçachez vous faire obéir ; que tout le monde ſoit perſuadé que l'on ne vous déſobéit pas, que l'on ne vous manque pas impunément : ſi vous reculez d'un pas devant la déſobéiſſance, elle vous en fera bientôt reculer de cent ; vous verrez ſon audace croître & acquérir tous les jours de nouvelles forces, juſqu'à ce qu'elle vous ait jetté dans l'abyme où tant de puiſſans Rois ont été malheureuſement précipités. Car il n'y a point d'autorité humaine qui ne puiſſe être renverſée, quand la déſobéiſſance acquiert aſſez de force

pour la combattre ouvertement, & lorſqu'un Prince, ébloui de ſa grandeur & de ſa puiſſance, s'endort, en quelque ſorte, ſur un trône qu'il croit inébranlable. Cette puiſſance même ne ſert qu'à lui inſpirer une fauſſe confiance qui l'aveugle & qui prépare ſa ruine par ſon aveuglement. Il s'imagine qu'il fera ceſſer quand il voudra tous les déſordres qu'il a long-temps ſouffert ſans ſe mettre en peine de les réprimer; qu'il n'aura qu'à vouloir, qu'il n'aura qu'à parler & ordonner: mais il vient un temps où les ordres les plus abſolus ſont à peine écoutés, où les menaces ne font plus aucune impreſſion,

& alors on s'apperçoit trop tard que les moindres fautes souffertes & tolérées en amenent infailliblement de plus grandes, que la désobéissance s'accrédite & devient audacieuse par l'impunité, & que pour l'avoir tolérée, négligée ou méprisée dans ses commencemens, on est obligé de la craindre quand elle est dans sa force : on fait réflexion qu'un mot auroit quelquefois suffi pour l'étouffer dans sa naissance, & que les plus séveres châtimens peuvent à peine l'arrêter dans ses progrès. Ne pensez pas, au reste, qu'un Prince devienne jamais l'objet de la haine publique par sa

fermeté ; quand il n'agira que par raiſon, quand il ne punira que par juſtice, quand ſa juſtice même ſera tempérée par ſa bonté, il n'en ſera que plus chéri, parce qu'alors ſa conduite ſage & raiſonnable, quoique ferme & ſoutenue, lui attirera une eſtime que l'on doit regarder comme le plus ſolide fondement de l'amour : d'ailleurs tout le monde craignant ſa juſte ſévérité, les fautes ſeront beaucoup plus rares & il ne ſera preſque jamais réduit à la néceſſité de punir.

Depuis le jour où Louis XIV commença à gouverner par lui-même, il n'éprouva preſqu'aucune réſiſtance de la part de ſes

ſujets pendant un regne de plus de ſoixante ans, on ſçavoit trop combien il étoit dangereux de lui déſobéir, pour qu'on osât oppoſer la moindre réſiſtance à ſes volontés; il trouva rarement de grandes fautes à punir, parce qu'il ne ſouffroit pas que l'on commît impunément les plus petites; & par-là ſans que ſon autorité ait jamais éclaté par des coups violens, il a régné paiſiblement avec moins de haine, moins de trouble & de confuſion qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, & a paſſé pour le Prince de ſon ſiecle le plus habile dans l'art de gouverner: l'autorité dans les mains d'un Prince ferme eſt aſſez redou-

table par elle-même ; on va au-devant de ce qu'il ſouhaite, on évite tout ce qui peut lui déplaire, & il n'a pas beſoin de punir pour ſe faire craindre ; il ſuffit qu'il ſe montre, qu'il parle, qu'il commande, qu'il menace pour ſe faire obéir : du reſte ceux qui ont connu les Courtiſans de ce temps-là, vous diront que Louis XIV, quoiqu'ordinairement grave & ſérieux, étoit cependant doux, honnête, affable & bienfaiſant, & que tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher l'aimoient juſques à l'idolâtrie ; la crainte que leur inſpiroit ſon humeur impérieuſe & ſa juſtice ſévere, augmentoit le prix de ſes fa-

veurs & de ſes graces : plus on étoit frappé de la hauteur & de la fermeté de ſon caractere, plus on étoit touché de ſa bienveillance, & les moindres marques de bonté venant d'un maître ſi redoutable & ſi redouté, lui gagnoient tous les cœurs : voilà ce que j'ai cru devoir vous faire obſerver ſur le caractere de celle de toutes les nations qu'il vous importe le plus de connoître.

10°. A l'égard des particuliers il feroit injuſte ſans doute de juger un Anglois, un Italien, un François, un Gaſcon ou un Normand ſur le caractere général qu'on attribue à ſa Nation, il ne ſera cependant pas inutile,

pour parvenir à le connoître, de ſçavoir le pays où il eſt né & à quel point il participe à ce caractere; vous le reconnoîtrez dans pluſieurs au premier coup d'œil, & dès-lors il vous ſera facile de les juger.

11°. Je ne dirai qu'un mot de la connoiſſance des Cours étrangeres, parce qu'il y a un grand nombre de Miniſtres & d'Ambaſſadeurs continuellement occupés à vous les faire connoître, & qui vous parleront toujours là-deſſus avec la plus grande ſincérité, car les hommes ſont toujours ſinceres quand il s'agit de faire le portrait de ceux dont ils n'ont rien ni à eſpérer ni à craindre; la fortune de ces

Miniſtres & de ces Ambaſſadeurs ne dépend point de la faveur des Princes étrangers, ils n'ont par conſéquent aucun intérêt ni à diſſimuler leurs défauts, ni à exagérer les vertus qu'ils ont, ni à leur attribuer celles qu'ils n'ont pas; vous les trouverez donc toujours prêts à vous dire la vérité ſur cet article, & vous pouvez hardiment vous rapporter à leur témoignage : ils ſeront beaucoup plus couverts & plus diſſimulés ſi vous leur demandez ce qu'ils penſent de la Cour où vous êtes, c'eſt là qu'ils veulent s'avancer, c'eſt là que ſont raſſemblés leurs parens, leurs amis & leurs rivaux, leurs protec-

teurs & leurs adverſaires ; les portraits qu'ils vous en feront ne feront plus ſi fideles ni ſi reſſemblans ; les traits en feront preſque toujours altérés par le deſir de nuire aux uns & d'accréditer les autres, & c'eſt ce qui a fait dire avec raiſon qu'un Prince inappliqué qui ne réfléchit ſur rien, eſt ſouvent mieux inſtruit de ce qui arrive dans les Cours étrangeres que de ce qui ſe paſſe chez lui, & qu'il connoît mieux des hommes qui ſont à cent lieues de lui & qu'il ne voit jamais, que ſes propres Courtiſans qu'il voit tous les jours.

ARTICLE V.

Qu'il faut connoître le génie de son siecle.

Il y a dans chaque siecle certains vices dominans qui le caractérisent, & cette diversité est plus sensible en France que par-tout ailleurs, parce que c'est le pays du monde où la mode & l'amour de la nouveauté ont le plus de pouvoir. Un Prince doit s'appliquer non-seulement à connoître les vices dominans de son siecle, mais encore à en découvrir les sources & les principes pour y remédier.

Ceux qui dominent le plus

dans le ſiecle où nous vivons, ſont 1°. un eſprit d'irréligion; 2°. un eſprit d'indépendance; 3°. un eſprit d'inertie & d'indifférence pour le bien public: or comment un Prince entreprendroit-il de guérir ou du moins de diminuer autant qu'il eſt poſſible de ſi grands maux, s'il ne les connoiſſoit pas, & comment réuſſiroit-il à en trouver le remede s'il en ignoroit la cauſe?

Il faut donc qu'il ſache, 1°. que l'irréligion fait tous les jours des progrès étonnans, & qu'elle ſe montre avec plus de hardieſſe & plus de témérité que jamais: vous n'imagineriez

pas à quel excès & à quelles extravagances l'on ſe porte à cet égard dans les converſations du monde, & ſur-tout du grand monde; on y parle de ce que la Religion a de plus ſacré avec le dernier mépris; on y tourne en ridicule ſes plus auguſtes myſteres; on y repréſente les vrais Chrétiens comme une troupe d'hypocrites ou d'imbéciles; on y attaque ouvertement l'exiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, toutes les vérités de la foi, tous les principes, toutes les maximes, toutes les pratiques de la piété, rien n'eſt épargné; c'eſt une ivreſſe, c'eſt une fureur, c'eſt un déchaîne-

BIBLIOTECA

ment qui ne ſe peut exprimer, voilà le ton du ſiecle.

II. A cet eſprit d'irréligion, joignez encore l'eſprit d'indépendance qui en eſt une ſuite, car quand une fois on en eſt venu juſqu'à braver, à mépriſer & à outrager la Divinité, quel cas peut-on faire des Souverains qui n'en ſont que de foibles images; leurs volontés ne ſont plus reſpectées, leur autorité eſt à peine reconnue, on voudroit la faire paſſer dans la main de la multitude : un goût de république & de gouvernement populaire a ſaiſi tous les eſprits, & il ſe fait ſentir juſques dans le langage. On abuſe

des mots de *bien public*, *du repos & de la tranquillité publique*, comme s'ils pouvoient être indépendans du respect & de l'obéissance que l'on doit au Souverain ; on n'entend plus vanter que la qualité de *Citoyen* & de *Patriote*, sans en déterminer le sens ; on ne parle plus que *des droits & des intérêts de la Nation*, mais les connoît-on mieux que du temps de nos peres ?

III. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces gens qui font sonner si haut leur zèle pour le bien public & pour les droits de l'humanité sont pour l'ordinaire les hommes du monde les

plus indifférens pour tout ce que l'on doit appeller bien public : toujours prêts à le ſacrifier à leur intérêt particulier, ils ne voudroient pas ſe donner la moindre peine pour le procurer, à moins qu'ils ne fuſſent ſûrs d'en recevoir des récompenſes proportionnées aux chimeres de leur ambition & à la vanité de leurs deſirs : ils ſe déchargent ſur des ſubalternes de tout ce qu'il y a de pénible & d'onéreux dans leurs emplois, pour ne s'occuper que de jeu, de plaiſirs & d'amuſemens; hommes concentrés dans eux-mêmes & dans l'étroite ſphere de leur amour propre, pourvu

qu'ils ſoient riches & opulens, qu'ils aient tous les plaiſirs, toute l'aiſance, toutes les commodités qu'ils peuvent deſirer, que tout le reſte périſſe, que l'Etat ſoit renverſé de fond en comble, ils ne s'en inquiéteront pas : nos peres appliquoient mieux les noms de *patriotiſme* & de *Patriote*, car ils ne diſtinguoient pas ce titre de celui de *bons ſerviteurs du Roi ;* ils travailloient ſans ceſſe pour le bien public, qu'ils regardoient avec raiſon comme inſéparablement uni au ſervice du Prince : aujourd'hui, l'on eſt & l'on veut être indépendant, vivre pour ſoi, ſans avoir d'autre loi

ni d'autre regle que ſa volonté : voilà au vrai à quoi ſe réduit tout ce *patriotiſme* que l'on fait tant valoir ; il n'aboutit qu'à un eſprit d'*inertie* & d'indifférence pour le bien public qui le fait perdre de vue.

Ceci peut donner lieu à une réflexion très-importante, c'eſt que pour connoître le génie de ſon ſiecle, il eſt à propos d'obſerver quelquefois les changemens qui ſe font dans le langage & dans la façon de parler : ces changemens ne ſont pas toujours l'effet de la mode & du caprice qui dominent ſur les langues vivantes, & qui font diſparoître des termes uſités, pour leur en ſubſtituer de nou-

veaux ; ils ſont ſouvent occaſionnés par des changemens réels qui ſe font dans les eſprits & dans les cœurs, & qui ſont cauſe que l'on employe une façon de parler nouvelle pour exprimer une nouvelle façon de penſer. Qu'importe, dira-t-on, que l'on appelle un homme *bon ſerviteur du Roi*, ou qu'on le nomme *Citoyen* ou *Patriote*, dès que ce ſont des termes équivalens qui ſignifient la même choſe ; les uns ſont de vieux mots qui ne ſont plus à la mode, & que l'uſage & le caprice ont aboli comme tant d'autres pour en adopter de nouveaux qui paroiſſent plus expreſſifs & plus énergiques.

Non; ne vous imaginez pas que ce ſoit ſeulement le caprice de l'uſage qui ait produit le changement dont il s'agit ici : les termes de *ſervice* & de *Serviteur du Roi* ne commencent à vieillir & à diſparoître que parce qu'ils expriment de vieilles idées & de vieux ſentimens qui s'effacent, & ceux de *Patriote* & de *Citoyen* ne prennent le deſſus que parce que les ſentimens républicains & le goût du gouvernement populaire commencent à prévaloir.

Si vous voulez remonter à la ſource d'un déſordre ſi funeſte, & ſi général, vous la trouverez dans la licence effrénée de parler & d'écrire, qui eſt mon-

tée de nos jours à ſon dernier période. On n'écrit preſque plus que pour rendre la Religion mépriſable & la Royauté odieuſe. Il ne paroît preſque point de livres où la Religion ne ſoit traitée de ſuperſtition & de chimere, où les Rois ne ſoient repréſentés comme des Tyrans, & leur autorité comme un deſpotiſme inſupportable. Les uns le diſent ouvertement & avec audace, les autres ſe contentent de l'inſinuer adroitement; & à quoi bon tant de livres? il n'y en avoit déjà que trop, & la vie entiere d'un homme ne ſuffiroit pas pour lire ce qu'il y a de mieux écrit en quelque genre que ce ſoit; on

ne fait plus que répéter ce que les autres ont dit, & si l'on veut s'en éloigner pour se frayer des routes nouvelles, on donne dans des écarts : quel avantage y a-t-il donc à espérer pour le progrès des arts & des sciences, de ce torrent de volumes, de brochures & de libelles dont le public est inondé ? en deviendra-t-on plus savant ? au contraire, cette liberté d'écrire à tort & à travers sur toutes sortes de sujets, ne produit qu'une science légere & superficielle, qui est souvent pire que l'ignorance ; elle n'a servi qu'à mettre au jour des principes faux, dangereux ou détestables, qui enyvrent tous les esprits.

Rien cependant ne ſeroit plus aiſé que d'arrêter la plume de ces écrivains audacieux, & de les réduire à ne point écrire du tout, (ce qui ſeroit à vrai dire un des plus petits inconvéniens qui puiſſent arriver) ou à faire un meilleur uſage de leurs talens. Deux ou trois exemples de ſévérité faits à propos, & qui frapperoient ſur ce qu'il y a de plus illuſtre & de plus renommé dans ce genre pernicieux d'écrire, feroient rentrer dans les ténébres tous ces ſyſtêmes impies.

Qu'y a-t-il de plus aiſé que d'impoſer ſilence à tous ces impies, aucun d'eux ne voudroit être le martyr de ſes ſen-

timens ; il n'en eſt pas de même des ſectaires : ceux-ci ſont animés & enhardis par une ſorte de fanatiſme, par un faux zèle de Religion qui leur perſuade que la cauſe qu'ils défendent eſt la cauſe de Dieu, & qu'ils ſeront récompenſés dans l'autre vie des peines & des diſgraces auxquelles ils s'expoſent ; mais les incrédules qui ne craignent & n'eſpérent rien dans l'autre monde qu'ils ne connoiſſent pas; craignent tout dans celui-ci; dès qu'ils croiront riſquer leur fortune ou leur liberté en publiant leurs ſentimens pervers, ils n'auront aucune peine à les tenir cachés ; ils n'aſpirent point à la gloire du martyre, & s'ils

ſont ſûrs d'être punis, ils garderont le ſilence : il eſt vrai que la perſuaſion intérieure de la religion ne ſe commande pas ; il eſt vrai qu'il n'appartient qu'à Dieu de l'imprimer dans les ames, mais le reſpect extérieur pour la religion ſe commande, & ſi l'on ne peut pas obliger les hommes à la croire, l'on peut & l'on doit les contraindre à la reſpecter.

Un Prince ſage & religieux qui ne veut rien que de juſte, & ſçait faire craindre & reſpecter ſa puiſſance au-dedans & au-dehors, donne le ton à ſon ſiecle ; tous les monſtres qu'enfante l'eſprit d'irréligion & d'indépendance diſparoiſſent

devant lui ; ſa vigilance les allarme, ſa dignité leur en impoſe, ſa fermeté les déconcerte, ſa ſévérité les épouvante, ſon autorité le diſſipe.

ARTICLE VI.

Que pour connoître les hommes il faut les étudier.

Cette vérité n'a pas beſoin de preuve, mais il eſt important de remarquer que les particuliers acquierent la connoiſſance des hommes ſans peine, ſans effort, & preſque ſans étude, au lieu que les Princes n'y parviennent que par une étude ſérieuſe, conſtante & réfléchie qui leur paroît extrêmement pénible & laborieuſe ; la

différence vient de ce que les particuliers, ſur-tout en France, ne cherchent point à ſe tromper & à ſe jouer les uns des autres dans le commerce ordinaire du monde ; il n'y a que les grands intérêts que l'on n'a pas toujours, qui puiſſent les rendre faux & diſſimulés ; avec leurs égaux ils ſont francs & ouverts, ils diſent ce qu'ils penſent, ils ne cherchent point à déguiſer leurs véritables ſentimens, lorſqu'ils parlent à ceux dont ils n'ont rien ni à eſpérer ni à craindre ; ils ſe montrent alors tels qu'ils ſont, on les voit à découvert, ils laiſſent appercevoir leurs inclinations, leurs humeurs & leur façon de penſer

ſur tous les objets qui ſe préſentent, & la plus légere attention ſuffit pour les pénétrer; ainſi les particuliers qui vivent enſemble, & qui ſont de la même famille ou de la même ſociété, ſe connoiſſent à fond, & lorſqu'il leur prend envie de médire les uns des autres, ce qui n'arrive que trop ſouvent, ils atteignent d'abord dans les portraits qu'ils font la plus parfaite reſſemblance; aucun trait ne leur échappe, ils ſaiſiſſent les moindres foibles dans le caractere & dans les talens, les moindres défautsdans l'humeur, les moindres ridicules dans la conduite, avec une juſteſſe & une ſagacité infinie, & ſi vous

les interrogés ſur les talens, les défauts, les inclinations, les travers & les ridicules de ceux qu'ils fréquentent, ils vous en feront à l'inſtant le dénombrement le plus exact, & la définition la plus juſte & la plus complette.

Les Princes n'ont pas à beaucoup près la même facilité à connoître les hommes; ce que les particuliers découvrent d'un coup-d'œil, il faut beaucoup d'attention aux Princes, beaucoup de réflexions, & quelquefois beaucoup de temps pour l'appercevoir; ceux qui leur parlent & qui les approchent commencent par ſe couvrir d'une diſſimulation impéné-

trable pour leur cacher jusques aux moindres défauts capables d'altérer leur estime ou d'affoiblir leur confiance ; le grand intérêt qu'on a, ou qu'on croit avoir de leur plaire revient toujours à l'esprit quand on est auprès d'eux, & c'est sur cet intérêt que l'on régle toutes ses paroles, & que l'on a soin de composer jusques à l'air de son visage ; on se contraint, on se gêne, on se modere devant eux, on laisse rarement éclater en leur présence ces saillies brusques & naturelles qui montrent le fond du cœur ; on étudie au contraire toutes leurs inclinations pour s'y conformer: on sçait que rien ne nous plaît

davantage que ce qui nous reſſemble, & qu'un moyen ſûr & infaillible pour ſe rendre agréable aux Princes, c'eſt de mettre en quelque ſorte leur amour-propre dans nos intérêts, en ſe contrefaiſant ſi bien qu'ils croyent retrouver en nous leur image; ainſi un Prince guerrier & courageux ne rencontrera par-tout que des braves qui ne parlent que de guerres & de combats, & un Prince pacifique ne trouvera que des hommes paiſibles qui préférent les douceurs du repos au bruit & au tumulte des armes; s'il a du goût pour l'économie, on ſera ennemi du faſte, on plaindra les moindres dépenſes, &

s'il donne dans le luxe on comptera pour rien les profusions les plus excessives; s'il a de la religion & de la piété on paroît en avoir, & s'il n'en a point on y renonce, & l'on est impie pour lui plaire; s'il aime le jeu, la chasse, les spectacles ou quelqu'autre espece d'amusement, on les préfére à tout le reste, & s'il est sérieux & retiré, on aime la solitude; lorsqu'il est dans la joye tout rit autour de lui, & tout pleure lorsqu'il est affligé.

Les Princes ne voyent donc presque jamais autour d'eux que des visages masqués, des hommes déguisés qui cachent avec tout le soin possible ce

qu'ils ſont, & qui affectent de paroître ce qu'ils ne ſont pas : on ne leur parle que le langage de l'intérêt, c'eſt-à-dire un langage emprunté, un langage impoſteur, directement oppoſé à celui de la nature ; la vérité, la ſincérité, ſemblent être bannies de leur préſence pour faire place à la diſſimulation, à la fourberie & au menſonge ; rien de vrai, rien de naïf, rien de ſincere dans les diſcours que l'on tient devant eux : de quelle attention, de quelle ſagacité, de quelle fineſſe de diſcernement n'ont-ils pas beſoin pour percer ce nuage de ſéduction qui les environne ? comment éviteroient-ils les piéges qu'on

leur tend: comment ne ſeroient-ils pas trompés par les artifices qu'on employe pour les éblouir, s'ils ne ſont ſans ceſſe ſur leur garde pour ne pas s'y laiſſer prendre. Malheureuſement l'attention les gêne, l'application leur eſt odieuſe, les réflexions ſuivies & multipliées leur ſont inſupportables ; ils s'arrêtent pour l'ordinaire à la ſurface des choſes, ils n'en jugent que ſur la premiere apparence qui les frappe, ils ne ſe mettent point en peine, ils craignent même de les approfondir, ils parcourent tous les objets d'un œil rapide & ſouvent égaré, & ils paſſent leur vie au milieu des hommes ſans les avoir jamais connus.

Cette

Cette connoiſſance leur eſt d'autant plus difficile qu'elle doit être beaucoup plus étendue que celle des particuliers qui ſe renferme néceſſairement dans le cercle étroit de leurs ſociétés & de leurs familles; celle des Princes n'a preſque pas de bornes; ils ſont obligés de connoître le mérite caché qui ne cherche pas à ſe produire, qui craint même de ſe montrer, qui rougit de demander, & qui demeure dans l'obſcurité, ou parce qu'il ſe ſuffit à lui-même, ou parce que ſa modeſtie lui fait redouter le grand jour, ou parce qu'il ſe défie de ſes forces, ou enfin parce qu'il n'a ni parens, ni amis, ni protecteurs

qui veuillent ou qui puissent l'introduire.

Les Princes ont d'ailleurs tant de choix importans à faire, tant de places à donner à ceux qui sont les plus capables de les remplir, tant de graces à distribuer à ceux qui en sont les plus dignes, tant de portions différentes de leur autorité à déposer en des mains habiles & en même temps sûres & fideles, que pour peu que l'on considere cette multitude innombrable de rapports sous lesquels ils sont obligés d'envisager les hommes, la connoissance qu'ils en doivent avoir paroît si étendue & si vaste que l'on en est effrayé; mais s'ils veulent se donner la

peine de réfléchir, s'ils veulent faire uſage des lumieres & de la pénétration que Dieu leur a donné, & implorer dans toute la ſincérité de leur cœur le ſecours de cette ſageſſe divine que Salomon demandoit au Ciel pour agir & pour travailler avec lui ; ils ne doivent pas déſeſpérer d'acquérir une connoiſſance des hommes aſſez étendue pour ſoutenir le poids immenſe de leurs obligations ; d'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que l'étude des hommes demande, comme celle des autres ſciences, une vie ſolitaire & retirée ; ce n'eſt point en fuyant les hommes, c'eſt plutôt en vivant au milieu

d'eux, en raiſonnant, en converſant avec eux, en leur parlant, & encore plus en les faiſant beaucoup parler que l'on apprend à les connoître; c'eſt en ſe communiquant à eux que l'on leur ouvre le cœur pour en faire éclore leurs véritables ſentimens; cette connoiſſance s'acquiert inſenſiblement par l'uſage, pourvu que l'on ſoit attentif à réfléchir ſur ce que l'on voit & ſur ce que l'on entend, elle eſt le fruit de l'expérience. La meilleure ou plutôt la ſeule école où l'on en doit prendre des leçons, c'eſt le monde, & le ſolitaire qui s'en éloigne pour s'enſevelir dans de profondes réflexions, y ſera

moins de progrès que celui qui passe sa vie dans le commerce des hommes; il est vrai que cette connoissance est comme un vaste pays où il y a toujours de nouvelles découvertes à faire, mais elles sont sans travail, sans peine & sans efforts; ouvrez seulement les yeux sur ce qui se passe, observez avec un peu d'attention la contradiction perpétuelle qui se trouve entre les discours & les actions de la plupart des hommes, les mouvemens contraires qui les font passer d'une extrémité à l'autre, par la diversité des intérêts qui les anime & qui les font changer d'idées, de langage & de sentimens; les

traits & les ſaillies qui leur échappent malgré eux, & qui décelent juſques à l'intérieur de leur ame, & vous deviendrez ſçavant à peu de frais dans la connoiſſance des hommes. Un mot, un clin-d'œil ſuffira quelquefois pour les dévoiler; vous n'aurez que la peine de le remarquer, de le ſaiſir, & d'en profiter.

ARTICLE VII.

Si l'on peut s'appliquer à la connoiſſance des hommes, ſans faire de jugemens téméraires.

Il eſt certain que ſi l'on ne pouvoit acquérir la connoiſſance des hommes ſans faire de

jugemens téméraires, il faudroit y renoncer, puiſqu'il n'y a rien que l'on ne ſoit obligé de ſacrifier à la loi de Dieu & à la crainte de l'offenſer, & que les Princes, ainſi que les autres hommes, n'ont aucun intérêt qui doive leur être plus cher que celui de leur ſalut; ils ſont comptables à Dieu de toutes leurs actions, & juſques à leurs penſées & leurs deſirs, tout ſera peſé dans la balance de ſa juſtice; ils ne ſont devant lui que de foibles créatures dont la vie paſſe comme un éclair, & s'évanouit comme un ſonge : ſa volonté toute puiſſante n'aura pas plutôt tranché le fil de leurs jours, qu'ils ſeront cités à ſon

Tribunal pour y recevoir l'arrêt décisif & irrévocable de leur sort éternel, & quelques élevés, quelques puissans qu'ils ayent été sur la terre, ils seront jugés sur les mêmes loix & sur le même évangile que le peuple.

Or, cet Evangile a mis le jugement téméraire au rang des péchés dont un chrétien doit toujours éviter de charger sa conscience. Il le déclare contraire à cet esprit de justice & de charité que l'on doit regarder comme l'ame, l'essence & le fondement du christianisme. Les Princes doivent donc l'éviter avec d'autant plus de soin, que leurs jugemens téméraires

ne peuvent manquer d'avoir des suites beaucoup plus funestes & plus dangereuses que ceux des particuliers, par la raison que nos jugemens sont la regle de nos actions. Car, enfin, les hommes raisonnables n'agissent pas par instinct comme les animaux : il faut nécessairement qu'ils jugent avant que d'agir ; & s'ils ne veulent pas être en contradiction avec eux-mêmes, il faut encore que leurs actions soient conformes à leurs jugemens. Donc si un Prince juge témérairement, la même témérité & la même injustice qui régnera dans ses jugemens influera sur sa conduite : il épargnera le coupable & puni-

ra l'innocent; il éloignera de lui les ſages & il conſultera les inſenſés, parce que s'étant trompé dans ſes jugemens, il attribuera au vice toutes les belles qualités de la vertu, & à la vertu tous les défauts du vice : ainſi, plus ſon pouvoir eſt grand, plus ſes fautes ſont conſidérables; & il lui importe d'autant plus de bien juger, que les erreurs de ſes jugemens mettroient infailliblement un déſordre funeſte & inévitable dans ſes actions.

« Mais eſt-il poſſible, dit-on, » de s'appliquer à connoître les » hommes, & par conſéquent » à les juger, ſans tomber per- » pétuellement dans le cas du » jugement téméraire ? »

Je vous répondrai que cela eſt très-poſſible ; & que ſi cela ne l'étoit pas, je me ferois un grand ſcrupule de vous exhorter à chercher & à deſirer cette connoiſſance, & d'employer mon temps à vous propoſer les divers moyens que vous pouvez prendre pour l'acquérir : & afin de vous raſſurer parfaitement ſur cet article, commencez par vous former une idée nette de ce que c'eſt qu'un jugement téméraire, en examinant en quoi il conſiſte, & en vous rappellant les regles que l'Evangile nous donne ſur ce point de morale, & dont il n'eſt jamais permis de s'écarter.

I. Il faut premierement diſ-

tinguer le jugement, de la défiance & du ſoupçon. La défiance porte ſeulement à croire qu'une choſe peut être ou n'être pas. Le ſoupçon va plus loin; il penche à croire qu'une choſe eſt ou n'eſt pas, ſans cependant l'aſſurer. Le jugement aſſure & décide qu'elle eſt ou qu'elle n'eſt pas. La *défiance* dit: *cela peut être*. Le *ſoupçon* dit: *j'ai lieu de croire que cela eſt, quoique j'en doute encore*. Le *jugement* dit affirmativement, poſitivement & ſans aucun doute: *cela eſt ou cela n'eſt pas*.

La défiance ſuppoſe le doute; le ſoupçon ſuppoſe une créance mêlée d'incertitude; le jugement une créance parfaite &

consommée. La défiance a pour objet l'incertain ; le soupçon a pour objet le vraisemblable, & le jugement a pour objet le vrai connu & certain.

La défiance que la prudence inspire, & que la sagesse conduit, ne peut pas être criminelle, puisqu'elle est souvent nécessaire & indispensable, & que sans elle on s'exposeroit à être perpétuellement le jouet de la fourberie & de la malice des hommes. Elle doute, elle hésite, elle examine ; mais elle ne juge pas. Et Jesus-Christ, loin de nous en faire un crime, semble nous la prescrire comme une vertu, quand il nous dit : *cavete ab hominibus* ; défiez-vous des hommes.

Le ſoupçon ne ſçauroit être plus criminel que la défiance, quand il eſt fondé, puiſque, comme elle, il demeure encore dans les termes de l'incertitude & du doute, ſans aller juſqu'au jugement auquel il diſpoſe à la vérité, mais il ne le forme pas; il ne le prononce pas. Ainſi la vraiſemblance, qui n'eſt proprement que l'apparence de la vérité, ſuffit pour juſtifier le ſoupçon, au lieu qu'il ne faut rien moins que la vérité même pour autoriſer le jugement.

C'eſt cependant un très-grand défaut que d'être défiant & ſoupçonneux, c'eſt-à-dire, de l'être ſans fondement, de l'être à tout propos & en toute

occaſion, de l'être perpétuellement & habituellement à l'égard de tout le monde, de douter encore quand on a la certitude, de ſoupçonner quand on n'a pas la moindre vraiſemblance qui puiſſe autoriſer le ſoupçon ; & l'on ne peut nier qu'il n'y ait des défiances injurieuſes, des ſoupçons injuſtes & odieux que l'on doit ſe reprocher, & dont il faut ſe garantir autant qu'il eſt poſſible. Mais quand la défiance & le ſoupçon ſe trouvent appuyés ſur le fondement qui leur eſt propre ; l'une ſur l'incertitude, l'autre ſur la vraiſemblance ; alors il eſt vrai de dire qu'on ſe défie ſans être défiant, &

que l'on ſoupçonne ſans être ſoupçonneux. Voyons préſentement ce que l'on doit penſer ſur le jugement.

II. Il eſt certain qu'un jugement peut être déſavantageux au prochain, ſans que l'on puiſſe le regarder comme un de ces jugemens téméraires qui nous ſont interdits par la loi de Dieu. Quand Jeſus-Chriſt veut que nous prenions deux témoins des fautes que nous deſirons corriger dans nos freres, ne permet-il pas à ces deux témoins de connoître ces fautes & d'en juger ? Quand il diſoit à ſes Diſciples : *gardez-vous de ces faux Prophetes qui viennent à vous, vêtus comme des brebis, &*

qui au-dedans ſont des loups raviſſans. Et quand il ajoutoit : *vous les connoîtrez par leurs fruits*, n'autoriſoit-il pas ſes Diſciples à connoître l'hypocriſie de ces faux Prophetes, & à les juger fourbes, trompeurs & hypocrites ? Quand eſt-ce donc que l'on fait un jugement téméraire ?

On juge témérairement toutes les fois qu'on juge le prochain, 1°. ſans néceſſité, 2°. ſans connoiſſance, 3°. ſans équité. Un ſeul de ces trois défauts ſuffit pour rendre un jugement téméraire ; & il l'eſt encore plus s'ils ſe trouvent tous trois réunis dans un même jugement. Je dis, 1°. quand

on juge ſans néceſſité, c'eſt-à-dire, quand on n'a aucun titre, aucune autorité pour juger; quand notre jugement ne peut être d'aucune utilité; quand on ne s'informe des défauts d'autrui que par une maligne curioſité, & qu'on ne les juge que pour ſe procurer à ſoi-même la cruelle ſatisfaction de les condamner, & enſuite de les décrier.

C'eſt à cette foule de particuliers qui ſe plaiſent à juger, à condamner & à cenſurer perpétuellement leurs maîtres ou leurs égaux, que Jeſus-Chriſt adreſſoit ces paroles : *nolite judicare*, ne jugez point, ne ſongez qu'à bien vivre & à bien

faire, & ne vous inquiétez nullement de ce que les autres ſont. C'eſt à ces particuliers que l'Apôtre Saint Jacques diſoit : *qui êtes vous, pour juger votre prochain ?* De quel droit, & par quelle autorité le jugez-vous ? Qui vous a chargé d'examiner ſa conduite, de relever ſes défauts, de pénétrer dans ſes vues, de découvrir ſes projets, d'aller fouiller juſque dans ſes plus ſecretes intentions ?

Mais un Prince né pour gouverner les hommes ; un Prince chargé de les placer ſelon le degré de leur mérite & de leurs talens, eſt obligé, par ſon état, de les connoître & de les juger ; & il doit penſer que c'eſt

à lui que s'adressent ces paroles de Jesus-Christ : *défiez-vous des hommes*, & gardez-vous sur-tout de ces hommes faux & trompeurs, qui viennent à vous vêtus comme des brebis, & qui, au-dedans, sont des loups ravissans. Vous les connoîtrez, vous les jugerez *par leurs fruits*, c'est-à-dire, par leurs œuvres.

Je dis, 2°. quand on juge sans connoissance ; parce que tout jugement doit être essentiellement fondé sur la certitude : je ne dis pas une certitude rigoureuse & géométrique qui ne se trouve point dans les choses humaines, mais une certitude morale, & qui suffit dans l'opinion des hommes sages, pru-

dens & vertueux pour fonder un jugement raiſonnable. Il faut donc s'abſtenir de juger, juſqu'à ce que l'on ait acquis cette certitude, parce que ſi elle vous manque, vous jugez témérairement : *ſi judicas, cognoſce.* Et c'eſt ſur-tout aux Princes que Jeſus-Chriſt diſoit : *nolite judicare ſecundum faciem*, ne jugez pas ſur les apparences, c'eſt-à-dire, jugez les hommes, ſi vous êtes chargé par votre état de les gouverner & de les conduire ; mais prenez-garde, avant que de les juger, de vous laiſſer tromper par les apparences. Examinez-bien ; aſſurez-vous bien de ce qui eſt ou de ce qui n'eſt pas, avant que de pro-

noncer un jugement qui, dans l'état ou vous êtes, peut causer la ruine de l'innocent & le triomphe du coupable. Prenez, enfin, toutes les précautions praticables pour acquérir ce degré de certitude absolument nécessaire pour fonder votre jugement. Jusqu'à ce que vous y soyez parvenu, vous pouvez vous défier, vous pouvez même soupçonner; mais il ne vous est pas permis de juger.

Je dis, 3°. quand on juge sans équité. *Justum judicium judicate*, ajoutoit le Maître & le Sauveur du monde : *que votre jugement soit toujours équitable.*

Il n'est jamais permis d'être

injuſte ; & toute eſpece d'injuſtice & d'iniquité doit être bannie pour toujours de l'eſprit & du cœur des Princes. Mais remarquez que s'ils ſont plus obligés que les autres hommes à ne s'écarter jamais des regles & des principes de l'équité naturelle, on peut dire qu'ils doivent trouver dans leur cœur beaucoup moins de difficultés & d'obſtacles à ſurmonter pour les obſerver, puiſqu'ils n'ont aucune occaſion de reſſentir les mouvemens de ces paſſions baſſes & odieuſes qui rendent la plupart des hommes ſi aveugles, ſi injuſtes & ſi déraiſonnables dans leurs jugemens. Car qui eſt-ce qui en-

gage les particuliers à juger ſans néceſſité, ſans examen, ſans connoiſſance & ſans équité, à enviſager toujours ceux qui leur déplaiſent par le mauvais côté, à le ſaiſir avec empreſſement, & à s'y attacher avec une invincible opiniâtreté, à leur attribuer des ſentimens, des intentions & des projets qu'ils n'ont pas, des diſcours auxquels ils n'ont jamais penſé, des actions baſſes & indignes dont ils ne furent jamais capables ? Qui eſt-ce qui les engage à les condamner toujours irrévocablement & ſans appel, à rejetter toute explication, à refuſer tout éclairciſſement, à craindre d'être détrompés ;

détrompés, & à résister à l'évidence même pour persévérer dans leurs faux jugemens ?

C'est, 1°. la haine. Les Princes n'ont point d'ennemis; tout le monde est à leurs genoux, tout le monde craint de les offenser & de leur déplaire; qui oseroit les attaquer ? Qui pourroit entreprendre de leur nuire ? La seule élévation de leur rang ne les met-elle pas à couvert de ces traits envenimés que les particuliers lancent perpétuellement les uns contre les autres, & qui laissent dans leurs cœurs de si profondes blessures dont les Princes ne sont jamais frappés, & qui pourroient à peine arriver jusqu'à eux ?

2°. La jalousie. Mais n'ayant point d'égal, de qui pourriez-vous être jaloux? Rencontrerez-vous sur votre route des rivaux qui prétendent l'emporter sur vous, ou se mesurer avec vous?

3°. L'intérêt. Vous n'en avez point d'autre que celui de l'Etat, qui se trouve, pour ainsi dire, identifié avec votre personne. Rien ne peut donc corrompre l'équité de vos jugemens; & si vous êtes toujours attentif à ne pas juger sans nécessité, & sans avoir acquis toute la certitude que l'on peut raisonnablement desirer, soyez sûr que vos jugemens, quelque désavantageux qu'ils puis-

ſent être au prochain, ne ſeront jamais téméraires, & que toutes les fois que vous jugerez les hommes par néceſſité, avec connoiſſance & avec équité, vous n'aurez à craindre aucun reproche de votre conſcience.

Prenez garde ſur-tout de les juger ſans néceſſité; car quand un Prince s'occupe, comme les particuliers, à raiſonner à perte de vue ſur les fautes qui viennent à ſa connoiſſance, & ſur les vices habituels de ceux qui les commettent; quand il ſe fait un plaiſir & un amuſement de critiquer leur conduite, de cenſurer leurs paroles ou leurs actions, & de tourner en ridicule leur air & leurs manieres;

quand il s'informe ſoigneuſement de ce qui ſe paſſe, par une curioſité maligne ; quand toute ſon attention ſe porte ſur des tracaſſeries de Cour , ſur les intrigues des femmes , ſur l'infortune ou le déshonneur des maris , qu'il ne veut ſçavoir que pour ſe donner enſuite la ſatisfaction d'en plaiſanter ; il viole certainement les loix de la charité par des jugemens téméraires dont il doit ſe faire un très-grand ſcrupule. Mais quand il cherche à connoître les hommes , ſans aucun deſir de les critiquer , & uniquement pour ſe mettre en état de les placer & de les employer à propos ſelon le dégré de leur

mérite & de leurs talens; quand il ne considere leurs défauts que par rapport au bien public dont il est le dépositaire & le garant, alors il juge par nécessité; il ne se livre pas à la malignité d'un particulier, il juge en Prince, il juge pour accomplir un des principaux devoirs de son état; & loin de commettre une faute quand il juge ainsi en connoissance de cause & avec toute l'équité qui suit naturellement de son indépendance, il se rendroit coupable s'il ne jugeoit pas. Que si vous me demandez quel est le degré précis de connoissance & de certitude qu'il faut avoir pour former un jugement qui ne soit

pas téméraire, je ne puis vous donner là-dessus qu'une estimation morale qui ne sçauroit être exactement calculée, & dont il seroit fort difficile d'assigner au juste l'étendue & les limites avec la derniere précision. Ce sont de ces choses qui se sentent, quoiqu'elles ne s'expliquent point, & qu'une conscience droite & sincere apperçoit d'un coup-d'œil. On ne définit point l'évidence morale, non plus que l'évidence métaphysique qui ne se trouve que dans les calculs des nombres & dans les rapports & les proportions des figures de la géométrie; mais tout le monde voit que la premiere, qui n'est

appuyée que ſur le témoignage des hommes, n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi infaillible que l'autre ; cependant il faut bien s'en contenter quand on les juge, puiſqu'il ſeroit impoſſible d'en avoir une plus grande. Il pourroit même arriver qu'un jugement fût faux ſans être téméraire, parce que le haſard auroit formé un amas de circonſtances ſi particulieres, que le faux ſe montreroit à nous avec les mêmes couleurs que la vérité, & alors on pourroit abſolument y être trompé ſans être coupable de témérité dans ſon jugement.

Mais ces cas-là ſont tellement rares, qu'il eſt inutile de

s'y arrêter. Il ſuffit de ſavoir que quand on a pris toutes les meſures & toutes les précautions poſſibles pour être exactement informé des faits ſur leſquels on ſe trouve dans la néceſſité de prononcer, on a toute la certitude néceſſaire pour en juger, & qu'en ce cas on ne ſeroit pas reſponſable de l'erreur qui ſeroit entrée malgré nous dans notre eſprit. Il reſte encore deux difficultés à réſoudre : « 1°. N'eſt-ce pas ſe » rendre coupable, dit-on, que » de s'expoſer habituellement, » volontairement & de propos » délibéré à commettre le moin» dre péché ? & peut-on s'ap» pliquer à connoître les hom-

» mes, & à juger de leur mérite » & de leurs défauts, ſans s'ex- » poſer habituellement, volon- » tairement & de propos déli- » béré à ſaire beaucoup de ju- » gemens téméraires » ?

Je réponds qu'il n'eſt pas permis de s'expoſer à commettre le moindre péché, quand le danger auquel on s'expoſe n'eſt pas eſſentiellement & inſéparablement lié avec les devoirs de notre état, & que nous pouvons les remplir dans toute leur étendue ſans nous y expoſer, puiſqu'il eſt écrit : *celui qui aime le péril y périra*. Remarquez que Jeſus-Chriſt ne dit pas, celui qui ſe trouve dans le péril y périra, mais celui qui l'aime &

qui le cherche. Ainſi lorſque le péril auquel on s'expoſe eſt inſéparable de la pratique de nos devoirs, lorſqu'on ne peut les remplir ſans s'y expoſer, lorſqu'on ne s'y expoſe pas parce qu'on *l'aime*, mais parce qu'il nous eſt impoſſible de l'éviter, alors on eſt obligé d'échapper au péril & de vaincre la tentation, mais on n'eſt pas obligé de la fuire, puiſqu'on ne la pourroit fuire ſans renoncer aux devoirs de ſon état, qui en ſont inſéparables. Un Orateur illuſtre s'expoſe évidemment, toutes les fois qu'il parle en public, à reſſentir des mouvemens de vanité ; mais comme ce danger eſt inſéparable de

l'exercice de ſa profeſſion, il ne doit pas y renoncer pour ſe ſouſtraire à la tentation & au danger qui en eſt inſéparable ; mais il doit travailler à échapper au péril, & à vaincre la tentation en exerçant cette profeſſion avec l'humilité & la modeſtie qu'il prêche aux autres.

De même un Prince, obligé par ſon état à connoître les hommes & à s'informer de leur conduite, s'expoſe évidemment à faire beaucoup de jugemens téméraires ; mais faudra-t-il qu'il renonce à ſon état, ou qu'il en néglige un des principaux devoirs pour éviter le péril & la tentation ? Non ; il ſera ſeulement obligé d'implo-

rer ſans ceſſe le ſecours de la grace, & de prendre toutes les précautions poſſibles & praticables pour n'y pas ſuccomber. Il arrivera peut-être que, malgré la droiture de ſes intentions, & malgré l'exactitude habituelle de ſes précautions & de ſes recherches, il tombera, ſans s'en appercevoir, dans le cas du jugement téméraire; mais Dieu aura ſans doute égard à la pureté de ſes vues, & il lui pardonnera des fautes qu'il eût voulu ſincerement éviter; & c'eſt par cette raiſon que nous devons toujours prier le Seigneur de nous pardonner les péchés qui ne nous ſont pas connus, & ſur leſquels il ne

s'éleve aucun ſcrupule dans notre conſcience : *ab occultis meis munda me.*

Nous rencontrons tant de périls & de tentations inévitables dans la pratique de nos devoirs, qu'il eſt bien difficile que nous n'y commettions une infinité de fautes que nous ne voyons pas & qui nous obligent de recourir ſans ceſſe à la miſéricorde du Seigneur & à la grace des Sacremens pour les effacer. Les Juges qui ſont aſſis ſur les tribunaux pour décider de la vie & de la fortune des hommes, ne ſe trouvent-ils pas à cet égard dans le même cas que les Princes ? ne s'expoſent-ils pas à un danger évident de con-

damner l'innocent & d'abſoudre le coupable, d'ôter ſon bien à ſon maître légitime pour le tranſporter à celui qui ne l'eſt pas? dira-t-on qu'ils doivent plutôt s'abſtenir de porter aucun jugement, que de s'expoſer habituellement, volontairement & de propos délibéré à un ſi grand péril? dira-t-on qu'ils ſe rendent coupables toutes les fois qu'ils s'y expoſent? Non: mais on leur dira que ce danger étant inſéparable des devoirs de leur état, ils ſont obligés de s'y expoſer, & qu'en ſe donnant tous les ſoins, en prenant toutes les précautions néceſſaires pour bien juger, ils n'auront aucun reproche à ſe faire; on leur dira

que ſi par malheur il leur arrivoit de ſe tromper, le Dieu qui jugera un jour les juſtices des hommes, ſçaura diſtinguer les jugemens qui auront été injuſtes par leur faute, de ceux dont le vice ne peut être attribué qu'à la difficulté des circonſtances, ou à la foibleſſe de l'eſprit humain, & que s'ils ſont attentifs à lui demander pardon des négligences qui leur auront échappé, il ſera touché de leur repentir & aura compaſſion de leur fragilité. Tout ce que vous direz à un Juge qui vous propoſeroit cette difficulté, vous pouvez vous le dire à vous-même.

2°. En voici une autre qui

n'eſt pas plus difficile à réſoudre.

« Ne ſeroit-ce pas, dit-on, » provoquer en quelque ſorte la » médiſance, & donner même » occaſion aux plus horribles » calomnies, que de s'informer » curieuſement de tout ce que » les hommes peuvent penſer » & dire les uns des autres ; ce » qui eſt cependant un des prin- » cipaux moyens dont on eſt » obligé de ſe ſervir pour les » connoître. »

Avant que de répondre à cette difficulté, il faut commencer par définir la médiſance & la calomnie. On fait une médiſance quand on dit le mal qu'on ſçait être vrai à ceux qui n'ont aucun droit de le ſçavoir, &

l'on fait une calomnie, quand on dit à quelque perſonne que ce puiſſe être le mal que l'on ſçait être faux.

On confond aſſez ſouvent la médiſance & la calomnie dans le langage du monde, quoique ce ſoient deux choſes très-différentes. Toutes deux conſiſtent à la vérité à dire le mal & à le faire connoître à ceux qui l'ignorent. Mais 1°. la premiere ne leur dit que le mal qui eſt vrai, & la ſeconde leur dit un mal faux & ſuppoſé, un mal qu'elle ſçait être faux ou qu'elle répete d'après d'autres comme vrai quoiqu'il ne le ſoit pas, & qu'elle ne ſe ſoit pas donné la peine d'examiner s'il eſt faux ou véritable,

2°. La premiere ne nous rend coupables que quand nous disons le mal qui est vrai à ceux qui n'ont aucun droit de le sçavoir, & la seconde nous rend toujours coupables dès que nous disons le mal qui est faux à quelque personne que ce puisse être. La premiere de ces différences est fondée sur la nature du mal même que l'on dit.

La médisance ne dit que le mal qui est vrai, & la calomnie assure & débite le mal qui est faux ou exagéré. La seconde de ces différences est prise des différentes personnes à qui le mal est adressé. La médisance n'est coupable que quand on découvre le mal à ceux qui n'ont au-

cun droit de le sçavoir. Et la calomnie est criminelle à quelque personne qu'elle s'adresse indistinctement. Ces distinctions posées, il est évident qu'un Prince obligé par le devoir de son état à s'informer du mal comme du bien, ne donne aucune occasion à la médisance. Car si le mal qu'on lui dit est vrai, comme il a droit de le sçavoir, il n'y a point de médisance. Ainsi l'on ne peut pas dire qu'il ait donné lieu à une médisance qui n'existe pas. Que si le mal qu'on lui dit est faux ou exagéré, il ne sçauroit en être coupable. Il a évidemment le droit d'interroger sur le mal, puisque par le devoir de son

état il eſt obligé de le connoître, il n'a point abuſé de ſon droit, il ne cherchoit, il ne demandoit que la vérité, on lui a répondu par le menſonge; le calomniateur a donc ſeul abuſé du droit de répondre, qui ſuit néceſſairement du droit d'interroger; la calomnie retombe donc toute entiere ſur le calomniateur, & il n'y a que lui qui en ſoit coupable.

Si je n'ai aucun droit de ſçavoir le mal, celui qui me le dit quand il eſt vrai, fait une médiſance, & je ſuis coupable lorſque j'y donne occaſion par des queſtions dont je pouvois m'abſtenir ſans manquer en rien au devoir de mon état; que ſi

ce mal eſt faux, celui qui me le dit fait une calomnie à laquelle je participe, puiſque ſans aucun droit je lui donne occaſion de la mettre au jour.

Si au contraire j'ai un droit certain & inconteſtable de connoître le mal, celui qui me le dit, quand il eſt vrai, ne fait point une médiſance, & ni lui ni moi n'avons rien à nous reprocher; & quand il eſt faux, il n'y a que lui qui péche, parce que je ne fais qu'uſer de mon droit en lui demandant la vérité & qu'il ne remplit pas l'obligation où il eſt de la dire lorſqu'il me répond par un menſonge.

Tout ceci deviendra encore

plus clair & plus ſenſible par l'exemple du Juge. Il interroge un témoin ſur la vie & ſur les actions d'un accuſé. Si ce témoin charge l'accuſé en ne diſant que la vérité, qui a jamais dit que ce témoin fît une médiſance & que le Juge fût coupable pour l'avoir interrogé ; & ſi le témoin a dit faux, qui a jamais imaginé que le Juge fût coupable le moins du monde de la calomnie, pour y avoir donné occaſion en faiſant les fonctions de ſa charge.

Quand le Cardinal Mazarin apprenoit à Louis XIV à connoître les hommes ; quand il lui diſoit le mal comme le bien qu'il avoit obſervé dans la conduite

de ſes Miniſtres & de ſes Généraux d'armées , penſez-vous qu'il fit des médiſances, & que Louis XIV ſe rendit coupable pour lui avoir donné occaſion de médire ? non. Le Miniſtre n'étoit-il pas en droit d'inſtruire le Prince & de lui dire la vérité, & le Prince n'étoit-il pas en droit de la ſçavoir? Et ſi Mazarin avoit exagéré ou inventé le mal qu'il lui diſoit, par malice ou par vengeance, quel autre que lui auroit pu être coupable de la calomnie ? le Prince ne lui demandoit que la vérité, c'étoit la faute du Miniſtre s'il ne lui diſoit que des menſonges.

ARTICLE VIII.

Quatre moyens généraux de connoître les hommes.

Ces moyens ſont 1°. de converſer avec eux.

2°. De les comparer aux hommes des ſiecles paſſés.

3°. De les comparer entre eux.

4°. De conſulter ceux qui les connoiſſent.

1°. Il faut converſer avec les hommes pour les connoître, & ce moyen ne conſiſte pas à leur dire toujours ce que vous penſez, mais à leur donner occaſion de vous dire ce qu'ils penſent.

Les Princes doivent être toujours.

toujours ſobres & circonſpects à découvrir leur ſentiment ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, ne fut-ce que ſur les fautes ou les défauts les plus pardonnables, parce que toutes leurs paroles ſont ordinairement rapportées & que leurs déciſions devenant publiques par l'indiſcrétion habituelle des courtiſans, elles offenſeroient cruellement ceux à qui elles ne ſeroient pas favorables. Mais ils doivent être libres & hardis à queſtionner les hommes, & à les mettre ſur la voye & même dans une eſpece de néceſſité de découvrir leurs penſées. Ils n'y parviendront jamais tant qu'ils ſe borneront à leur faire des queſtions

inutiles, frivoles & indifférentes. Ce n'eſt pas-là ce qui s'appelle converſer avec les hommes, mais en leur donnant occaſion de dire leur avis ſur des affaires & ſur des événemens connus & publics que perſonne n'ignore, en leur propoſant des objections & des difficultés ſur ce qu'ils nient ou ſur ce qu'ils aſſurent, en un mot, en liant avec eux quand le lieu, la qualité des perſonnes & des circonſtances le permettent, des converſations ſuivies qui leur donnent occaſions de développer leurs penſées, de découvrir l'intérieur de leur ame; de faire connoître les bornes ou l'étendue de leur eſprit, les inclina-

tions basses ou élevées de leur cœur, la force ou la foiblesse de leur caractere.

Voilà les avantages que l'on trouveroit à converser avec les hommes; mais qu'arrive-t-il? Les Princes ne peuvent se résoudre à parler, & c'est une espece de prodige & d'événement singulier quand on peut tirer d'eux une conversation sérieuse & suivie. Est-ce fierté & hauteur; est-ce orgueil & mépris pour ceux qui ont l'honneur de les approcher? non, car ceux qui les voient dans le particulier, ceux qu'ils admettent dans leur familiarité & dans leur plus intime confiance, leurs domestiques les plus affidés, & quelques

courtiſans en très-petit nombre qui leur plaiſent davantage, vous diront qu'ils ſont doux, affables & humains, & que les ſentimens de l'orgueil & de la fierté leur ſont inconnus. Eſt-ce défaut d'eſprit & de lumieres ? Non : puiſque les mêmes courtiſans, les mêmes domeſtiques, vous diront qu'ils en ont beaucoup, & qu'ils s'expriment ſur toute ſorte de ſujets avec une grace, une facilité & une préciſion merveilleuſe, & lorſqu'il arrive par haſard que ceux qui ſont moins familiers avec eux, ſe trouvent à portée de les entendre, ils s'apperçoivent qu'on peut louer ſans flatterie la juſteſſe & les agrémens de leur eſprit.

Qu'eſt-ce qui les rend muets, lorſqu'ils ſont le plus obligés de parler ? Eſt-ce pareſſe ou négligence ? Elle y entre pour quelque choſe. Il faudroit ſe gêner, prendre ſur ſoi & faire un effort pour s'entretenir avec des inconnus, & ils aiment mieux ne rien dire que de prendre la peine de leur parler ; mais il arrive ſouvent qu'ils ſont eux-mêmes honteux de leur propre ſilence, ſur-tout quand ils en éprouvent les inconvéniens ou quand on les leur fait appercevoir. Ils voudroient parler alors, ils voudroient s'expliquer, mais ils n'en ont pas la force.

Qu'eſt-ce donc, encore une

fois, qui leur lie la langue ? Le croiroit-on ? C'eſt, j'oſe le dire, un amour-propre mal entendu ; c'eſt ſouvent la peur de ne pas paroître auſſi inſtruit qu'on devroit l'être ; c'eſt quelquefois une timidité incompréhenſible. Ils craignent, ils ſont tranſis, déconcertés à la vue d'un homme qui tremble devant eux ; ſon regard, quoique modeſte & reſpectueux, porte juſques au fond de leur ame une terreur dont il leur ſeroit impoſſible de rendre raiſon, qui n'eſt fondée ſur rien, & qui cependant ſemble éteindre tout à coup toutes les lumieres de leur eſprit. Cette peur eſt d'autant plus ſinguliere, qu'elle ſe trouve même dans les Princes

fermes & courageux. Louis XIV, qui régnoit avec tant de gloire & de fermeté ; Louis XIV, qui ſçavoit parler quand il vouloit avec tant de dignité & de grandeur, n'étoit pas toujours exempt de cette eſpece de crainte. On s'appercevoit en mille occaſions que la préſence d'un homme, qu'il n'étoit pas accoutumé de voir, l'entretien d'un Ambaſſadeur, d'un Miniſtre étranger l'embarraſſoit, & qu'il étoit obligé de faire un effort ſur lui-même pour lui répondre. Le fameux Charles XII, Roi de Suede, l'homme le plus intrépide & le plus audacieux de ſon ſiécle, étoit extrêmement avare de ſa con-

verſation, par une timidité qu'il ne put jamais vaincre. Ce conquérant ſi terrible à la tête d'une armée, paroiſſoit timide & déconcerté quand il voyoit un viſage qui ne lui étoit pas familier ; il oſoit à peine dire trois ou quatre mots entrecoupés, & la parole ſembloit expirer ſur ſes levres avant que d'être prononcée.

Il n'y a guères que les Princes qui reſſentent ſi vivement les triſtes impreſſions de la timidité : les particuliers ſe parlent librement ; ils ne craignent point de converſer avec ceux dont ils n'ont aucun ſujet de ſe défier, & c'eſt par-là qu'ils ſe connoiſſent. J'ai ſouvent cherché la raiſon de cette diffé-

rence, & je n'en ai point trouvé d'autre que la différence de leur éducation.

Les Princes reçoivent, ſi je l'oſe dire, une éducation ſauvage; ils ne voyent, pendant toute leur jeuneſſe, que des Gouverneurs ou des Précepteurs qui ne les quittent point, & qui ſont peut-être bien aiſes qu'ils ne parlent point à d'autres qu'à eux dans l'eſpérance de les gouverner encore après l'éducation. Les domeſtiques qui les environnent, & qui ont le même intérêt & les mêmes prétentions, ne ſouffrent point que d'autres les approchent; tous ſont parfaitement d'accord ſur ce point, & ils travaillent

de concert à les rendre inaccessibles. L'art de converser avec les hommes, qui leur est si nécessaire, n'entre souvent pour rien dans les instructions qu'on leur donne, ni dans les épreuves auxquelles on les assujettit : si on leur permet de jouer, de courir, de chasser avec des jeunes gens de leur âge, ils ne leur parlent jamais que par nécessité, & les courtes conversations qu'ils ont ensemble ne vont point au-delà de ce qui regarde le divertissement actuel dont ils sont occupés. Des enfans élevés de la sorte, doivent naturellement devenir farouches ; ils ne doivent être libres & ouverts que

dans le particulier; il eſt comme impoſſible qu'ils ne s'accoutument à converſer librement & familierement avec tout ce qui compoſe l'intérieur de leur maiſon & à être timides & ſilencieux avec le reſte du monde. Ils ſçauront à la vérité parler au premier venu de leur jeu, de leur chaſſe & de leurs amuſemens : (auſſi ne s'eſt-on jamais plaint que les Princes euſſent trop de peine à ſoutenir une converſation qui ne roule que ſur des bagatelles) ; mais ils redouteront néceſſairement toute eſpece d'entretien ſolide & ſérieux, & la timidité s'enracinera tellement dans leur ame, qu'il ne ſera plus poſſible

de les en guérir. Les particuliers, au contraire, ſont pour la plupart élevés dans des Colléges, où ils parlent à tout le monde. On les oblige même à parler en public pour les accoutumer à ne point redouter les regards d'une multitude aſſemblée.

Lorſqu'on les éleve ſous les yeux de leurs parens, ils ſont fruſtrés de cet avantage, & ils rencontrent mille occaſions dans leur vie où ils ſe repentent de n'avoir pas acquis dans leur jeuneſſe l'habitude de parler en public. On tâche quelquefois d'y ſuppléer, même dans les maiſons particulieres, par divers exercices ſur la géographie,

ſur l'hiſtoire, ſur l'explication des Auteurs, qui ſe font en préſence d'un certain nombre de perſonnes choiſies qu'on raſſemble pour les interroger. Or, tous ces exercices ſont bannis de l'éducation des Princes, & c'eſt ſans doute une des raiſons qui les rend ſi timides & ſi embarraſſés quand ils ſont obligés de parler aux hommes ſoit en particulier, ſoit en public.

Je ne ſuis pas aſſez inſtruit des uſages de la Cour & des regles de l'étiquette pour vous dire s'il y a quelque moyen de réformer un ſi grand abus dans l'éducation des Princes, & je ſuis beaucoup plus capable d'en

ſentir les inconvéniens que d'en indiquer le remede. Je ſens parfaitement tout le danger qu'il y auroit à ſouffrir que de jeunes Princes parlaſſent en particulier à toute ſorte de perſonne; peut-être n'y auroit-il pas d'indécence à former de temps en temps une eſpece d'aſſemblée, devant laquelle on les interrogeroit, comme les enfans des particuliers, ſur la géographie, ſur l'hiſtoire, ſur quelqu'Auteur latin qu'on leur feroit expliquer, ſur une queſtion de philoſophie qu'ils ſoutiendroient en répondant à toutes les objections comme on fait dans les Ecoles. Ces aſſemblées ne feroient compoſées que de

ceux qu'on jugeroit à propos d'y appeller : c'est ce qui se pratique dans plusieurs Cours de l'Europe à l'égard des Princes nés pour succéder au trône. Mais j'ignore, encore une fois, si de pareils exercices ne seroient pas regardés comme indécens, s'ils ne deviendroient pas même ridicules ; car les décences sont aujourd'hui portées, à l'égard de la personne des Princes, à une délicatesse infinie, & qui tourne presque toujours à leur désavantage.

Les Gouverneurs & les Précepteurs feroient aussi peut-être tentés de s'opposer à ces sortes d'exercices, dans la crainte que d'autres ne parussent partager

leurs fonctions, ne fut-ce que pour un jour ou pour un instant; ils ne souffriroient qu'avec peine que l'on prît connoissance d'une éducation qu'ils veulent absolument conduire à leur fantaisie. La coutume, qui tient lieu de loi, autoriseroit leur opposition, & l'on ne manqueroit pas de dire qu'il ne convient nullement de faire ce qui ne s'est jamais fait, & ce qui doit être regardé comme impraticable, par la seule raison qu'on ne le pratique pas.

Mais ce que je sçais très-certainement, c'est que les Princes en retireroient un très-grand avantage; ils s'accoutumeroient à n'être point ti-

mides, à raiſonner, à converſer avec les hommes en particulier & même en public, quand l'occaſion l'exige, à ne pas demeurer court à la premiere objection qu'on leur fait, ils ne craindroient pas de parler le langage de la raiſon qu'ils auroient pour ainſi dire à la main & qu'ils retiennent preſque toujours captif, par une timidité dont ils ne ſont pas les maîtres, faute d'avoir appris à la vaincre dès leur premiere jeuneſſe.

Conſidérez avec attention les inconvéniens très-conſidérables qui réſultent de cette timidité, & vous comprendrez ſans peine combien il ſeroit à ſouhaiter que

l'on pût réformer ſur ce point cette éducation ſourde, ſauvage & retirée que l'on a coutume de donner aux Princes.

1°. Dès qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à converſer avec les hommes, il faut abſolument qu'ils renoncent à les connoître; ils ne peuvent plus juger de leur mérite que ſur le rapport, ſouvent infidele, de quelques domeſtiques ou d'un petit nombre de courtiſans familiers qui les environnent.

2°. Il arrive de là, que ce petit nombre de domeſtiques & de courtiſans familiers prennent ſur eux un aſcendant dont il leur eſt comme impoſſible

de ſe défendre, puiſque ne parlant qu'à eux, & ne converſant qu'avec eux, c'eſt une conſéquence néceſſaire qu'ils ne voyent que par leurs yeux & qu'ils ne jugent que ſur leurs témoignages, & c'eſt une des raiſons pourquoi il arrive très-ſouvent que les Princes qui ſe flattent le plus de gouverner par eux-mêmes, ſont gouvernés toute leur vie.

Le peuple ſe plaint tous les jours de ce que la vérité ne peut parvenir juſqu'à l'oreille des Princes, & les Princes de leur côté ſe plaignent de ce que la vérité les fuit & qu'il leur eſt impoſſible de la connoître, parce que beaucoup

de ceux qui les approchent ne ſont occupés qu'à leur tendre des pieges & à les tromper. Mais ſi la vérité leur échappe, s'ils ne font tout au plus que l'entrevoir, s'ils ne la ſaiſiſſent qu'imparfaitement, s'ils ont tant de peine à la poſſéder toute entiere, à qui faut-il s'en prendre? eſt-ce la faute des Princes ou celle des particuliers? il eſt évident que c'eſt la faute des Princes; ils n'ont qu'à parler pour la connoître, & c'eſt le plus ſouvent leur propre ſilence qui la leur fait perdre de vue. S'il ſurvient une affaire dont on leur fait des récits tous differens, ſur laquelle on leur expoſe des raiſons oppoſées & contradic-

toires: comment faire, disent les Princes, pour découvrir la vérité? rien ne leur est plus facile: qu'ils se donnent seulement la peine de l'approfondir par eux-mêmes, qu'ils fassent venir devant eux toutes les personnes intéressées, tous les témoins oculaires, & s'il le faut, jusques aux derniers des subalternes pour les interroger; qu'ils lisent eux-mêmes les pieces que l'on produit de part & d'autre & qu'ils ne s'en tiennent pas au précis & au rapport que l'on en fait, & bientôt ils verront cette vérité sortir du nuage qui l'enveloppe pour se montrer à eux dans le plus grand jour; qu'ils punissent ensuite

rigoureuſement, & qu'ils banniſſent à jamais de leur préſence ceux qui auront eu l'audaçe de les tromper, le menſonge n'oſera plus paroître devant eux. Mais le moyen, diront-ils, de faire une recherche ſi longue & ſi pénible dans une ſi grande multitude d'affaires ? je réponds que ſi un Prince en uſoit ainſi à l'égard de quatre affaires ſeulement, pendant le cours d'une année, il ne ſeroit trompé de ſa vie, & qu'il pourroit, ſans aucun péril, décider toutes lés autres ſur le ſeul témoignage de ceux qui l'approchent. La vraie difficulté qui empêche la vérité d'arriver juſqu'aux Princes, c'eſt

qu'il faudroit, pour la connoître, qu'ils parlaſſent à des hommes qu'ils ne ſont pas dans l'habitude de voir & de fréquenter, & leur timidité s'y oppoſe.

3°. Les Princes ſont ſouvent obligés par leur état de parler en public ; ils aſſiſtent à des conſeils & quelquefois même à des aſſemblées où il faut qu'ils déclarent leur opinion ou leur volonté ; ils reçoivent des députations auxquelles ils ne peuvent ſe diſpenſer de répondre. Mais parce qu'on ne les a pas accoutumé de bonne heure à ſoutenir les regards fixes d'une aſſemblée qui les écoute, ils y font un perſonnage muet & ils laiſſent à d'autres le ſoin d'ex-

pliquer leurs ſentimens, ce qui produit en certaines occaſions de très-mauvais effets. Car il ne faut pas croire que ce qu'on dit à une aſſemblée de la part des Princes faſſe jamais autant d'impreſſion ſur les eſprits que ce qu'ils diſent eux-mêmes; on s'imagine toujours que ce que d'autres diſent en leur nom leur a été ſuggéré, que s'ils le penſoient véritablement, s'ils en étoient vivement affectés, ils ſçauroient bien le dire eux-mêmes; qu'ils n'ont là-deſſus qu'une volonté imparfaite, une demi volonté que l'on peut braver ſans péril; que les ordres & les menaces qui viennent par un organe étran-
ger

ger ne ſont que des menaces ſtériles & des commandemens de pure cérémonie ; & vous ne ſçauriez croire à quel point une pareille idée eſt ſeule capable de diminuer la force de l'autorité ; au lieu que quand un Prince parle lui-même à une multitude aſſemblée d'un ton ferme & aſſuré, on redoute ſes menaces & l'on reſpecte ſes volontés. Donc s'il n'a pas été poſſible qu'il en prît l'habitude dès ſa jeuneſſe par le vice de ſon éducation, il faut au moins quand la raiſon eſt dans ſa force, qu'il faſſe de continuels efforts ſur lui-même, pour vaincre cette peur qui ſuffit pour le rendre inhabile à remplir en

certaines rencontres des devoirs très-importans & très-essentiels pour l'exécution de ses ordres & pour le maintien de son autorité.

Je voudrois qu'il s'accoutumât à sentir, quand il doit parler, toute la supériorité qu'il a sur les autres hommes. On dit ordinairement qu'on devroit exhorter les Princes à oublier les avantages de leur naissance, mais ils ne les oublient que trop quand il faut parler aux hommes, & je croirois plutôt qu'il vaudroit mieux les exhorter presque à toute heure à s'en souvenir.

II. Un second moyen général de connoître les hommes,

c'eſt de les comparer aux hommes des ſiecles paſſés & cette comparaiſon ſe fait par la lecture de l'hiſtoire. C'eſt de toutes les ſciences celle qu'un Prince doit le plus étudier. Il ne lui convient nullement de la lire en chronologiſte, qui ne cherche qu'à fixer les époques; en géographe, qui cherche les noms anciens & modernes, la ſituation & la grandeur des villes & des moindres villages; en généalogiſte, qui ne ſonge qu'à découvrir l'origine & les branches des maiſons illuſtres; en eſprit frivole, qui ne cherche qu'à s'amuſer; il faut qu'il la liſe en Prince qui travaille ſérieuſement à s'inſtruire des

vrais principes du gouvernement & qui veut apprendre à connoître les hommes. Il tirera beaucoup plus de lumieres de l'hiſtoire des monarchies, que de celles des républiques qui ſe conduiſent par des reſſorts dont il ne peut faire aucun uſage dans un état monarchique. Il ne lui ſera cependant pas inutile de ſçavoir la vie & les actions des principaux perſonnages qui ont brillé dans les républiques par leurs vertus, ou qui s'y ſont déshonorés par leurs vices, parce que les vices & les vertus des hommes ſont par-tout les mêmes.

L'hiſtoire de France doit

ſans doute l'intéreſſer davantage que celle de toute autre monarchie. Il doit ſur-tout s'appliquer à étudier les derniers regnes, qui ont plus de rapport aux mœurs de ſon temps, Je lui paſſerois de ne ſçavoir que très-confuſément l'hiſtoire des deux premieres races, pourvu qu'il s'inſtruisît à fond de celle de la troiſieme, depuis S. Louis juſqu'à Louis XIV incluſivement. Il remarquera en général, en liſant l'hiſtoire des Monarchies, que leur décadence & les grandes révolutions qui les ont fait paſſer d'une famille à une autre, ne ſont jamais arrivées que par la foibleſſe du gouvernement &

par les fautes perſonnelles des Princes & de leurs Miniſtres.

Il s'appliquera particuliérement à connoître le génie & le caractere des hommes qui figurent dans l'hiſtoire, pour les comparer à ceux qui occupent aujourd'hui les mêmes places. Il examinera en quoi ils différent, en quoi ils ſe reſſemblent, & il jugera fort aiſément des uns par les autres. C'eſt dans ce point de vue qu'un Prince doit enviſager les faits de l'hiſtoire. Saint-Evremont diſoit, que pour la plupart des ſçavans, *Ciceron n'eſt qu'un faiſeur d'Epîtres, & Céſar un faiſeur de Commentaires. Le Conſul*, ajoutoit-il, *le Général leur*

échappe. C'eſt *ce Conſul*, c'eſt *ce Général*, c'eſt le Prince & le Miniſtre que vous devez, ſur-tout, chercher & conſidérer dans l'hiſtoire, & plus vous aurez approfondi le génie & le caractere des Princes & des Miniſtres des ſiecles paſſés, plus vous apprendrez à connoître les hommes du temps préſent. Comme les Princes n'ont jamais beaucoup de temps à donner à la lecture, je voudrois qu'ils ſe bornaſſent à lire les Auteurs les plus excellens &, ſi j'oſe dire, les plus originaux. Tacite eſt celui de tous les hiſtoriens latins, qui a pénétré le plus avant dans les replis du cœur humain. Il en découvre

toutes les noirceurs, il en dévoile tous les artifices. Rien n'eſt égal à la force & à la vivacité de ſon pinceau, il peint au naturel les ruſes & les ſtratagêmes de la flatterie que les courtiſans employent à tout moment pour s'inſinuer dans le cœur des Princes, les intérêts qui les diviſent, les haines & les fureurs qui les tranſportent & qu'ils ſçavent ſi bien diſſimuler, les jalouſies mutuelles qui les animent, les divers reſſorts qu'ils mettent en œuvre pour traverſer, pour détruire & pour déchirer leurs rivaux. Il décrit avec la même vérité les fautes & les égaremens des Empereurs, leur folie, leur

aveuglement, leur cruauté, leur molesse & leur indolence. Vous craindrez en le lisant de ressembler à ces mauvais Princes, & vous vous souviendrez que vous avez sans cesse autour de vous ces mêmes courtisans, ces mêmes affranchis, dont il décrit si naïvement les basses flatteries, les lâches complaisances & les indignes manœuvres.

Vous trouverez les mêmes portraits dans Suetone, quoique tracés par une main moins sçavante, moins forte & moins délicate. Si l'obscurité de ces auteurs latins vous rebute, lisez les mémoires du Cardinal de Retz, dont le pinceau n'est

pas en beaucoup d'endroits inférieur à celui de Tacite ; la plupart des leɥeurs n'ont vu dans ces mémoires que les intrigues de la fronde , mais les faits & les détails ne ſont tout au plus que l'écorce & la ſuperficie de ſon ouvrage. Le Cardinal étoit un homme fort déréglé dans ſes mœurs & fort dangereux dans un état monarchique, par ſon goût naturel pour l'intrigue & pour la révolte. Mais il avoit l'eſprit ſublime ; & il excelloit particuliérement à peindre les hommes. Rien de plus fini & de plus achevé que les portraits qu'il a ſemés dans ſon livre , où l'on trouve des caraɥeres frappés de main de

maître & une infinité de réflexions fines & délicates, qui développent quelquefois d'un ſeul trait tous les foibles & tous les replis du cœur humain. Liſez le teſtament politique du Cardinal de Richelieu que ce grand Miniſtre avoit compoſé pour l'inſtruction de Louis XIII. Voyez l'endroit où il expoſe toutes les qualités que doit avoir un Miniſtre, qu'il appelle un Conſeiller d'État. Jettez les yeux après l'avoir lu, ſur les Miniſtres que vous connoiſſez, & vous appercevrez d'abord le fort & le foible de leurs talens, vous verrez en quoi ils péchent & en quoi ils ſont eſtimables. Liſez les caracteres de la Bruye-

re, qui peint en beaucoup d'endroits la Cour de Louis XIV. Appliquez ces mêmes caracteres aux courtisans d'aujourd'hui ; & vous trouverez qu'ils sont tels que leurs peres étoient au siecle passé. Il n'y aura que les noms à changer. Voulez-vous connoître le génie d'un peuple mal gouverné & à quels excès il est capable de se porter, lisez la traduction françoise de *l'histoire de la rébellion & des guerres civiles d'Angleterre*, par Milord Clarandon. Voulez-vous connoître toutes les qualités d'un grand Capitaine & par opposition tous les défauts d'un mauvais Général : lisez les mémoires du Marquis de

Feuquieres & ceux de M. de Turenne, que l'on a imprimés à la ſuite de ſa vie, & vous y apprendrez toutes les fineſſes de l'art de la guerre & toutes les fautes que l'on peut commettre dans le commandement. Comparez enſuite la conduite des Généraux que vous avez vu, avec celle des Commandans dont il eſt parlé dans ces livres, & vous ſçaurez bientôt apprécier leur mérite.

III. Le troiſieme moyen général de connoître les hommes, c'eſt de les comparer entre eux. Si vous mettez le tableau d'un grand maître à côté d'une copie faite par un peintre médiocre, vous appercevez d'abord tous

les défauts de l'une & tout le mérite de l'autre. Ainſi quand vous comparez les hommes entr'eux, les vertus & les talens des uns vous font ſentir plus vivement & voir plus clairement les vices & l'inſuffiſance des autres; & par la même raiſon les défauts de ceux-ci font éclater davantage le mérite des premiers. D'un côté, c'eſt l'ombre qui, rapprochée de la lumiere, en augmente la vivacité, & de l'autre, c'eſt la lumiere qui, touchant de près à l'ombre, en rend la noirceur & l'obſcurité plus ſenſible.

IV. Le quatrieme moyen général de connoître les hommes, c'eſt de conſulter ceux qui les

connoiſſent. Mais comment m'aſſurer, dites-vous, que celui que je conſulte eſt aſſez éclairé pour m'inſtruire, & aſſez ſincere pour ne me rien déguiſer? Le célebre Fénélon, Archevêque de Cambray, ſemble avoir répondu à cette objection dans l'écrit intitulé : *Direction pour la conſcience d'un Prince*, quand il conſeille au Prince de choiſir dans ſa Cour un homme ſage, diſcret, integre & ſolidement vertueux, qui ſeroit chargé de lui faire connoître la capacité, les talens, les vices & les vertus de ceux qui ſont propres à remplir certaines places ou qu'il eſt à propos d'en exclure. Un homme, qui, ſans être

employé dans aucun miniſtere, ſeroit en effet le juge & le cenſeur de tous ceux que l'on emploie, ou que l'on peut employer dans différentes parties du gouvernement; en un mot, un homme dont les avis ſecrets dirigeroient ſous main les différens choix que les Princes ſont obligés de faire.

Il eſt certain que, malgré tout ce qu'on dit contre les déſordres & la corruption de la Cour, on y pourroit trouver un homme & même pluſieurs hommes capables de s'acquitter de cette commiſſion miſtérieuſe, avec autant de fidélité que de ſecret. Mais malgré tout le reſpect, & toute la dé-

férence que l'on doit avoir pour un écrivain du génie & de la réputation de M. de Fénélon, je crois qu'il y auroit beaucoup d'inconvéniens à ne consulter qu'un seul homme sur cette multitude innombrable de personnes & d'affaires, dont un Prince est obligé de prendre connoissance, parce qu'un seul homme peut avoir des vues trop courtes & trop bornées, pour embrasser tant de différens objets à la fois, & pour en être lui-même aussi exactement informé qu'il seroit à desirer, pour donner toujours au Prince qui le consulte, des avis sages & judicieux. Il pourroit avoir aussi des idées & des préventions

particulieres, qui feroient que ſes jugemens & ſes rapports ne ſeroient pas toujours conformes à la plus exacte vérité. Je voudrois avoir plutôt trois ou quatre hommes choiſis entre mille, dont la vertu, le bon ſens & la probité me ſeroient parfaitement connus, qui ſeroient chargés ſecretement de m'informer au juſte des qualités perſonnelles de ceux que l'on emploie ou que l'on veut employer, qui m'avertiroient de ce qui ſe paſſe à la Cour, dans le Royaume, & même dans les pays étrangers, lorſque ce ſont des faits qui peuvent intéreſſer le Gouvernement.

Je voudrois encore, que ces

trois ou quatre Conſeillers ſecrets fuſſent de profeſſions différentes, parce qu'il y a des préjugés qui ſemblent être attachés à chaque profeſſion, ce qui pouroit influer ſur leur témoignage. Or, un Prince né pour être le protecteur, le guide & le ſoutien de toutes les profeſſions, n'en doit épouſer aucune, & lorſqu'il conſulte ſur le même objet des hommes de profeſſions différentes, il ſe met à portée de corriger par le témoignage de l'un, ce qu'il pourroit y avoir de vicieux ou d'exceſſif dans le témoignage de l'autre.

Je voudrois enfin qu'aucun d'eux en particulier ne ſçût

qu'un autre que lui eſt chargé de la même commiſſion ; parce que s'ils venoient à le ſçavoir, ils pourroient en certaines occaſions s'accorder & ſe concerter enſemble, & alors leurs quatre témoignages réunis, n'en feroient plus qu'un, qui ne ſeroit même d'aucun poids s'ils ſe réuniſſoient pour quelques intérêts particuliers, ſur leſquels ils ſeroient convenus entr'eux de ſe prêter un appui mutuel.

Il eſt ſans doute humiliant pour l'humanité que les Princes ſoient réduits à prendre de pareilles précautions pour connoître la vérité; mais elles ne deviennent que trop ſouvent néceſſaires, & il faut toujours

prendre les hommes pour ce qu'ils ſont & jamais pour ce qu'ils doivent être.

Ce ſeroit un autre inconvénient s'ils venoient à être de quatre avis différens, puiſqu'alors on ne ſçauroit comment ſe déterminer pour la préférence; en ce cas il faudroit balancer les preuves & les raiſons qui ſeroient propoſées de part & d'autre, & un Prince qui ſçait uſer des lumieres de ſon eſprit, & ſuivre la droiture naturelle des ſentimens de ſon cœur, ne courroit aucun riſque de s'égarer: d'ailleurs il eſt aſſez rare que l'on trouve une ſi grande oppoſition de ſentiment ſur un même objet, dans quatre per-

ſonnes également raiſonnables & déſintéreſſées. Il n'y a guères que l'ignorance, l'erreur & le vice qui ſe combattent perpétuellement ; la raiſon, la probité, la vertu ſont preſque toujours d'accord.

C'eſt ici le lieu d'examiner s'il eſt à propos de conſulter quelquefois les femmes pour connoître les hommes.

Elles ſe mêlent de tout en France, elles entrent dans toutes les affaires, elles donnent le mouvement à toutes les intrigues : quoique diviſées entre elles par divers intérêts, elles ſe réuniſſent & forment une eſpece de cabale pour venir à bout de leurs deſſeins, & il

arrive très-ſouvent qu'elles réuſſiſſent.

Je ne les conſidere point ici par rapport à ces grandes paſſions que leur figure, plus ou moins ſéduiſante, eſt capable d'inſpirer: vous avez eu le bonheur d'en être exempt, & il y a lieu de croire qu'étant pourvu, par le don de Dieu, d'une femme accomplie dont vous connoiſſez tout le mérite, vous ne partagerez jamais avec d'autres des ſentimens que vous ne devez avoir que pour elle, & que vous mépriſerez toujours les avances artificieuſes de ce *peuple de rivales* qui briguent en quelque ſorte le *ſceptre offert à la beauté*, & qui cherchent à ſurprendre

le cœur des Princes dans la ſeule vue d'envahir leurs richeſſes & leur pouvoir, de régner ſous leur nom, & de ſe rendre maîtreſſes de leurs volontés.

Je ne prétends vous parler ici des femmes que par rapport aux avantages que l'on peut retirer de leur converſation pour connoître les talens, les vices & les vertus des hommes.

Les femmes ont ordinairement l'imagination ſi vive, l'eſprit ſi léger, le raiſonnement ſi court & ſi ſuperficiel, qu'à parler en général leur jugement ne ſçauroit être d'un grand poids, à moins qu'il ne ſoit queſtion de décider ſur le goût, ſur la forme & ſur la couleur des

des habits, des ajustemens & des parures.

Elles se passionnent pour les plus petits objets, elles sont vivement frappées des qualités extérieures, & font bien moins d'attention à celles de l'intérieur qui sont plus essentielles; elles ne voyent que des perfections dans tout ce qui leur plaît, & ne trouvent que des défauts dans tout ce qui a le malheur de leur déplaire : mais il ne faut pas s'imaginer que tout ce qu'on dit des femmes en général puisse s'appliquer à toutes en particulier. On en trouve, quoiqu'en petit nombre, qui ont un mérite au-dessus de leur sexe, & qui

valent mieux que la plupart des hommes pour la tête & pour le conseil, qui ont de la suite & de l'élévation dans l'esprit, de la force dans le jugement, & qui seroient capables de manier & de conduire avec succès les plus grandes affaires.

On peut sans doute, & l'on doit même consulter les femmes de ce caractere, quand on est assez heureux pour en rencontrer, d'autant qu'elles joignent ordinairement à ces qualités solides une finesse de discernement & une pénétration singuliere : mais en les consultant on doit toujours être en garde contre la vivacité de leur imagination & la séduction de leur

éloquence. C'eſt-là qu'on doit ſur-tout obſerver le précepte de S. Paul: *omnia probate, quod bonum eſt tenete*. Eprouvez tout & ne vous attachez qu'à ce qui eſt bon, juſte & raiſonnable.

Mais quelles que ſoient les perſonnes que vous conſultez, ſoyez toujours d'une diſcrétion impénétrable, pour ne pas laiſſer même ſoupçonner le nom de celui qui aura pu vous inſtruire, & perſuadez-vous que cette retenue eſt d'une conſéquence infinie pour ſon intérêt & pour le vôtre; parce que 1°. s'il vous arrive une ſeule fois de le compromettre, vous lui fermerez la bouche à jamais. 2°. Vous devez être perſuadé

que tout ce qui vient de vous, tout ce qui a le moindre rapport à vous, participe en quelque ſorte à l'élévation de votre rang & à la grandeur de votre condition. Une bagatelle devient conſidérable quand elle vient de vous, & quand on peut connoître ou ſoupçonner celui qui a pris la liberté de vous la dire, on en tire des conſéquences, on y apperçoit des vues & des prétentions prochaines ou éloignées. Ces ſoupçons, ces recherches & ces conjectures, font l'entretien & l'occupation de la Cour. La moindre choſe qui ſera portée juſques à vous, ſi l'on peut connoître ou ſoupçonner celui qui

vous l'aura dite, ſuffira pour le faire regarder comme un ambitieux, un intriguant, un délateur & un ennemi du genre humain. Tout le monde le fuira, le haïra; il perdra la confiance de ſes amis qui ſeront auſſi couverts & auſſi diſſimulés devant lui, qu'ils le ſeroient devant vous. Enfin la diſcrétion des Princes eſt tellement néceſſaire aux particuliers, que moi, qui n'ai, ni ne puis avoir aucun intérêt à démêler avec la Cour, moi qui n'aſpire point, & qui n'aſpirerai jamais à m'y faire un établiſſement, moi qui ne vous expoſe que des vérités générales, ſans attaquer ni déſigner perſonne en particulier,

je me trouve obligé de vous demander le plus profond ſecret pour moi même.

Les Princes, pour le garder exactement, ſont obligés d'avoir des attentions que les particuliers peuvent négliger ſans conſéquence. Si par exemple, un Prince paroît inſtruit de la plus petite affaire, dans le moment même qu'il vient de quitter la perſonne qui lui en a fait confidence, quoiqu'il ne déſigne en aucune façon celui qui lui en a donné la connoiſſance, on le devine auſſi-tôt. Il eſt ſi rare que l'on ait la liberté d'entretenir les Princes en particulier, & ils l'accordent à ſi peu de gens, que l'on s'informe avec

ſoin de ceux qui leur parlent & que l'on compte juſques aux minutes du temps qu'ils paſſent avec eux. Ainſi dès qu'on les voit inſtruits de ce qu'ils ne ſçavoient pas auparavant, au moment qu'ils ſortent d'avec un homme, on ne doute plus, & l'on n'a preſque pas lieu de douter, que ce ne ſoit lui qui les a informés de ce qu'ils ſçavent. Il faut donc 1°. qu'ils ne découvrent jamais, ſans néceſſité, les rapports & les confidences qu'on leur fait. 2°. Qu'ils n'en paroiſſent inſtruits que dans des circonſtances & des intervalles tellement ménagés, que l'on ne puiſſe pas même ſoupçonner quel en eſt

l'auteur, parce qu'ils ne peuvent pas ſe flatter comme les particuliers, que la ſource de leurs connoiſſances ſe perdra dans la foule & dans la multitude de ceux qui leur parlent.

Les Princes éviteroient cet inconvénient s'ils converſoient plus ſouvent avec les hommes, mais parce qu'ils ſont ordinairement ſauvages & inacceſſibles, ils ſe mettent eux-mêmes dans la triſte néceſſité de craindre leurs regards & de redouter leur préſence; ainſi l'on peut dire que le ſilence habituel des Princes, fait en quelque ſorte la ſureté des ſecrets qu'on leur confie. Accoutumés à trembler devant ceux qui les approchent,

leur timidité ne leur permet presque pas d'être indiscrets, & s'ils étoient aussi attentifs à la présence de Dieu, qu'ils le sont à celle des hommes, ils ne pourroient se résoudre à l'offenser, ils ne pécheroient jamais.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

De la connoiſſance des hommes, conſidérés par rapport aux talens de l'eſprit.

ARTICLE PREMIER.

Quels ſont les talens de l'eſprit qu'il importe le plus de connoître & de rechercher dans les hommes.

Tous les talens de l'eſprit ſont dignes ſans doute de l'attention des Princes, puiſqu'il n'en eſt aucun qui ne puiſſe être de quelque utilité pour le bien public. C'eſt uniquement par rapport à ce grand objet dont ils doivent être ſérieuſement

& inceſſamment occupés, qu'il leur convient d'enviſager les talens des hommes. Il ne leur importe de les connoître & de les favoriſer que ſelon le plus ou le moins d'avantages qu'ils ſont capables de procurer à l'Etat.

Que deviendroit un royaume où l'on verroit beaucoup de Poëtes & d'Ecrivains illuſtres, beaucoup de Muſiciens & de Sculpteurs qui auroient atteint la perfection de leur art, s'il n'y avoit pas en même-temps de bonnes troupes & d'habiles Généraux pour le défendre, de ſages Négociateurs pour en ſoutenir les intérêts, des Financiers laborieux & intelli-

gens pour adminiſtrer ſes revenus.

Les beaux arts ne ſervent pour ainſi dire qu'à embellir le corps de l'Etat, ils en ſont l'ornement & la parure ; au lieu que les autres profeſſions, par des travaux plus utiles, quoique moins brillans & moins agréables, lui donnent proprement la vie, la conſiſtance & la force. Il faut toujours aller au ſolide & le préférer à tout le reſte. Il faut penſer à nourrir le corps avant que de ſonger à lui procurer des ornemens qui ne lui donnent qu'un faux luſtre s'il demeure dans un état de langueur & de foibleſſe.

Ce n'eſt pas que je veuille

vous rendre ennemi des beaux arts, ils ont ſans doute leur utilité, & les Princes doivent protéger tous les talens, ils donnent à un royaume un éclat & une ſplendeur qui ne doit pas être négligée. Mais l'éclat qui lui vient des beaux arts n'eſt qu'un acceſſoire, au lieu que l'avantage qu'il reçoit des talens militaires, eſt un point capital qui doit toujours tenir le premier rang dans l'eſprit d'un Prince.

L'exemple de ce fameux Czar Pierre, à qui ſon ſiecle a donné le ſurnom de *grand* qu'il conſervera encore dans les ſiecles à venir (ce qui n'arrive jamais quand les titres glorieux

que l'on donne aux Princes pendant leur vie ne ſont qu'un langage flatteur que leur conduite déſavoue), ſon exemple, dis-je, ſuffit pour apprendre aux Princes à meſurer leur attention & leur eſtime pour les talens, ſelon les divers dégrés de leur utilité.

Ce monarque vouloit créer en quelque ſorte un nouveau peuple, il avoit entrepris de donner l'être à un empire inculte & barbare & de le mettre en état de figurer dans l'Europe, où il n'étoit preſque pas conſidéré depuis pluſieurs ſiecles.

Que fait-il pour réuſſir dans une entrepriſe ſi vaſte & ſi dif-

ficile? il commence d'abord par former des troupes, & il cherche de tous côtés des Officiers capables de les commander. Il apprend lui-même l'art de conſtruire des vaiſſeaux, & il ne néglige rien pour avoir des flottes conduites par des Officiers & des Pilotes entendus dans la ſcience de la manœuvre. Il aſſemble des Ingénieurs pour fortifier les villes, des Architectes pour les bâtir. Il attire dans ſes états une multitude innombrable d'ouvriers de toute eſpece pour y établir les arts méchaniques dont chacun fait une branche de commerce très-conſidérable. Il attire des Sçavans, des Mathématiciens célebres;

d'habiles Aſtronomes pour diriger les courſes des Navigateurs, de ſçavans Géographes pour faciliter la marche de ſes Armées, préférant toujours les talens utiles aux talens agréables, & les ſciences de pratique à celles qui ne ſervent qu'à flatter la curioſité. La peinture, la ſculpture & tous les arts qui ne donnent que des ornemens, ſont ceux dont il s'occupe le moins ; & il ne fait aucun cas de ces gens oiſifs & frivoles à qui nous donnons le titre de gens de lettres, qui ne travaillent que pour amuſer le monde par d'ingénieuſes bagatelles. Or je dis que la conduite de ce grand Monarque doit ſervir

de modele à tous les Princes, puiſque les états ne ſe ſoutiennent que par les mêmes moyens & les mêmes reſſorts qui ſervent à les établir, comme la ſanté & les forces du corps ne ſe conſervent long-temps que par le même régime que l'on eſt obligé d'employer pour les réparer.

Vous voyez qu'il donna d'abord ſes premiers ſoins & ſes premieres attentions aux talens de la guerre, à la diſcipline militaire & à la conduite des armées de terre & de mer, parce que ce ſont en effet ces talens ſoutenus & encouragés qui contribuent le plus à la force & à la grandeur du Prince, ce ſont

des troupes nombreuſes & bien diſciplinées qui le rendent redoutable à ſes voiſins & qui le font craindre & reſpecter de ſes propres ſujets. C'eſt ce qui maintient ſon autorité au dedans & au dehors, & c'eſt une réflexion que vous devez faire toutes les fois que vous aſſiſtez aux revues de la Maiſon du Roi. En voyant ces belles troupes rangées en bataille faire des évolutions ſi juſtes & ſi bien compaſſées, vous devez penſer que c'eſt proprement dans les troupes que réſide toute la force & toute l'autorité du Gouvernement; qu'il vous eſt important de ſçavoir ſi celles que vous ne voyez pas ſont auſſi

completes, auſſi bien vétues, auſſi bien payées, auſſi bien exercées que celles qu'on vous montre, de connoître quels ſont les Officiers les plus habiles, les plus vigilans, les plus attentifs, les plus exacts & les plus zélés pour le bien du ſervice.

Qu'à l'égard du royaume en général il ne peut ſe ſoutenir que par la force des armes, par le nombre des troupes & par la valeur & la conduite des Officiers qui les commandent, qu'il eſt preſque impoſſible qu'il ne ſe trouve dans l'Europe quelque Puiſſance inquiete ou ambitieuſe, qui cherche à s'aggrandir aux dépens de ſes voiſins, qu'en une infinité

d'occaſions les Princes les plus pacifiques ne peuvent ſe diſpenſer d'entrer dans les querelles que l'ambition fait naître & de ſe prêter les uns aux autres un ſecours mutuel. Que par conſéquent le Prince le plus jaloux de conſerver la paix, doit être toujours prêt à faire la guerre; que l'exemple du Roi de Pruſſe fait voir à quel point de grandeur & de puiſſance un Prince ſe peut élever quand il ménage d'un côté ſes finances avec la plus grande économie, & que de l'autre il met toute ſon attention à entretenir des armées nombreuſes & bien diſciplinées. Qu'étoit-ce il n'y a pas plus de quarante ans que la puiſ-

ſance de l'Electeur de Brandebourg ? une puiſſance médiocre & bornée, qui ſeule ne pouvoit cauſer aucun mouvement dans l'Europe & qui n'étoit en état de figurer que dans le corps germanique ; Fréderic eſt monté ſur le trône, il a mis de l'ordre dans ſes finances, il a porté l'épargne & l'économie juſques aux plus petits détails, il n'a été libéral que pour ce qui avoit quelque rapport à la guerre, il a raſſemblé une multitude prodigieuſe de ſoldats, il a obligé tous ſes ſujets à prendre parti dans ſes troupes, il les a formés, exercés, entretenus avec un ſoin & une application incroyable, & en fort peu d'années il eſt

devenu aſſez fort pour ébranler l'Europe & pour braver des Puiſſances dont le nom ſeul faiſoit trembler ſes Ancêtres ; & on l'a vu entreprendre de réſiſter aux trois plus grandes couronnes réunies pour arrêter le cours de ſes victoires. Voilà ce que fait un ſeul homme dans un Etat, quand il ſçait tirer avantage de la force attachée aux talens militaires. Soyez ſûr que l'art de la guerre négligé à un certain point dans un royaume par l'indifférence, la moleſſe ou l'indolence de ceux qui gouvernent, peut réduire la plus grande puiſſance au même état de foibleſſe où ont été ſi long-temps les Electeurs de

Brandebourg, comme il a élevé l'Electeur de Brandebourg au degré de grandeur où nous le voyons aujourd'hui.

Je connois parfaitement tous les inconvéniens de la guerre, & tous les malheurs qu'elle traîne à sa suite ; je sçai qu'elle épuise un état d'hommes & d'argent quand elle est de longue durée, & je ne conseillerois jamais à un Prince de l'entreprendre mal-à-propos & sur de vains prétextes. Je l'exhorterai toujours à préférer autant qu'il sera possible le titre de Prince pacifique à celui de vainqueur & de conquérant, pourvu qu'il chérisse principalement ceux qui excellent dans l'art funeste,

mais néceſſaire de ſoumettre des provinces, de prendre des villes & de gagner des batailles; qu'il s'applique ſingulierement à connoître leur mérite & leurs talens & à récompenſer leurs belles actions. Je veux même qu'il ſe mette s'il le faut à la tête des armées pour les animer par ſa préſence. S. Louis étoit un Saint, mais il faiſoit la guerre en perſonne à ſes ennemis, & par une imprudence peut être, mais qui étoit pardonnable aux mœurs & aux uſages de ſon ſiecle, il la porta juſques dans la Paleſtine & dans l'Egypte.

Les François aiment naturellement la guerre, c'eſt le génie de

de la nation, & cette brave noblesse qui vous environne, brûlant du desir de se signaler, ne respire que les combats. Il seroit dangereux sans doute de suivre tous les mouvemens de cette ardeur vive & impétueuse qui rend les François trop ennemis du repos & trop prodigues de leur propre vie; il ne faut pas qu'un Prince entreprenne jamais la guerre sans en avoir bien examiné la justice, puisqu'il sera responsable au jugement de Dieu de chaque goutte de sang humain qu'il aura fait répandre sans nécessité. Mais quand la guerre est juste & nécessaire, loin de s'en faire un scrupule, il doit être le premier

à ſuivre & à ſeconder cette ardeur guerriere qui caractériſe le peuple François. C'eſt le vrai moyen de lui plaire & de s'attirer ſon eſtime ; jamais il ne ſera plus ſouple & plus obéiſſant que ſous la main d'un Prince qui ſçait ſe rendre redoutable par la force de ſes armes, qui ne craint point de commander ſes troupes, & de leur marquer lui-même la route qui conduit à la victoire.

Regardez donc toujours les talens de la guerre comme ceux qu'il vous importe le plus de connoître & qui méritent le mieux votre attention & votre eſtime. Informez-vous du nom & de la famille des Officiers

qui ſe diſtinguent le plus dans toutes les parties de l'art militaire, dans le génie, dans l'artillerie, dans l'art d'attaquer & de défendre les places. Faites-vous inſtruire de leurs belles actions, & quand vous les verrez ne manquez pas de leur en rappeller le ſouvenir & de leur donner en toute occaſion des marques particulieres de votre eſtime. Je ne vous diſſimulerai pas qu'ils ſont affligés lorſque étant admis dans l'appartement d'un Prince pour lui faire leur cour, ils le voient s'entretenir long-temps & familierement avec un poëte, un bel-eſprit, un muſicien, un joueur d'inſtrument, tandis qu'on ne daigne

pas leur dire une ſeule parole, à eux qui ont mille fois expoſé leur vie; & qui ſont prêts de l'expoſer encore pour la gloire & pour le ſervice de ce même Prince qu'ils adorent, & qui ne prend ſeulement pas la peine de les regarder. Ils en font ſouvent des plaintes ameres & d'autant mieux fondées qu'il ne faudroit qu'un regard, une parole obligeante, la moindre marque d'attention & de bonté pour les ſatisfaire. On ne peut pas dire qu'ils mettent alors leurs travaux & leurs ſervices à un prix exceſſif, & il eſt étonnant que la ſéchereſſe avec laquelle on les traite quelquefois, ne les dégoute pas pour tou-

jours d'un métier ſi pénible & ſi périlleux. Ils ſe plaignent encore de ce que les penſions & les gratifications qu'on leur donne n'égalent pas, à beaucoup près, celles qu'on accorde tous les jours à des poëtes, à des écrivains ou à des artiſtes célebres qui ſe diſtinguent dans leur profeſſion ; ce qui eſt très-véritable, ſur-tout à l'égard de cette grande multitude d'Officiers ſubalternes qui portent preſque ſeuls tout le poids des fatigues de la guerre, & qui après avoir vieilli dans le ſervice militaire, obligés de le quitter ſur la fin de leurs jours, n'en rapportent pour l'ordinaire que des bleſſures & une pen-

ſion très-modique. Mais je vous avoue que leurs plaintes ne me paroiſſent pas tout-à-fait raiſonnables, quelque envie que j'euſſe de les approuver. Car enfin, ces écrivains, ces artiſtes célebres que l'on récompenſe avec une libéralité dont les guerriers murmurent, ſont en très-petit nombre, & ce nombre on peut dire qu'il diminue tous les jours, ſoit que les talens de l'eſprit deviennent plus rares qu'ils n'étoient autrefois, ou qu'ils ſoient plus mal cultivés. Ainſi un Prince ne court jamais aucun riſque d'épuiſer ſes finances en accordant des récompenſes honnêtes, quoique toujours modérées, à un très-

petit nombre d'artiſtes, de ſçavans & de littérateurs illuſtres, & ſi ces récompenſes ne ſont jamais données qu'avec diſcernement, elles ne ſeront pas moins rares que les talens qui les méritent.

Mais s'il falloit en donner toujours de ſemblables à cette multitude innombrable d'Officiers qui ont vieilli dans le ſervice, toutes les finances de l'Etat y ſuffiroient à peine. On ne peut nier cependant qu'aucune autre profeſſion n'eſt capable d'égaler le prix & l'utilité de leurs travaux, & qu'il n'y a que l'impoſſibilité qui puiſſe juſtifier l'inégalité de la récompenſe. Je ne connois que deux

ſortes de talens utiles à l'Etat qui n'aient pas beſoin d'être encouragés par des graces. Ce ſont ceux des financiers & des commerçans. Mais les guerriers, ſur-tout dans les grades inférieurs, ſont pour la plupart pauvres & néceſſiteux. Loin de s'enrichir à la guerre, ils s'y ruinent, par des dépenſes auxquelles un uſage tyrannique les aſſujettit, & qu'il ſeroit très-important d'abolir & de réprimer. Il faut donc que les libéralités des Princes viennent à leur ſecours; & s'il n'eſt pas poſſible de les enrichir autant qu'il ſeroit à deſirer, il faut au moins les en dédommager par des titres, des diſtinctions, des

honneurs dont ils ſont quelquefois plus avides que des richeſſes ; par des promeſſes & des eſpérances qui pourront ſe réaliſer dans des tems plus favorables & qu'il ne faut pas perdre de vue quand on a tant fait que de les donner , puiſque rien ne doit être plus ſûr & plus ſacré que la parole d'un Prince , & qu'il lui convient moins qu'à tout autre de promettre quand il eſt réſolu de ne pas tenir; par des diſcours obligeans , en paroiſſant vivement touché de leur ſort, affligé de ne pouvoir leur accorder des récompenſes proportionnées à la longueur & à l'utilité de leurs ſervices. Le croira-t-on?

Il y en a tel qui feroit plus content d'entendre un Prince lui adreffer un pareil difcours affaifonné de quelques témoignagnes d'eftime, d'affection & de reconnoiffance, que d'obtenir une plus forte récompenfe. Comment les Princes peuvent-ils refufer de fi legeres attentions, à des fervices fi pénibles & fi néceffaires, & ne font-ils pas heureux de ce qu'il fe trouve des hommes accablés de fatigues & couverts de bleffures qui veulent bien s'en contenter?

Les gens de lettres ne ceffent de vanter le mérite & l'utilité de leurs travaux. Ce font eux, difent-ils, qui donnent l'immor-

talité aux Princes, & qui par leurs écrits perpétuent la gloire de leur nom dans les ſiecles à venir ; & parce qu'ils écrivent beaucoup plus que les gens de guerre, parce que les Poëtes en particulier excellent à chanter leurs propres louanges, comme à célébrer les belles actions des héros, parce que ces beaux eſprits de profeſſion amuſent le public par des écrits ingénieux, & qu'ils ſçavent éblouir les eſprits par les saillies & par les couleurs d'une imagination vive & brillante, ils ſont preſque venus à bout de ſe faire regarder comme les plus grands hommes du monde & les plus précieux à l'Etat.

Mais je leur rappellerois volontiers la réponſe que le Poëte Malherbe fit un jour à Henri IV, qui lui demandoit s'il croyoit qu'il fût fort néceſſaire à l'Etat d'avoir un bon Poëte. Malherbe lui répondit : *qu'un bon Poëte n'étoit pas plus néceſſaire à l'Etat qu'un bon joueur de quilles ou de billard.* Cette réponſe marquoit ſans doute beaucoup de déſintéreſſement & de ſincérité de la part du Poëte, & Henri IV avoit trop d'eſprit & de pénétration pour n'en pas ſentir tout le prix. Mais ſi vous en retranchez l'excès qui ſe trouve preſque toujours dans les comparaiſons, elle étoit exactement vraie. Les gens de lettres

ont beau dire, je penſerai toujours qu'un bon Officier eſt plus néceſſaire à l'Etat qu'un bon Poëte, quoiqu'il ſoit plus rare & plus difficile de trouver un excellent Poëte qu'un habile Officier. Mais remarquez que la rareté ne donne à la plupart des choſes qu'un prix imaginaire, & que les plus communes ſont ordinairement celles dont nous tirons les plus grands avantages.

Les Peintres & les Sculpteurs viennent de leur côté offrir aux Princes des chef-d'œuvres de leur art pour embellir leur Palais; mais j'aime encore mieux ceux qui les gardent & les défendent, que ceux qui les em-

béliſſent. La ſculpture, dit-on, aſſure l'immortalité aux Princes, par des ſtatues qui les repréſentent environnés des figures & des dépouilles de leurs ennemis vaincus. Mais ſont-ce de pareils monumens qui font la gloire des Princes, & qui la tranſmettent à la poſtérité ? Non : leur gloire ne peut être fondée que ſur leurs belles actions & ſur le ſouvenir de leurs vertus, qui ſe conſerve & ſe perpétue dans l'hiſtoire, & ceux qui expoſent tous les jours leur ſang & leur vie pour ſoutenir leurs droits, & pour faire craindre & reſpecter leur puiſſance, contribuent bien plus directement à établir leur répu-

tation & à l'éternifer dans la mémoire des hommes, que ces fuperbes monumens qui font admirer aux fpectateurs la main de l'ouvrier, fans leur donner une véritable idée du mérite des Princes.

ARTICLE II.

Quels font les moyens de difcerner & d'apprécier les talens des hommes.

I. Il y a des hommes dont vous devez connoître & apprécier les talens par vous-même. Ce font ceux qui vous parlent des affaires dont ils font chargés ; ceux qui travaillent fous vos yeux & avec vous. Ne doutes pas qu'ils ne cherchent tous

à vous donner une haute idée de leur capacité; ainſi rien ne vous eſt plus facile que d'appercevoir juſques où va la portée de leurs lumieres, de connoître les bornes ou l'étendue de leur eſprit, la force ou la foibleſſe de leur raiſonnement. Ne me dites pas qu'ils vous parlent ſouvent un langage inintelligible par le peu de connoiſſance que vous avez des matieres que l'on traite en votre préſence : Car lorſqu'ils ſe ſervent des termes de leur art qui vous ſont inconnus, il ne tient qu'à vous de les leur faire expliquer, & s'ils ne réuſſiſſent pas à vous en donner une idée claire & préciſe, vous en con-

cluerez qu'ils ont dans l'eſprit un défaut d'ordre & de netteté, qui annonce la médiocrité de leurs talens; vous en conclurez que toute leur capacité ne conſiſte que dans un jargon myſtérieux qu'ils ont appris de mémoire & par habitude, & qu'ils n'entendent eux-mêmes que très-imparfaitement, puiſqu'ils ne ſont pas en état de le faire entendre aux autres. Car les meilleurs eſprits ſont pour l'ordinaire, ceux qui rendent leurs penſées avec le moins de confuſion & d'obſcurité. Attachez-vous donc à pouſſer de queſtions celui qui vous rend compte d'une affaire de quelque nature qu'elle puiſſe être

en des termes que vous n'entendez pas, jusques à ce qu'il vous en ait donné, par des termes plus connus, une idée juste & complette de ce qu'il veut dire. Il n'en est point de si embrouillée qui ne devienne claire, lorsqu'elle est expliquée par un homme véritablement habile & capable d'en pénétrer le fond & d'en découvrir tous les rapports. Vous parle-t-on de guerre, de fortifications, de jurisprudence, de finances ou de marine, demandez hardiment ce que tel terme signifie, pourquoi & sur quel principe on employe cette méthode, quels en sont les défauts, les inconvéniens & les avantages,

ne craignez pas même de proposer les difficultés qui vous viendroient à l'eſprit, quand vous ſçauriez la maniere de les réſoudre. Peut-être que celui qui vous parle faute de les avoir prévues, ne ſera pas auſſi prompt que vous à y répondre avec juſteſſe & avec ſolidité, peut-être ne vous donnera-t-il que du verbiage pour des raiſons, & alors vous appercevrez d'un coup d'œil les bornes de ſon eſprit, & le peu de force & d'étendue de ſon intelligence. C'eſt en interrogeant beaucoup les hommes & en leur communiquant autant que la prudence le permet ſes propres penſées, que l'on vient à bout de les

obliger à produire les leurs, & que l'on ſe met en état de connoître & d'apprécier leurs talens.

Remarquez cependant que pour diſcerner au juſte le mérite des hommes, on ne peut jamais donner aucune regle générale qui ne ſoit ſujette à beaucoup d'exception, & que pour ne s'y pas tromper, il faut toujours s'appliquer à diſtinguer le cas de la regle générale du cas particulier de l'exception.

Par exemple il eſt vrai de dire en général, 1°. que les eſprits ſupérieurs ſont ceux qui expliquent plus clairement leur penſée; cependant le plus grand Capitaine de ſon ſiecle, l'hom-

me qui a possédé tous les talens de la guerre dans le plus haut degré de perfection, M. de Turenne, ne s'expliquoit pas avec facilité, & l'on remarquoit avec étonnement, je ne sçais quoi d'obscur & d'embarrassé dans ses discours. Personne au monde n'avoit sans doute des idées plus justes & plus nettes que lui de ce qu'il falloit faire; cependant il ne les rendoit qu'imparfaitement, & dans lui le talent de parler & d'écrire n'égaloit pas à beaucoup près celui de juger & de concevoir. C'est une exception à la regle générale. Voilà un homme que l'on n'auroit pas estimé ce qu'il valoit, en le jugeant par ses dis-

cours, & dont les qualités sublimes ne pouvoient être parfaitement connues que par ses actions.

2°. Il est pareillement vrai de dire en général que les grands talens sont ordinairement accompagnés d'une grande modestie, & qu'il n'y a que les petits esprits qui croyent tout sçavoir, & qui se vantent d'avoir tout fait. Alexandre de Parme, le Prince Eugene, le Maréchal de Catinat & M. de Turenne, étoient des hommes simples & modestes; le Prince de Condé même, quoique d'un caractere haut & impétueux, ne souffroit qu'avec peine que l'on lui parlât de ses talens & de ses victoires.

Dans d'autres, les grands talens ſont accompagnés de beaucoup de vanité, de préſomption & de petiteſſe : ceux-là ſont des exceptions à la regle générale, qui prouvent que l'on peut quelquefois être eſtimable par ſes talens & mépriſable par la vanité.

II. Il y a des hommes que vous ne voyez jamais ou preſque jamais, qui ne ſont pas à portée de faire leur cour, parce qu'ils réſident habituellement dans des provinces éloignées ou dans des Cours étrangeres, dont il eſt cependant néceſſaire de connoître les talens : car on s'eſt plaint quelquefois de ce que les graces & les faveurs

des Princes demeurent en quelque ſorte renfermées dans le petit cercle de courtiſans qui les environnent & qui ne ſongent qu'à ſe rendre habiles dans l'art de plaire, pour enlever par leurs complaiſances & par leurs aſſiduités, des places & des dignités qu'ils n'ont jamais méritées par leurs talens ni par leurs ſervices; les aſſaires n'en vont pas mieux, & il y a ſouvent dans les Provinces & les villes éloignées, des hommes qui rempliront beaucoup mieux les premieres places de l'Etat, que ces courtiſans ſi ſouples & ſi flatteurs. Je voudrois donc qu'un Prince s'accoutumât à porter la vue au-delà de ſa Cour,

Cour, au-delà même de ſa Capitale qui eſt dans un commerce perpétuel avec la Cour, & j'aimerois mieux qu'il allât quelque fois chercher dans les Provinces & dans les Villes les plus éloignées, des hommes d'un mérite ſupérieur & bien averé, pour les élever aux premieres places, que de les accorder aux ſollicitations de ces courtiſans oiſifs, qui ne ſont le plus ſouvent ni dignes ni capables de les remplir. Mais le moyen, dites-vous, de connoître ces hommes d'un mérite ſupérieur qui ſont quelque fois cachés dans le fond des Provinces? Il eſt impoſſible que vous n'ayez auprès de vous des per-

ſonnes qui méritent votre confiance, il faut les charger de vous les faire connoître & de s'informer, pour vous en inſtruire, de tous ces abſens que vous ne voyez jamais. Mais dans cette recherche il faut toujours vous défier, 1°. des réputations de parti que ſe font les uns aux autres ceux qui ont embraſſé une même ſecte dans les diſputes de religion. A les entendre, leurs partiſans & leurs défenſeurs ſont toujours les premiers hommes du monde, des hommes d'une capacité infinie; & leurs adverſaires ſont toujours des gens ſans eſprit, ſans talens & ſans mérite. 2°. Des réputations de

commande que ſe font pareillement les uns aux autres les gens d'une même cabale, d'une même ſociété, qui ont des intérêts communs, & qui vantent réciproquement leur mérite pour s'élever ou pour ſe ſoutenir. 3°. Des réputations de famille; les parens, ſur-tout à la Cour où tout le monde cherche à s'avancer, & à ſe faire des appuis, ne manquent jamais de louer les talens & le mérite de ceux qui leur ſont unis par les liens du ſang, à moins que quelque intérêt ne les diviſe, car alors vous les trouverez plus âpres & plus ardents à ſe déchirer mutuellement, que ceux qui n'ont ni

les mêmes ſujets de ſe haïr ni la même obligation de s'aimer.

4°. De ces réputations de mode & de faveur, qui font que tout le monde s'empreſſe de vanter le mérite & les talens de ceux qui ſont en place ou qui ont l'avantage ſi envié de plaire aux diſtributeurs des graces, & aux arbitres de la fortune. Ces ſortes de réputations ne durent qu'autant que le crédit & le pouvoir de ceux à qui l'on veut plaire. Elles ſont ordinaires à la Cour où la face du théatre change perpétuellement. Un homme y eſt-il élevé à une place de confiance, paroît-il avoir du crédit & de la faveur, tout le monde le loue,

tout le monde l'admire, tout le monde vante ſon mérite & ſa capacité, & ces louanges fauſſes & affectées s'étendent juſques à ſes parens, à ſes amis, & généralement à tout ce qui lui appartient. Ce même homme eſt-il tombé dans la diſgrace, on le décrie, on le mépriſe, & l'on finit par n'y plus penſer. Telle eſt, vous le ſçavez, l'inconſtance mille fois éprouvée des jugemens de la Cour, il n'y a point d'endroit dans le monde où ſe vérifie plus ſouvent & plus parfaitement la maxime du Duc de la Rochefoucault, qu'il y a des hommes que l'on pourroit comparer à des *vaudevilles* qui ſont en vogue pen-

dant un temps, & qui tombent ensuite dans un éternel oubli. Ces hommes sont ceux dont la réputation fragile, passagere & momentanée, dépend uniquement du crédit & de la faveur dont ils jouissent. Otez-leur ce crédit & cette faveur, vous leur ôterez tout leur mérite, vous ruinerez leur réputation de fond en comble; elle s'écroulera, elle disparoîtra toute entiere au moment de leur disgrace.

5°. De ces réputations de jalousie & de malignité que se donnent sans cesse les uns aux autres ceux qui courent la même carriere. Car l'envie est le vice dominant de la Cour,

parce que cette paſſion baſſe & injuſte marche toujours à la ſuite de l'ambition & du deſir de s'avancer. C'eſt-là que, réveillée par la grandeur des objets & par l'importance des places, elle met en œuvre tous ſes artifices, elle emploie toutes ſes ruſes, elle aiguiſe tous ſes traits & ſe fait une étude particuliere de les lancer à propos & de frapper à coup ſûr. C'eſt-là qu'elle ſçait emprunter le langage de la probité, de la ſincérité & du déſintéreſſement pour donner plus de poids à ſes calomnies. C'eſt-là qu'elle dicte les propos, qu'elle anime la converſation de la plupart des hommes & qu'elle regle

même leur ſilence, puiſqu'elle les rend tantôt ſecs & réſervés ſur les louanges, tantôt éloquents & prolixes ſur les défauts. Entendez parler ces rivaux ambitieux, qui courant à la fortune avec la même ardeur, ſe rencontrent malheureuſement dans la même carriere ; quelles vérités ne déterrent-ils pas ou quelles fauſſetés n'inventent-ils pas pour ſe décrier réciproquement & pour ſe détruire? Avec quel art ne ſçavent-ils pas colorer? avec quel éclat ne ſçavent-ils pas répandre les plus noires impoſtures? Les femmes, dont l'imagination devient ſi vive & ſi féconde, quand elle eſt allu-

mée par de grands intérêts, l'emportent encore sur la plupart des hommes en fait de malignité & d'adresse à répandre par-tout des bruits désavantageux, & à donner du ridicule aux talents & aux actions qu'elles veulent décrier, comme à parer des plus belles couleurs les talens les plus médiocres & l'incapacité la plus avérée de ceux qui leur plaisent ou qu'elles veulent élever.

Un Prince qui ne peut pas toujours connoître par lui-même les talens des hommes, & qui est souvent obligé d'en juger sur leur réputation, doit donc être singulierement attentif à distinguer la fausse répu-

tation de la véritable. La premiere eſt l'ouvrage de l'intérêt, de la jalouſie & de mille autres paſſions injuſtes & trompeuſes. L'autre n'eſt fondée que ſur un mérite réel & ſolide, qui n'eſt ni enflé par l'intérêt, ni défiguré par l'envie. Or, pour connoître au juſte où eſt le mérite réel & ſolide, qui ſeul peut fonder une vraie réputation, rien ne feroit plus dangereux que de s'en rapporter au témoignage d'un ſeul homme, parce que cet homme unique peut 1°. y être trompé lui-même faute de lumiere & de diſcernement, pour apprécier au juſte les talens que vous voulez connoître; 2°. il aura

peut-être quelqu'intérêt caché, qu'il n'aura garde de vous découvrir, qui l'empêchera de vous dire ce que penſent les perſonnes déſintéreſſées; au lieu que ſi vous en conſultez pluſieurs & des gens de profeſſions, de ſociétés & de familles différentes, il eſt preſqu'impoſſible que la vérité ne ſe faſſe jour & ne ſorte, pour ainſi dire, de la multitude des témoignages, pour arriver juſqu'à vous. De ſimples bourgeois, des gens de la lie du peuple, ſi les bienſéances indiſpenſables de votre rang vous permettoient de les conſulter, vous feroient quelquefois mieux connoître que toute la Cour enſemble, la me-

ſure du mérite & la vraie portée des talens de ceux qui gouvernent. C'eſt, ſur-tout, à l'égard des perſonnes conſtituées en dignité, que le Peuple devient quelquefois le plus ſûr garant de la réputation & le plus fidele écho de la renommée, quand il juge ſans paſſion & ſans intérêt. Car s'il eſt lui-même prévenu de quelqu'intérêt de paſſion, il ne ſera pas plus équitable que les courtiſans. C'eſt une regle générale que tout homme paſſionné ne peut être juge, & qu'il ſuffit de connoître les paſſions & les intérêts des hommes, pour ſçavoir à quel point l'on peut s'en rapporter à leur témoignage & le

degré de confiance que l'on doit avoir en eux.

On doit cependant obſerver que le témoignage des rivaux les plus jaloux & des ennemis les plus paſſionnés n'eſt pas toujours injuſte & que l'on peut quelquefois s'en ſervir utilement pour connoître & pour apprécier les talens des hommes. Car lorſqu'ils ſont perſuadés qu'un Prince ne croit pas légerement tout ce qu'on dit, ne penſez pas qu'ils oſent devant lui attaquer avec emportement la réputation de leurs rivaux, ni qu'ils les chargent en ſa préſence de toutes les calomnies que leur haine & leur jalouſie ſont capables d'inven-

ter ; ils craignent trop de paſſer dans ſon eſprit pour calomniateurs, & de ſe décréditer eux-mêmes à force de décrier leurs adverſaires ; pour parvenir à leurs fins avec plus de ſûreté, ils ſe conduiſent avec plus d'adreſſe. D'un côté pour paroître ſinceres, ils commencent par avouer le mérite & par reconnoître les talens de celui qu'ils veulent perdre, ou bien ils ſe contenteront d'en diminuer un peu le prix pour ne pas paroître injuſtes ; ou enfin ils garderont un ſilence affecté qui ſemble ne porter avec ſoi ni menſonge, ni malignité, ni injuſtice. De l'autre ils s'étendront, ils inſiſteront

beaucoup ſur les foibles & ſur les défauts qui ſeront en effet très-véritables & qu'ils ne manqueront pas d'enfler encore par des exagérations groſſieres ou imperceptibles, ſelon qu'ils croiront que le Prince aura lui-même plus ou moins de talens & de pénétration pour s'appercevoir de leur manege. Ainſi en prenant d'un côté le bien qu'ils avouent ou ſur lequel ils ont gardé le ſilence, parce qu'ils n'oſent le nier, & en ôtant de ce bien les malignes reſtrictions qu'ils y mettent, en ſaiſiſſant de l'autre le mal qu'ils vous découvrent, dont vous aurez ſoin de retrancher pareillement les exagérations qu'il

leur a plu d'y ajouter, vous ſerez en état de connoître & d'apprécier au juſte le mérite & les talens des hommes, par le témoignage même de leurs plus dangereux ennemis. Si vous conſultez les amis & les parens d'un homme, ils ne vous en diront que le bien, & ce bien ſera encore exagéré ; ſi vous conſultez ſes ennemis, ils ne vous en diront que le mal, qu'ils ne manqueront pas non plus de groſſir & d'exagérer : ſi vous en parlez aux indifférens, ils vous diront le bien comme le mal, & le mal comme le bien. Le témoignage des perſonnes indifférentes, eſt ſans doute le plus ſûr & celui dont vous

tirerez plus de lumieres; mais vous pouvez encore profiter du témoignage des autres : 1°. de celui des amis qui ne vous diront que le bien dont vous aurez ſoin de retrancher l'exagération; 2°. de celui des ennemis qui ne vous diront que le mal, dont vous ôterez pareillement l'excès que leur malignité y ajoute & vous appercevrez aiſément l'exagération du bien & du mal, par le témoignage des indifférens. C'eſt de la combinaiſon de ces témoignages oppoſés & comparés les uns aux autres, que réſulte la connoiſſance la plus juſte, la plus complette & la plus étendue du mérite des

hommes & des divers talens qui les diſtiguent, & c'eſt en profitant ainſi de tout ce qu'ils entendent, que les Princes éclairés & attentifs parviennent à ſaiſir cette vérité qui leur échappe ſi aiſément, lorſqu'ils ne veulent pas prendre les ſoins & les précautions néceſſaires pour la connoître.

ARTICLE III.

S'il y a des cas où l'on doit avoir plus d'égard au mérite des talens de l'eſprit qu'à celui des qualités du cœur.

Un homme peut avoir de grands talens dans l'eſprit, ſans avoir dans le cœur ces vertus morales & chrétiennes, cette

probité, ce désintéressement, ce respect pour la religion, cette fidélité à en remplir les devoirs, ces qualités enfin qui, prises en elles-mêmes, sont les plus estimables de toutes, parce qu'elles sont les plus essentielles. Il arrivera même assez souvent qu'un homme capable par ses talens de remplir les plus grandes places, de manier avec succès les plus grandes affaires, n'aura ni assez de retenue dans ses mœurs, ni assez de piété dans sa conduite. Faudra-t-il l'exclure des emplois auxquels il est propre par ses talens, à cause des vices dont il est infecté, ou fermer les yeux sur les vices, pour ne

voir que les avantages que l'on peut retirer de ſes talens? Je dis 1°. que ſi l'on avoit à la main un homme qui eût tous les talens qu'il a dans le même degré que lui & qui joignît encore à ces talens toutes les vertus chrétiennes & morales qu'il n'a pas, il eſt hors de doute qu'il faudroit le lui préférer, en ſuppoſant toujours que l'état ſeroit également bien ſervi; ce qui eſt le premier & le principal objet de tous les emplois, par rapport au Prince. Mais comme il eſt infiniment rare de trouver cet aſſemblage de talens & de vertus qui rendent un homme accompli ſelon Dieu & ſelon le monde; je dis

2°. que ſi les vices du cœur étoient de nature ou portés à un excès qui rendît cet homme incapable de réuſſir dans les fonctions de ſa charge, il faudroit l'en exclure pour ſes vices, ſans égard à ſes talens, parce qu'alors les talens ſeroient étouffés par les vices & ne produiroient pas les effets que l'on en doit attendre; je dis 3°. que ſi au contraire, comme on l'a ſouvent éprouvé, ces vices du cœur, ce déréglement dans les mœurs & dans la conduite particuliere d'un homme, n'ôtent rien à l'activité de ſes talens, & ne l'empêchent point d'agir & de travailler dans ſes fonctions publiques, avec tout

le zèle & tout le ſuccès que l'on peut deſirer ; il faut avoir plus d'égard au mérite des talens de ſon eſprit, qu'aux qualités vicieuſes de ſon cœur, & que l'on doit même le préférer dans les emplois auxquels il eſt propre, à ceux qui auroient moins de talens & plus de vertus.

Le Maréchal de * * *, paſſoit pour être avare & intéreſſé, & l'on reprochoit le même défaut aux Maréchaux de *** & de *** ; mais leur avarice ne les empêchoit pas de prendre des villes & de gagner des batailles. Il falloit donc fermer les yeux ſur leur avarice, & profiter de leurs talens, en leur

confiant le commandement dès armées. On voit dans l'hiſtoire de Joinville, que S. Louis avoit dans ſes armées des Officiers & des ſoldats très-déréglés dans leurs mœurs, il ne laiſſoit pas de s'en ſervir, & de leur confier la garde de ſa perſonne & la défenſe de ſes plus chers intérêts. Il gémiſſoit ſans doute de leurs déréglemens & il tâchoit de les en corriger par ſes bons exemples; mais en blâmant leur conduite il profitoit de leur valeur, & de leur fidélité à ſon ſervice, & de leur zèle pour la gloire du nom François & pour l'honneur de ſa Couronne. C'eſt à quoi les Princes ſages & religieux, comme vous,

doivent faire une attention particuliere, parce que l'heureux penchant qui les porte à aimer & à pratiquer la vertu, les engage naturellement à préférer en toute occaſion les gens vertueux à ceux qui ne le ſont pas. Ils leur donnent volontiers leur confiance, & ils ont raiſon, pourvu que cette confiance n'aille pas juſques à méconnoître la portée de leurs talens en leur confiant des emplois au-deſſus de leurs forces. Aimez-les, chériſſez-les, mais ne vous aveuglez pas ſur leur mérite; ne vous prévenez pas en leur faveur juſques à leur donner des places & des charges conſidérables, lorſqu'ils ne ſont

ſont pas capables de les remplir ; ne les mettez pas à la tête d'une armée s'ils ne ſont pas aſſez courageux & aſſez intelligens pour la bien conduire, ni à la tête de vos conſeils ſi leur eſprit n'eſt pas aſſez étendu pour faire face à toutes les affaires du gouvernement. C'eſt un abus de croire que l'on honore la religion en préférant toujours ceux qui la pratiquent à ceux qui ſont très-éloignés de la pratiquer ; au contraire, quand on voit des hommes qui font profeſſion de piété, briguer ou recevoir des emplois dont ils s'acquittent mal, leurs fautes & leur incapacité ne ſervent qu'à rendre

la piété odieuſe & la religion mépriſable. Un Prince ne doit jamais enviſager que le bien de l'état quand il s'agit de nommer à ces grandes places, dont les fonctions contribuent néceſſairement à ſa proſpérité ou à ſa ruine, ſuivant qu'elles ſont bien ou mal remplies; qu'il tâche de trouver, s'il eſt poſſible, des gens qui réuniſſent les grands talens & les grandes vertus; mais s'il ne lui eſt pas poſſible d'en trouver, qu'il donne toujours la préférence au plus habile, quand même il ne feroit pas le plus vertueux. Le Maréchal de ***, avoit été élevé dans une fauſſe Religion & il paſſoit pour n'en

avoir aucune. C'étoit un grand malheur pour lui. On n'eut égard qu'à ſes talens quand on le mit à la tête des armées, & l'expérience a fait voir que l'on avoit raiſon de le préférer à tous les autres, puiſqu'il juſtifia cette préférence par ſes victoires, & que l'on ſe croiroit heureux de l'avoir encore aujourd'hui. Louis XIV, ſur la fin de ſon regne, pour avoir agi ſur d'autres principes, fit pluſieurs choix dont il eut tout lieu de ſe repentir; on ceſſa d'employer le Maréchal de Catinat, parce qu'on l'accuſoit d'être ſans religion. *Il ſait ſon métier*, diſoit Madame de Maintenon, *mais il ne connoît*

pas Dieu ; on auroit dû lui répondre : *s'il ne connoît pas Dieu il faut le plaindre, & puiſqu'il ſait ſon métier il faut l'employer. Le Roi*, ajoutoit-elle, *n'aime pas à confier ſes affaires à des gens ſans dévotion* : mauvaiſe maxime, *ſi ces gens ſans dévotion* ſont plus capables que d'autres de les conduire avec ſuccès. S. Louis ne raiſonnoit pas de la ſorte, quand ſes armées étoient remplies de Seigneurs & d'Officiers dont il ne pouvoit empêcher les débauches & dont il ne laiſſoit pas d'employer les talens. Lorſque votre grand pere commandoit en Flandres, il avoit auprès de lui des Courtiſans ſages

& vertueux qui n'entendoient pas la guerre, il ſuivit la maxime que Madame de Maintenon avoit inſpiré à Louis XIV, il préféra leurs avis à ceux de M. de Vendôme qui avoit, encore peut-être, moins de piété que le Maréchal de Catinat, & ſa campagne ne fut pas heureuſe.

ARTICLE IV.

Sources des faux jugemens que l'on porte ſur les talens des hommes.

Les ſollicitations, l'inapplication, la prévention, la défiance exceſſive de ſoi-même, ſont les principales ſources de ces faux jugemens.

1°. Les ſollicitations.

On a remarqué que les Princes n'avoient pas toujours auprès d'eux les meilleurs Médecins, ni auprès de leurs enfans les meilleurs Maîtres, quoique les talens de ces différentes profeſſions leur ſoient ſi néceſſaires ou pour la conſervation de leur ſanté, ou pour l'éducation de ce qu'ils ont de plus cher; qui le croiroit? De riches particuliers ſont ſouvent mieux conduits dans leurs maladies que les hommes les plus précieux & les plus néceſſaires à l'état, & leurs enfans ont peut-être des Maîtres mieux choiſis & plus éclairés que ceux qui ſont placés dans les Palais des

Rois. Cet abus vient uniquement de la facilité qu'ont la plupart des Princes, de ne rien accorder qu'à la ſollicitation la plus forte & la plus puiſſante ; la moindre place qui donne un accès facile & habituel auprès d'eux, eſt regardée comme un poſte utile & honorable que l'on demande, & que l'on fait demander avec la plus grande vivacité ; une ambition effrénée, un intérêt avide & inſatiable les aſſiége & les ſuit par-tout. Chacun tâche de s'avancer, & la même place eſt ſouvent demandée par cent perſonnes à la fois ; tout le monde s'en croit digne & s'efforce de perſuader au Prince

que perſonne n'en eſt plus ou même auſſi digne que lui ; on tâche de les éblouir par le récit de ſes ſervices & par un magnifique étalage de ſes talens ; & ceux qui n'ont pas le front de ſe louer eux-mêmes, trouvent des langues officieuſes qui veulent bien ſe charger de faire leur éloge & qui s'en acquittent mieux qu'ils ne feroient eux-mêmes. Un Prince eſt inveſti de tous côtés & pourſuivi par une multitude de ſolliciteurs ou de ſolliciteuſes qui ne le perdent pas de vue, qui ne ceſſent de demander pour eux ou pour ceux qu'ils protégent, qui ne ſont jamais contents, jamais raſſaſiés, qui

veulent obtenir ce qu'ils demandent à quelque prix que ce ſoit, ou pour ſatisfaire leur propre ambition, ou pour favoriſer celle de leurs amis, ou pour faire parade de leur crédit & de leur faveur, qui arrachent ſouvent les graces à force d'importuner plutôt qu'ils ne les obtiennent, & qui pour déterminer les Princes les plus équitables à les leur accorder, leur font mille faux rapports, mille portraits imaginaires de tous ceux qu'ils veulent avancer ou qu'ils ont deſſein d'écarter; qui déguiſent, qui altérent, qui déſigurent le bien comme le mal pour ſéduire, pour embarraſſer l'eſprit des

Princes & pour extorquer ou ſurprendre leurs ſuffrages.

Comment veut-on qu'un Prince puiſſe diſcerner le mérite & les talens des hommes, à travers le nuage épais de menſonge & d'artifice qui l'environne? Je réponds 1°. qu'il doit en général ſe défier beaucoup du témoignage de ceux qui le ſollicitent; la ſeule qualité de ſolliciteur ſuffit pour les rendre ſuſpects: car dès qu'un homme demande, il manifeſte, par cette ſeule démarche, l'intérêt qu'il prend à l'affaire dont il s'agit; or, il eſt évident que l'intérêt affoiblit eſſentiellement le poids du témoignage, qui perd toute ſa force dès qu'il eſt intéreſſé; ce n'eſt pas

que, malgré cet intérêt qui le rend douteux, il ne puiſſe être véritable, mais pour le ſçavoir, il faut s'en rapporter au jugement de celui qui ne demande point. 2°. Que s'il étoit poſſible de rejetter abſolument toute ſollicitation & d'impoſer ſilence à tous les demandeurs ſans exception, ce ſeroit le meilleur parti; mais comme il ne ſeroit pas toujours pratiquable, on doit au moins être en garde contre le témoignage de celui qui vous ſollicite, & plus il y met de vivacité & d'intérêt, plus on doit s'en défier. 3°. Que ce n'eſt point quand les places ſont vacantes qu'il faut s'informer du mérite

& des talens de ceux qui ſeroient propres à les remplir, parce que dès qu'elles vaquent ou qu'elles ſont prêtes à vaquer, l'ambition s'éveille, les cabales ſe remuent, les ſollicitations ſe multiplient, & l'on ſe trouve dans un péril éminent & continuel d'être trompé dans ſon choix ; c'eſt plutôt quand les places ne vaquent point & quand la vacance en paroît éloignée, qu'il faut s'appliquer à connoître ceux qui ſeroient les plus dignes & les plus capables de les remplir. C'étoit la méthode de Louis XII, ainſi que nous l'apprenons d'une inſtruction que la Reine Catherine de Médicis adreſſa au Roi

Charles IX quelques jours après ſa majorité, où l'on lit ces paroles que j'ai cru devoir mettre en meilleur François, pour en ôter toute obſcurité, « Louis XII » votre aïeul avoit une fa- » çon que je deſirerois infi- » niment que vous vouluſſiez » prendre pour vous ôter toutes » importunités & preſſes de la » Cour. C'eſt qu'il avoit ordi- » nairement en ſa poche le » nom de tous ceux qui avoient » charge de lui, comme auſſi » il avoit un autre rôle où » étoient écrits tous les Offices » ou Bénéfices & autres choſes » qu'il pouvoit donner; un ou » deux des principaux Offi- » ciers de chaque Province

» avoient ordre de l'avertir de
» ce qui viendroit à vaquer,
» par des lettres particulieres
» qui lui étoient rendues en
» main propre, ſans paſſer par
» celles d'aucun Secrétaire, &
» après avoir conſulté ſes deux
» rôles il donnoit l'Office à
» celui qu'il en jugeoit le plus
» digne, ſans attendre que per-
» ſonne l'eût demandé, & en
» faiſoit expédier les provi-
» ſions ſur le champ » : *car jamais*, dit-elle, *il ne donnoit à ceux qui demandoient, afin de leur ôter la façon de l'importuner*. Elle auroit pu ajouter, *& l'occaſion de le tromper*. Elle remarque enſuite *qu'il étoit le Roi le mieux ſervi*

qui fut jamais, parce que *l'on ne connoiſſoit que lui ;* on le regardoit comme le ſeul & unique auteur de toutes les graces, & l'on ne cherchoit à plaire qu'à lui ſans faire ſa cour à perſonne ; il évitoit encore par-là les ſuites funeſtes qu'ont ordinairement les ſollicitations par les mauvais choix qu'elles font faire.

II. L'inapplication eſt encore une ſource de faux jugemens ſur les talens des hommes ; car on auroit tort d'attribuer les mauvais choix des Princes à un défaut d'eſprit ou à un défaut de bonne volonté, on ne doit s'en prendre qu'à leur inapplication & à leur

pareſſe. Ils voudroient toujours faire les meilleurs choix ; ils deſirent ſincérement que leurs affaires ſoient conduites par les mains les plus habiles, & ils ne manqueroient ni d'eſprit ni de pénétration pour les connoître s'ils vouloient prendre la peine de les examiner avec ſoin ; mais l'attention les gêne, les réflexions leur coûtent, la pareſſe les endort ; ils aiment mieux juger ſans examen, décider ſans connoiſſance, que de ſe fatiguer l'eſprit par des recherches & des diſcuſſions qui leur paroiſſent toujours trop longues & trop pénibles.

S'agit-il de remplir une place importante & recher-

chée, ils ne trouvent d'autre moyen de ſe délivrer des ſollicitations, dont ils prévoient qu'ils vont être accablés, que de l'accorder au premier qui la demande. Ce n'eſt pas toujours le mérite qui réuſſit auprès d'eux, ce ne ſont pas toujours les talens qui déterminent leur choix; ils accordent quelquefois légérement & ſans réflexion, à l'ambition la plus empreſſée & la plus alerte, des graces qu'ils ne doivent jamais donner qu'aux talens & au mérite. Leurs faveurs ſont comme le prix de la courſe dans les jeux des Anciens; celui qui couroit ou qui conduiſoit ſon char avec plus de

vîteſſe, étoit ſûr de l'emporter.

III. La prévention eſt encore un effet de la pareſſe. Un prince ſe préviendra en faveur de deux ou trois perſonnes dont les manieres lui plaiſent & qui ſeules ſont admiſes dans ſa familiarité, & dès qu'il les a jugé dignes de ſa confiance, il ne voit & il ne juge que d'après elles. Leurs ſuffrages décident de tout. Il accorde ſans diſtinction & ſans examen tout ce qu'elles lui demandent; leur témoignage lui ſuffit, il ne les croit pas capables de vouloir le tromper; il ſuit la méthode la plus favorable à ſa pareſſe, une méthode qui le diſpenſe de tout examen, qui le dé-

livre de tout embarras ; on ne peut nier cependant qu'elle ne ſoit infiniment dangereuſe, car, pour s'en rapporter au jugement d'un homme, il ne ſuffit pas d'être ſûr qu'il ne veut pas tromper, il faut encore s'aſſurer, autant qu'il eſt poſſible, qu'il ne ſe trompe pas, qu'il ne s'aveugle pas lui-même ſur le mérite & ſur les talens de ceux qu'il vous recommande, qu'il n'a pas cédé peut-être ſans connoiſſance & ſans examen aux preſſantes ſollicitations de ceux qui l'ont prié de parler pour eux. Car s'il arrivoit, comme il arrive en effet aſſez ſouvent, qu'il ſe trompât, il ſeroit auſſi dange-

reux de le croire que s'il vouloit vous tromper. La confiance d'un Prince ne doit jamais être aveugle. Quand il la livre ſans reſerve, il eſt difficile que ſes favoris & ſes courtiſans n'en abuſent. Il n'en eſt aucun qui n'aſpire à le gouverner, & pour y parvenir, ils tâchent de lui perſuader qu'il n'auroit jamais fini s'il vouloit tout voir & tout examiner par lui-même ; qu'il fera mieux de s'en rapporter aux ſoins & à la fidélité de ceux qui ne cherchent que ſa gloire & ſes véritables intérêts. Diſcours artificieux & intéreſſés qui ne tendent qu'à le dégoûter de ſes devoirs, pour uſurper ſa puiſſance.

IV. La défiance de ſoi-même produit cette timidité, cette irréſolution, cette incertitude qui aſſujettit les Princes à ſuivre plutôt le jugement d'autrui que leurs propres lumieres, quoique leurs vues ſoient ſouvent plus juſtes, plus droites & plus étendues que celles de leurs favoris ; un Prince ſage & vertueux ſçait ſe défier des autres à propos, mais il ne ſe défie pas de lui-même.

« Il ſied bien à un Roi, diſoit le précepteur de Louis » XIV à ſon Auguſte éleve, » de croire qu'il n'y a aucun » de ſes Sujets qui vaille mieux » que lui. Quand il n'a pas » cette bonne opinion de ſoi-

» même, il ne manque point » de ſe laiſſer conduire par » celui qu'il croit plus habile » homme que lui, & par-là il » tombe auſſitôt en captivité. » Ainſi, dut-il ſe tromper, il » faut qu'il s'eſtime toujours le » plus capable de gouverner » ſon Royaume. Je dis bien » plus, il ne ſçauroit ſe trom-» per en cela, d'autant qu'il » n'y a perſonne plus propre » que lui, quelque ignorant » qu'il ſoit, à régir ſon Etat, » Dieu l'ayant deſtiné à cette » fonction & non pas à une » autre. »

Maxime qui peut s'appliquer également à ceux qui ſont les plus proches héritiers du trône,

Gardez-vous donc de penſer qu'il y ait aucun courtiſan capable de mieux décider que vous, quand même il auroit plus de talens, plus de capacité & d'expérience que vous, parce que tous ces particuliers qui vous paroiſſent ſi habiles & ſi éclairés, ſont ſuſceptibles, par leur état, de mille intérêts qui offuſquent les lumieres de leur eſprit & qui corrompent l'équité de leurs jugemens; vous avez toujours ſur eux l'avantage ineſtimable de juger des affaires & des hommes, ſans aucun intérêt perſonnel, ce qui eſt la condition la plus eſſentielle & la plus indiſpenſable pour juger ſainement;

vous n'avez point de fortune à faire, de rivaux à écarter, point de charges ni d'établiſſemens à deſirer ; vous ne pouvez donc avoir en vue que la raiſon, la juſtice & le bien public. Il eſt évident que la droiture & la pureté de vos ſentimens doit augmenter vos lumieres, & qu'en les ſuivant vous vous tromperez beaucoup moins que ſi vous vous abſtenez de juger pour ne ſuivre jamais que l'avis des autres.

Fin de la ſeconde Partie.

TROISIEME

TROISIEME PARTIE.

De la connoiſſance des hommes conſidérés par rapport aux qualités du cœur.

ARTICLE PREMIER.

De divers artifices que les hommes emploient pour cacher leurs vices, leurs paſſions & leurs intérêts.

Tous ceux qui approchent de la perſonne des Princes, veulent s'attirer leur eſtime, & comme ils ſçavent que les Princes n'auroient pour eux que de l'averſion & du mépris s'ils les connoiſſoient tels qu'ils ſont, ils affectent de paroître ce qu'ils

ne ſont pas. Si vous vous arrêtez à l'écorce & à la ſurface qu'ils vous montrent, vous n'appercevrez que des ſentimens de vertus; ſi vous ſondez plus avant, ſi vous pénétrez juſques au fond du cœur, vous ne verrez plus qu'une ambition démeſurée, un bas intérêt, une avidité inſatiable, un deſir effréné de croître & de s'avancer à quelque prix que ce ſoit. Voilà ce que les Princes doivent penſer en général de cette foule de ſerviteurs & de courtiſans qui les environnent. Pour ſoutenir le perſonnage emprunté qui leur ſert à tromper les Princes & à ſurprendre leur faveur & leur eſtime, ils emploient

divers artifices qu'il eſt important de connoître.

Ces artifices ſont 1°. un attachement ſimulé, 2°. une aſſiduité conſtante, 3°. une flatterie continuelle, 4°. une complaiſance ſans bornes.

I. Un attachement ſimulé : comme tout le monde veut être aimé, & qu'il n'y a perſonne qui ne ſe croit fort aimable, on ne doute pas que les Princes ne ſoient très-convaincus qu'ils ont autant de droits ſur le cœur & ſur les ſentimens des hommes par leurs qualités perſonnelles, qu'ils en ont par leur élévation ſur leurs reſpects & ſur leurs hommages. On les prend par leur foible. On a ſoin de

les attaquer par l'endroit qui leur eſt le plus ſenſible, & l'on tâche de leur perſuader que l'on n'aime que leur perſonne, ſans faire la moindre attention à leur grandeur; & pour les en convaincre, il n'y a rien qu'on ne faſſe, rien qu'on ne ſoit prêt à ſacrifier pour les contenter; on s'intéreſſe à leur conſervation, on eſt ſenſible à leurs joies, on ſouffre patiemment leurs humeurs, on partage toutes leurs affections, on adore juſques à leurs caprices. Mais comment peuvent-ils ſe perſuader qu'on les aime pour eux-mêmes? la plûpart de ceux qui les en aſſurent, feroient-ils encore pour eux, s'ils devenoient

de ſimples particuliers, la centieme partie de ce qu'ils ont fait quand ils étoient Princes?

On raconte que le Maréchal de * * * partit un jour de l'armée pour ſe rendre droit à Verſailles, où il dit à Louis XIV qu'il venoit uniquement pour le voir, & après avoir cauſé quelque temps avec Sa Majeſté, il repartit ſans s'arrêter un moment, & ſans voir ni ſes amis, ni ſes parens, ni même ſa femme. Or, je vous le demande, le Monarque pouvoit-il être aſſez aveugle pour s'imaginer que ce Maréchal avoit entrepris un ſi long voyage par affection pour ſa perſonne; ne vit-il pas clairement qu'il n'é-

toit ſi empreſſé de le voir que parce qu'il étoit Roi, & que s'il n'eût été qu'un ſimple particulier, loin de faire tant de chemin pour s'aſſurer par lui-même de l'état de ſa ſanté, peut être n'eût-il pas ſeulement pris la peine de s'en informer une ſeule fois par lettres pendant toute la campagne? Non, les Princes ne doivent pas croire aiſément qu'on les aime pour eux-mêmes. On a beau ſéparer leur perſonne de cet état de grandeur où ils ſont élevés par leur naiſſance, cette ſéparation ne ſe fait tout au plus que dans la pointe de l'eſprit, par une préciſion ſubtile & abſtraite que le cœur ne ſçauroit adop-

ter. La perſonne & la grandeur ſe touchent de trop près & ſont trop étroitement unies, pour que l'on puiſſe donner à l'une tous ſes ſentimens ſans que l'autre n'y ait au moins beaucoup de part. Ceux même qui croient ſincérement avoir oublié la grandeur pour ne chérir que la perſonne, doivent toujours craindre de s'y méprendre & de ſe faire illuſion. Ils ne peuvent preſque pas s'aſſurer eux-mêmes de leurs propres ſentimens; eſt-il étonnant que les Princes s'y trompent, puiſque la plûpart des hommes ne ſont pas aſſez ſûrs de ce qui ſe paſſe dans leur ame pour n'y être pas les premiers trompés. Tant eſt

forte pour l'ordinaire la séduction du pouvoir, tant eſt vive & profonde l'impreſſion que fait ſur les eſprits l'éclat impoſant de la grandeur !

C'eſt ſans doute un des plus grands malheurs attachés à la condition des Princes d'avoir mille fois plus de peine que les particuliers à pouvoir ſe flatter avec quelque apparence de vérité, que l'on les aime pour eux-mêmes. Une femme dit un jour à un Duc de Savoye, qu'elle auroit ſouhaité pour l'aimer plus parfaitement, qu'il n'eût été qu'un ſimple gentilhomme. Je ne ſçais ſi ce Souverain fut aſſez bon pour le croire, mais ce que je ſçais cer-

tainement, c'eſt que cette femme le trompoit ſi elle le diſoit ſans le penſer, ou que ſi elle croyoit le penſer véritablement elle ſe trompoit elle même. Il n'en coûte rien de ſouhaiter qu'un Prince ne ſoit qu'un ſimple gentilhomme quand on eſt ſûr qu'il ſera toujours un grand Prince. Mais s'il arrivoit qu'il devînt un ſimple gentilhomme, on ſouhaiteroit bientôt qu'il fût Prince; & ce dernier ſouhait ſeroit beaucoup plus ſincere que l'autre.

II. Une aſſiduité conſtante eſt encore un autre artifice dont on ſe ſert utilement pour perſuader aux Princes qu'on leur eſt véritablement attaché. Il eſt

vrai qu'on cherche toujours ce qu'on aime & qu'on ne le quitte qu'à regret, & c'eſt ſans doute pour ſe donner un air de zele & d'attachement pour la perſonne des Princes, qu'on les ſuit, qu'on les cherche & qu'on les accompagne par-tout, & qu'il y a quelquefois une ſi grande preſſe autour d'eux que l'on a peine à percer la foule pour en approcher. Mais peuvent-ils ſe flatter que ce ſoit un attachement ſincere pour leur perſonne qui leur attire cette nombreuſe cour? n'eſt-il pas évident qu'elle n'eſt groſſie que par l'ambition, qu'elle ne ſe conduit que par l'intérêt, qu'on ne les cherche, qu'on ne les

ſuit que pour arriver à la fortune & pour s'avancer par leur protection. On ſçait qu'ils agiſſent preſque toujours par l'impreſſion de l'habitude, qu'ils ne penſent qu'à ceux qu'ils voient continuellement & que les abſens ſont bientôt oubliés. Ainſi l'on tâche de ſe montrer à eux le plus ſouvent & le plus long-temps qu'il eſt poſſible, pour graver dans leur eſprit des traces qui ne s'effacent point. Mais ce qui prouve que c'eſt uniquement l'intérêt qui rend les courtiſans ſi aſſidus, c'eſt que leur nombre augmente, leurs aſſiduités redoublent à proportion que le crédit des Princes leur paroît augmenter.

Pour peu qu'il baiſſe & qu'il diminue, la foule n'eſt plus ſi grande, l'on ſe montre plus rarement, l'on diſparoît plus promptement, & ſi ce crédit tombe abſolument, les appartemens ſont deſerts. Comptez après cela ſur les aſſiduités trompeuſes qui ne ſe reglent que ſur le déclin ou ſur les accroiſſemens du pouvoir.

III. On n'attendroit pas un grand effet de ſes aſſiduités ſi elles n'étoient accompagnées d'une flatterie continuelle. Il y a deux ſortes de flatteries, l'une publique qui ſe montre à découvert dans les complimens, dans les harangues & dans les diſcours d'appareil que l'on adreſſe

aux Princes ; l'autre plus ſecrette & plus cachée qui ne paroît que dans les entretiens particuliers que l'on peut avoir avec eux.

1°. La premiere n'eſt qu'une flatterie d'uſage & de bienſéance, très-peu propre à ſéduire les Princes pour peu qu'ils ayent de lumieres & de pénétration. Les louanges que l'on leur donne en public ne ſont que des louanges de cérémonies, un tiſſu de menſonges & d'exagérations qui s'adreſſent uniquement à la place qu'ils occupent On en donnoit de ſemblables à ceux qui les ont précédés, l'on en donnera encore d'auſſi fortes & d'auſſi flatteuſes à leurs ſuc-

ceſſeurs ; & il eſt difficile que la vapeur d'un encens ſi uſé puiſſe leur monter à la tête. Ceux qui prononcent ces ſortes de diſcours ne ſont pas ordinairement ceux qui les compoſent. Ils ſe les font faire par des Gens de lettres qui ſont bien plus atrentifs à trouver des termes choiſis qu'à ne dire que des vérités inconteſtables. On y peint les Princes tels qu'ils doivent être ſans trop s'embarraſſer de ce qu'ils ſont, & tout l'effet que ces louanges préparées avec tant d'art, doivent produire ſur eux, c'eſt de leur inſpirer le deſir de reſſembler à ces beaux portraits, & de mériter par leur conduite cette

profuſion d'éloges que l'on ne leur prodigue que par néceſſité.

2°. La flatterie ſecrette & particuliere eſt beaucoup plus ſéduiſante & par conſéquent beaucoup plus dangereuſe. Les Courtiſans ſçavent lui donner un air de ſincérité qui impoſe. Ils louent toutes les actions des Princes, & approuvent tous leurs goûts, ils admirent toutes leurs paroles comme autant d'oracles dictés par la ſageſſe ; ils encenſent juſqu'à leurs défauts. Si l'on s'apperçoit qu'ils aiment à être loués, on les accable des louanges les plus fades & les plus groſſieres, des coups d'encenſoir les plus aſſo-

mans; & ſi on leur croit de la délicateſſe, on les loue avec plus de fineſſe & de ménagement. En un mot les Courtiſans n'oublient rien, ils ne négligent rien pour leur plaire & pour s'inſinuer adroitement dans leur cœur. Bornés ou ignorans ſur tout le reſte, ils excellent preſque tous dans l'art de flatter agréablement. Ils s'en font une habitude qu'ils ſe tranſmettent les uns aux autres comme le moyen le plus ſûr & le plus infaillible de parvenir, & ils comptent d'autant plus ſur cette reſſource qu'ils ſçavent que l'amour propre de celui qu'ils flattent ſera toujours d'intelligence avec eux.

Pour le mieux convaincre de leur ſincérité, ils paroiſſent ſi perſuadés eux-mêmes de la vérité de leurs plus groſſieres flatteries, ils les débitent d'un air ſi ſimple en apparence, d'un ton ſi naïf & ſi naturel, que l'on ne ſeroit pas même tenté d'y ſoupçonner aucun artifice. Non il ne faut pas que les Princes aillent chercher au théatre les meilleurs Comédiens, ceux qui ſçavent le mieux feindre & jouer des ſentimens qu'ils n'ont pas; ils les ont continuellement ſous les yeux, ils en ſont ſans ceſſe environnés, ils les trouvent, ils les rencontrent à chaque pas dans leurs vaſtes appartemens. Au reſte les

piéges de la flatterie ſont d'autant plus dangereux qu'il eſt ſouvent très-difficile de les appercevoir, & qu'il faut avoir beaucoup de juſteſſe & de pénétration dans l'eſprit, beaucoup de fineſſe dans le diſcernement pour s'en garantir.

Vous en comprendrez la difficulté ſi vous faites réflexion que pluſieurs vices ne ſont ſéparés de la vertu qui leur eſt oppoſée que par un intervalle preſque inſenſible, parce qu'ils s'éloignent de ce juſte milieu qui eſt comme le point fixe de perfection au-delà duquel toutes les extrêmités ſont vicieuſes. Sur quoi remarquez la différente conduite du flatteur & de l'en-

vieux. L'un veut plaire & l'autre veut nuire. Pour arriver à leur but, ils prennent chacun une route différente ; l'envieux se sert de la proximité des vices & des vertus pour changer les vertus en vices, & le flatteur se sert de la même proximité pour changer les vices en vertus. Le premier, par exemple, donnera le nom de fourberie à la prudence, le nom de dureté à la justice, le nom de foiblesse à la bonté, le nom d'avarice à l'économie, le nom de dissipation excessive à la libéralité la plus sage. Le flatteur fera tout le contraire. Il honorera du nom de prudence & de sage politique la plus in-

ſigne fourberie, du nom de juſtice la plus barbare cruauté, du nom de douceur & de bonté la plus honteuſe foibleſſe, du nom d'économie la plus ſordide avarice, & du nom de libéralité la profuſion la plus inſenſée.

Appliquez-vous donc à connoître & à diſtinguer ces diverſes eſpeces d'exagérations, qui, quoique par des vues différentes & par des moyens oppoſés, tendent également à vous cacher la vérité & à vous rendre méconnoiſſable à vous-même, en vous dérobant la connoiſſance de vos propres défauts. Ainſi quand on accuſe un homme d'être fourbe, de-

mandez les raiſons que l'on a de lui attribuer ce vice odieux. Examinez bien ſi ce n'eſt pas une louable prudence que l'on traite de fourberie. Quand on l'accuſe d'être dur & inhumain, voyez ſi les actions qui donnent lieu à ce reproche ne ſont pas conformes aux regles de la plus exacte juſtice que l'on s'efforce de noircir mal-à-propos par la tache d'une exceſſive rigueur & d'une dureté inſupportable. Quand on vous dit qu'il eſt foible & timide, ſuſpendez votre jugement juſqu'à ce que l'on vous ait prouvé par des faits inconteſtables que ſa douceur & ſa bonté portent véritablement un ca-

ractere de foibleſſe qui le rend incapable de courage & de fermeté. Quand on vous le repréſente comme un avare ou un diſſipateur, ne le jugez pas, ne le condamnez pas juſqu'à ce qu'on vous ait fait voir que ſes épargnes ſont exceſſives ou ſes dépenſes ſuperflues.

De même quand on loue votre bonté, craignez qu'intérieurement on ne mépriſe votre foibleſſe. Quand on approuve votre libéralité, craignez que les peuples n'en ſouffrent, & que le public raiſonnable & vertueux n'en murmure. Quand on admire votre prudence, votre bonté, votre douceur & votre indulgence,

craignez que dans le ſecret du cœur & dans les entretiens particuliers on ne blâme votre timidité.

IV. La complaiſance vient encore à l'appui de la flatterie pour tromper les Princes. Je ne parle pas de cette complaiſance reſpectueuſe que l'on doit à leur rang dans les choſes indifférentes. Je parle de cette complaiſance ſervile & criminelle qui va juſqu'à ſe rendre les miniſtres & les fauteurs de leurs paſſions les plus déréglées, juſqu'à les enhardir, les aider, les ſoutenir, les affermir, les endurcir dans le crime, juſqu'à leur fournir les moyens de le commettre; juſ-

qu'à tendre des piéges à leur timide innocence pour éteindre & pour effacer le ſcrupule raiſonnable qui leur fait reſpecter la vertu. Défiez-vous de ces langues trompeuſes, de ces cœurs faux & perfides qui ne cherchent qu'à vous perdre, puiſqu'ils ne s'étudient qu'à vous plaire; le miel de l'abeille diſtille de leurs levres, mais ils cachent ſous leur langue le venin de l'aſpic. Regardez-les comme les ennemis de votre réputation & de votre gloire, puiſqu'ils le ſont de la raiſon, de la vérité, de la ſageſſe & de la juſtice. Préférez toujours les avis des ſages, les conſeils & mêmes les reproches de ceux dont

dont la droiture & la ſincérité vous ſont connues, aux louanges & aux complaiſances des flatteurs, & ſouvenez-vous qu'il entre toujours une ſorte de flatterie dans les avis que l'on donne aux Princes & juſque dans les reproches qu'on leur fait, ſi tant eſt qu'ils aient aſſez d'amour pour la vérité & aſſez de grandeur & d'élévation dans leurs ſentimens, pour permettre quelquefois à leurs plus intimes confidens de leur en faire. Car vous ne devez pas douter que ceux qui vous découvrent le plus librement leurs penſées, ne s'étudient toujours à modérer la force de leurs expreſſions pour ménager

votre délicatesse. Le respect, la crainte de vous offenser & la bienséance même les oblige à y mettre des tempéramens, des adoucissemens & des restrictions. Pour connoître au juste leurs véritables sentimens, ne prenez pas ce qu'ils vous disent à la lettre. Tâchez plutôt de suppléer de vous-même à ce qui manque à leurs paroles. Si l'on vous dit, par exemple, que l'on trouve un peu à redire à quelqu'une de vos actions, cela signifie que l'on y trouve beaucoup à redire. Si l'on propose quelque difficulté contre votre opinion, cela veut dire qu'on la croit fausse & absurde. Si l'on vous dit

qu'on a de la peine à entrer dans quelques-unes de vos penſées, cela ſignifie qu'on la déſapprouve & qu'on la condamne. Enfin vous devez toujours ſuppoſer que le langage des avis que l'on donne aux Princes eſt un langage particulier qui n'exprime jamais que la moindre partie de ce que l'on penſe ; que pour le bien comprendre il eſt abſolument néceſſaire d'en augmenter la valeur & la force, comme on eſt obligé de rabattre beaucoup du langage outré des envieux, parce que ſi l'un eſt enflé par des exagérations, l'autre eſt preſque toujours affoibli par des réticences.

ARTICLE II.

Des moyens que l'on peut prendre pour connoître les vices & les vertus des hommes.

Je ne voudrois pas que pour connoître les hommes un Prince s'amusât à raisonner à perte de vue sur les replis, les détours, les variations, les foiblesses & les profondeurs incompréhensibles du cœur humain. C'est une recherche qu'il faut laisser aux spéculatifs & aux philosophes. La science des Princes doit être une science pratique qui ne s'arrête pas à de vaines subtilités, ni à des spéculations stériles & qui ne prend dans la connoissance des hommes que

ce qui eſt abſolument néceſſaire & ce qui ſuffit pour les gouverner & pour les conduire.

La Ducheſſe de Nemours nous repréſente, dans un endroit de ſes mémoires, le grand Condé & la Ducheſſe de Longueville ſa ſœur, inutilement occupés pendant les premieres années du regne de Louis XIV à creuſer, pour ainſi dire, & à ſonder le cœur humain par des recherches ſubtiles & abſtraites qui ne menoient à rien & dont ils ne pouvoient retirer aucune utilité pour la conduite des affaires dans leſquelles ils n'entrerent que trop avant dans la ſuite.

« En ce tems-là, dit-elle, en

» parlant du Prince de Condé,
» ni ſon eſprit, ni celui de toute
» la cabale n'étoient point
» d'avoir des deſſeins, ni de
» l'habileté, & quoiqu'ils euſ-
» ſent pourtant beaucoup d'eſ-
» prit, ils ne l'employoient
» dans les converſations qu'à
» commenter & à raffiner ſur la
» délicateſſe du cœur & des
» ſentimens. Ils faiſoient con-
» ſiſter tout le mérite d'une per-
» ſonne à faire des diſtinctions
» ſubtiles & des repréſenta-
» tions naturelles là-deſſus.
» Ceux qui y brilloient le plus
» étoient les plus honnêtes gens
» ſelon eux, & les plus habiles,
» & ils traitoient au contraire
» de ridicule & de groſſier tout

» ce qui avoit le moindre air » de converſation ſolide ».

Vous voyez qu'elle oppoſe les converſations ſolides à ces entretiens raffinés, où l'on ne s'occupoit qu'à diſcourir en pure perte ſur les foibles & ſur les délicateſſes du cœur humain ; & qu'entendoit-elle par converſations ſolides, que cette jeuneſſe éblouie par les lueurs d'un faux bel-eſprit abandonnoit aux gens ſimples & groſſiers ? Elle parloit de ces entretiens ſages & judicieux où l'on repréſente les hommes tels qu'ils ſont dans leurs actions, dans leurs mœurs & dans leur conduite ; où l'on ſaiſit la diverſité de leur génie, de leur

humeur & de leur caractere ; où l'on tâche de démêler les divers intérêts qui font agir ; où l'on envisage enfin les grandes affaires selon tous les rapports qui peuvent contribuer à en assurer le succès & à les conduire à une heureuse fin. Voilà ce que Madame de Nemours appelloit des conversations *solides*. Et il vaut mieux sans doute paroître ridicule & grossier à ceux qui les dédaignent, que d'aspirer à la fausse gloire de briller dans des conversations frivoles & quintessenciées, où l'on ne se repaît que d'idées creuses, abstraites & souvent chimériques.

Quand Jesus-Christ nous dit :

défiez-vous des hommes & gardez-vous de ces faux Prophetes qui viennent à vous vêtus comme des brebis, mais qui au-dedans ſont des loups raviſſans. Il nous apprend en même tems à quelle marque nous pourrons les reconnoître, mais il ne nous dit pas que nous les connoîtrons par des réflexions ſubtiles & raffinées ſur les plus ſecrets mouvemens du cœur humain. *Vous les connoîtrez*, nous dit-il, *par leurs fruits* ; c'eſt-à-dire, par leurs œuvres, par leurs actions, par leurs mœurs, par leurs diſcours & par leur conduite. Vous ignorez toujours la plus grande partie de ce qui ſe paſſe dans le cœur.

C'eſt un abîme profond & impénétrable qui ne peut être ſondé que par celui qui a pris dans ſes écritures la qualité de ſcrutateur des cœurs comme un titre incommuniquable de ſa divinité. Vous ne pouvez juger des hommes que par l'extérieur qui vous frappe. Attachez-vous donc à ſaiſir toutes les marques ſenſibles qui peuvent ſervir à vous donner une juſte idée de leurs diſpoſitions intérieures. Vous les connoîtrez 1°. par leur phyſionomie ; 2°. par leurs diſcours ; 3°. par le caractere de ceux qui les fréquentent ; 4°. par les artifices réciproques qu'ils emploient pour ſe tromper mutuellement.

1°. Par leur phyſionomie, elle n'eſt pas toujours trompeuſe ; on dit, il eſt vrai, *qu'il ne faut pas juger des gens ſur la mine ;* mais l'on dit auſſi que *le viſage eſt le miroir de l'ame*, & ces deux maximes ſont également vraies, parce qu'il y a en effet des phyſionomies qui trompent & d'autres qui ne trompent point. A l'égard de celles qui trompent ; il eſt vrai de dire *qu'il ne faut pas juger des gens ſur leur mine ;* & à l'égard de celles qui ne trompent point, il eſt pareillement vrai de dire que le *viſage eſt le miroir de l'ame*. M. de Turenne, dont l'ame étoit ſi grande & ſi belle, avoit un air ſiniſtre,

une phyſionomie ſombre & enveloppée ; on pourroit dire de lui : *qu'il ne falloit pas le juger ſur ſa mine.* Le grand Condé avoit au contraire une phyſionomie d'aigle où l'on appercevoit l'empreinte de toutes les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur : on pouvoit dire de lui que ſon viſage étoit *le miroir de ſon ame.* Il n'eſt donc pas indifférent de faire attention à la phyſionomie des hommes quand on veut les connoître ; & pour y parvenir il faut 1°. remarquer la différence des phyſionomies ; 2°. ſaiſir le rapport qu'elles ont avec le caractere. Il y a des hommes qui n'ont point de phyſiono-

mie, dont les regards ſont muets, dont le viſage ne dit rien, & qui ont cependant beaucoup de vivacité dans l'eſprit, beaucoup de vices ou de grandes qualités dans le cœur. Ne jugez donc pas qu'ils ne penſent & qu'ils ne ſentent rien parce que leurs penſées & leurs ſentimens ne ſont point imprimés ſur leur viſage. Concluez ſeulement qu'il eſt impoſſible de connoître par leur phyſionomie ce qu'ils ſont capables de penſer & de ſentir.

On en voit d'autres dont la phyſionomie change d'un moment à l'autre, dont le viſage ſe démonte comme par reſſorts, qui paſſent tout à coup d'un air

dur & inſenſible à l'air le plus doux & le plus humain, d'un air ſombre à un air ouvert. Des changemens ſi oppoſés annoncent pour l'ordinaire beaucoup de diſſimulation ou beaucoup d'inconſtance, & quelquefois l'une & l'autre enſemble.

D'autres ont une phyſionomie fauſſe, un regard oblique, des yeux roulans & incertains qui inſpirent la défiance malgré qu'on en ait & qui découvrent toute la noirceur & toute la duplicité de leur ame.

D'autres enfin ont une phyſionomie ouverte, un air ſimple & naturel qui ſemble être

le miroir d'une ame droite & ſincere ; mais il ne faut pas toujours s'y fier, ces viſages ſi ouverts cachent quelquefois des cœurs faux & artificieux, des ames doubles & perfides.

Les François, à parler en général, ne ſont pas à beaucoup près auſſi habiles à cacher leur véritables ſentimens qu'à pénétrer ceux des autres. Leur extrême vivacité les portera plutôt à les découvrir par indiſcrétion qu'à les déguiſer par artifice.

On en trouve cependant pluſieurs, ſur-tout à la Cour où les grands intérêts obligent les hommes à forcer la nature, & à ſortir de leur caractere

on en trouve, dis-je, qui ne ſont pas moins fourbes ni moins habiles à tromper que les Italiens les plus raffinés; mais il arrive en quelques occaſions que leur franchiſe naturelle les trahit, & qu'en débitant une fauſſeté groſſiere ou une atroce calomnie, ils baiſſent les yeux, ils rougiſſent, ils paroiſſent interdits & embarraſſés, ou du moins ils n'ont pas la même aſſurance & la même fermeté que lorſqu'ils parlent ſincérement. Il ſe fait alors dans leur air & dans leurs manieres des changemens imperceptibles que l'on doit ſaiſir avec attention lorſqu'on a le coup d'œil aſſez fin pour les appercevoir.

II. Leurs diſcours ſervent encore à faire connoître leurs véritables ſentimens. 1°. Celui qui vous loue ſans ceſſe & avec tranſport, & qui admire indiſtinctement vos paroles & vos actions les plus indifférentes ne peut être qu'un flatteur qui ne cherche qu'à vous ſéduire. Celui au contraire qui ne vous loue qu'à propos, & qui a même quelquefois le courage de vous contredire, ne peut être qu'un homme très-ſincere & très-véridique. Gardez-vous cependant de laiſſer appercevoir à beaucoup de perſonnes que vous aimez mieux celui qui vous contredit par ſincérité que ceux qui vous

approuvent par flatterie. Car alors vous ne trouveriez partout que contradicteurs, & chacun s'empresseroit de combattre vos sentimens pour vous paroître sincere. 2°. Celui qui veut toujours se justifier, qui n'avoue jamais qu'il a tort, qui s'obstine à vous apporter mille faux prétextes & mille mauvaises raisons pour couvrir ses fautes, est une ame foible & présomptueuse, un homme vain, léger & orgueilleux qui se fait illusion à lui-même, ou qui ne cherche qu'à vous tromper. Celui au contraire qui ne craint point de vous dire qu'il a eu tort & qu'il a commis une faute inexcusable, est une ame

grande & généreuſe dont vous devez eſtimer le courage & la ſincérité. 3°. Celui qui varie dans ſes principes & dans ſes maximes, qui blâme dans un temps ce qu'il avoit approuvé dans l'autre, & qui ne change de ſentiment que pour ſe conformer au vôtre, eſt un homme faux & intéreſſé, qui ne ſonge qu'à vous plaire, & qui s'embarraſſe peu de vous éclairer. La vérité eſt une, & l'homme droit & ſincere tient toujours le même langage. On doit cependant obſerver que les hommes peuvent changer d'opinion & de ſentiment par intérêt ou par inconſtance, & qu'il faut bien examiner auquel de ces

deux principes on doit rapporter leur changement. S'ils varient par intérêt, ils ſont faux & ambitieux, & s'ils varient par inconſtance, ils ſont légers & mépriſables.

III. On peut encore juger de leurs ſentimens par le caractere de ceux qu'ils fréquentent. Les amis de M. de Turenne étoient des gens ſages, ſolides, judicieux, d'une probité & d'une valeur à l'épreuve de tout. Ceux du grand Condé étoient des gens braves, mais vifs, audacieux & ſouvent emportés, tels que le Comte de Coligni, le Marquis de la Mouſſaye, &c. Ceux de M. de Vendôme étoient d'agréables

débauchés. Chacun cherche ſon ſemblable, & le monde entier n'eſt qu'un aſſemblage de différentes ſociétés, qui ne ſont compoſées que de ceux qui ſe reſſemblent & qui ont à peu près les mêmes vices ou les mêmes vertus. Les joueurs vivent avec les joueurs, les impies avec les impies, les braves avec les braves, les lâches avec les lâches, les ſages avec les ſages, les méchans avec les méchans; il regne entr'eux un certain eſprit, un intérêt commun que l'on peut regarder comme le lien qui unit tous les membres de la ſociété; dès que l'on en connoît un, l'on peut juger

aiſément des mœurs & du caractere des autres. C'eſt ce qui a fondé le proverbe *dis-moi qui tu hantes & je dirai qui tu es.*

IV. Examinez enfin tous les artifices que les hommes employent pour ſe tromper mutuellement, & ne doutez pas qu'ils ne s'en ſervent encore avec plus d'art, plus de fineſſe & plus d'attention pour gagner les Princes. Il eſt impoſſible que vous ignoriez abſolument les rivalités, les jalouſies, les haines & les partialités qui diviſent les courtiſans; voyez comme ils accablent de careſſes ceux qu'ils haïſſent le plus, ceux qu'ils voudroient pouvoir égorger; voyez cet air

de confiance & d'amitié avec lequel ils se parlent ; ne diroit-on pas qu'ils ont les uns pour les autres les sentimens de la plus haute estime & du plus sincere attachement. Ce n'est pas seulement de la politesse, ce sont des effusions de cœur, des épanchemens d'affection les plus capables de séduire ; quand vous êtes témoin de ces caresses perfides, de ces embrassemens frauduleux, de ces scenes hypocrites qui se passent continuellement à la Cour, que pouvez-vous penser de ceux qui les jouent ? n'êtes-vous pas en droit de juger que ceux qui cherchent à se tromper mutuellement par des artifices

réciproques, feront encore plus fourbes & plus diffimulés avec vous qu'ils ne le font avec leurs égaux ?

ARTICLE III.

Des rapports, & dans quelles circonftances on peut y ajouter foi.

Les Princes ne peuvent juger des mœurs & de la conduite des hommes que par les rapports qu'on leur fait, & s'ils prenoient le parti de n'en écouter aucun, ils ignoreroient ce qu'il leur importe le plus de fçavoir & ils renonceroient à des connoiffances qui leur font fouvent très-néceffaires; heureufemenr ils ne font pas obligés

gés de ſe donner beaucoup de peines & de mouvemens pour entendre des rapports, les courtiſans qui les approchent, & ſur-tout leurs domeſtiques, ne leur en laiſſent pas manquer, ne fut-ce que pour les amuſer dans les momens où ils ceſſent de ſe donner en ſpectacle, & où par conſéquent ces domeſtiques ont le privilege excluſif de leur parler avec une ſorte de familiarité qui dégénere trop ſouvent en aveugle confiance. Mais pour n'y être pas trompé, voici deux regles capitales à l'égard des rapports, qu'un Prince doit toujours obſerver. La premiere, de ne pas croire légerement les rapports

& de n'y ajouter foi qu'après s'être bien aſſuré qu'ils ne ſont ni faux ni exagérés. La ſeconde, d'être toujours diſpoſé à s'en déſabuſer & à les rejetter en tout ou en partie dès que l'on lui en montrera la fauſſeté ou l'exagération. 1°. Quand un Prince eſt trop facile à croire les rapports, il n'y a point de fauſſeté ſi groſſiere & ſi abſurde qu'on ne vienne à bout de lui perſuader. On lui compoſe des hiſtoires ou tout-à-fait fauſſes, ou tellement mêlées de faux & de vrai, que le faux y domine, & il les regarde comme un tiſſu de faits indubitables, ſur leſquels il ne craint point de regler & d'appuyer ſes ju-

gemens. La droiture & la vérité de ſon caractere, loin de guérir ſon aveuglement, ne ſert qu'à l'augmenter ; il juge des autres par lui-même, & parce qu'il eſt droit & ſincere, il s'imagine que tout le monde lui reſſemble & que ceux qui lui parlent ſont incapables de le tromper.

C'eſt le défaut que Madame de Maintenon reprochoit aux Princes de ſon temps dans une de ſes lettres à Madame la Princeſſe des Urſins.

» Ils ont tous, diſoit-elle, » une facilité à croire leurs do» meſtiques qui eſt inſuppor» table à ceux qui vont droit, » ils m'en impatientent ſou-

» vent, ils ſont tous d'une vé-
» rité qu'on ne peut trop louer
» & eſtimer, mais qu'ils tour-
» nent contre eux-mêmes en
» ne pouvant comprendre que
» les autres ne leur reſſemblent
» pas. » Elle ajoute, que Louis XIV étoit bien partagé ſur cette vérité & ſincérité, comme l'aîné de la famille.

Il y auroit moins d'inconvénient à être tout à fait incrédule à l'égard des rapports qu'à les croire trop légerement. Les Princes veulent tout ſçavoir, ils veulent être informés de tout, mais qu'arrive-t-il ? on cherche à flatter & à nourrir leur curioſité par mille faux rapports ; on leur repré-

ſente les choſes, & les perſonnes ſous des images qui les défigurent ; ils ſont ſans ceſſe obſédés de gens qui ne cherchent qu'à les prévenir au déſavantage des autres, dans l'eſpérance qu'un ſoupçon qu'ils auront conçu, une mauvaiſe opinion qu'ils auront priſe, fera la réprobation d'un homme qu'on a intérêt de perdre, parce qu'on le regarde comme un rival ou comme un ennemi, d'un homme ſouvent innocent qui n'a rendu que des ſervices & qui ne mérite que des récompenſes. Un Prince doit donc être très-difficile à croire le mal & facile à en être détrompé ; car la ſouveraine injuſtice feroit de ne vou-

loir pas s'en déſabuſer & de s'opiniâtrer à le croire, malgré toutes les raiſons que l'on peut alléguer pour en montrer la fauſſeté.

C'eſt ce qui enhardit le plus les calomniateurs; c'eſt ce qui leur perſuade que leurs faux rapports & leurs calomnies laiſſent dans l'eſprit des Princes des impreſſions qui ne s'effaceront point, parce que leur pareſſe & leur indolence les éloignera de la fatigue d'un examen ſérieux, ou que leur vanité leur fera craindre d'être obligés de ſe dédire, & de reconnoître qu'ils ont été légers & crédules.

Mais pourquoi s'obſtiner à

vouloir toujours croire le mal, pourquoi craindre d'en être désabusé, pourquoi refuser de connoître le vrai quand on s'offre à vous le montrer ? voudroit-on se faire un plaisir cruel de trouver des coupables ? Je soutiens qu'un Prince ne doit jamais recevoir qu'à regret & par nécessité les impressions désavantageuses qu'on lui donne quelque fondées qu'elles puissent être en raison & en justice. Je soutiens qu'il est étroitement obligé de les retenir dans de justes bornes en évitant avec soin de prendre pour certain ce qui ne l'est pas; de les regarder comme un fardeau pénible qui sera toujours à charge à sa bonté,

& de ſaiſir avec empreſſement d'embraſſer même avec joie tous les moyens poſſibles de s'en délivrer. Je veux enfin qu'il n'en reſte pas la moindre trace dans ſon eſprit quand on lui a donné des éclairciſſemens aſſez ſurs & des raiſons aſſez fortes pour les effacer.

ARTICLE IV.

Source des faux jugemens qu'on porte ſur les vices & les vertus des hommes.

On ſe trompe ſur les vices & les vertus des hommes par les mêmes principes qui nous empêchent de bien juger de leurs talens.

I. Ceux qui ſollicitent quel-

que grace ou quelque place en faveur d'un homme, ne manquent jamais de cacher ſes vices & de prôner ſes vertus; celui qu'ils protegent eſt toujours le plus honnête homme du monde, le plus ſage, le plus vertueux, le plus eſtimable par les qualités du cœur; ils n'employent dans les portraits flattés qu'ils en font que de fauſſes couleurs qui ſervent à couvrir tous ſes vices & à ne lui prêter que des vertus qu'il n'a pas; ou ſi pour paroître plus ſincere, on affecte de lui reconnoître quelques défauts, ce ne ſont tout au plus que des ombres ménagées avec art dans le tableau

pour donner plus de relief à ſes belles qualités.

II. L'inapplication des Princes ſemble répondre aux calomniateurs du ſuccès de leur artifice, ils ſçavent qu'une ame molle, indolente & diſſipée aimera mieux s'en tenir à leur témoignage que de prendre la peine d'examiner, parce qu'il lui en coûte moins de croire le menſonge que de chercher la vérité.

III. De-là cette prévention aveugle qui s'établit dans l'eſprit des Princes & qui devient en peu de temps un mal incurable.

Remarquez que l'on ſe trompe & par conſéquent qu'on ſe

prévient beaucoup plus aiſément ſur les vices & les vertus des hommes que ſur leurs talens. Parce que, 1°. les talens ſont moins cachés & ſe font connoître par des effets plus ſenſibles. On connoît le mérite d'un grand Capitaine par le ſuccès de ſes entrepriſes, & la capacité d'un Miniſtre habile par les fruits ſolides & continuels de ſes travaux, au lieu que les vices demeurent quand on veut enſevelis dans les replis du cœur.

2°. Les talens ſe conſervent & ſe ſoutiennent plus longtemps que les vertus, ils ſont toujours les mêmes juſques à ce que la caducité de l'âge

vienne les affoiblir, au lieu que les vertus difparoiffent quelquefois d'un moment à l'autre, elles font fujettes à fe démentir. Rien de plus rare qu'un homme toujours égal à lui-même ; fa volonté eft inconftante, fes réfolutions font fragiles & paffageres, des circonftances imprévues, des tentations délicates le font fouvent paffer du bien au mal, & il a toujours plus de penchant pour le vice que de conftance & de fermeté dans la vertu.

Il faut donc veiller de plus près les hommes & fuivre avec plus d'attention leur conduite & leurs démarches pour s'affurer de leurs vertus que pour

connoître leurs talens. Ceux-ci ſont pour ainſi dire inhérens dans leur ame, au lieu que les autres n'y ſont jamais ſi ſolidement établies qu'elles ne puiſſent les abandonner. Gardez-vous donc de vous prévenir en faveur d'un homme juſques à le croire abſolument incapable d'erreur ou de foibleſſe, jugez-le toujours ſur ſes actions & ſur la conduite préſente, *à fructibus*, cette regle ne ſçauroit vous tromper.

IV. Enfin, ce qui met le comble à la prévention des Princes & ce qui multiplie à l'infini les faux jugemens qu'ils portent ſur les vices & les vertus des hommes, c'eſt qu'ils ne peu-

vent ſe réſoudre à punir & à éloigner d'eux ceux qui les trompent & qui ſont même dans l'habitude de les tromper par de faux rapports ; ſouvent ils ont aſſez d'eſprit & de pénétration pour en connoître la fauſſeté, mais ils n'ont pas la force de le témoigner par de juſtes châtimens ni même par de ſimples reproches, ils ſe croient fort habiles quand ils le ſont aſſez pour s'appercevoir qu'on les a trompés & pour découvrir les vues & les intérêts de celui qui a voulu les ſéduire, mais leur connoiſſance ſe borne là, & ils s'applaudiſſent en ſecret d'un diſcernement dont ils ne font aucun uſage.

Il ne tiendroit qu'à eux d'arrêter le mal dans sa source ; un ou deux exemples de sévérité fermeroit à jamais la bouche à ces dangereux imposteurs qui abusent de leur confiance, &, si on l'ose dire, de leur simplicité ; mais ils aiment mieux être foibles que d'être éclairés. Ils se familiarisent en quelque sorte avec l'imposture, ils se font une habitude de l'entendre qui les dispose insensiblement à la croire, & pour ne pas dire qu'ils ont été trompés, ils s'exposent à l'être toujours. D'où il arrive qu'avec beaucoup de lumieres dans l'esprit ils ne connoissent pas la vérité ; qu'avec les meilleures intentions

du monde, ils ſouffrent ou ils autoriſent quelquefois le mal qu'ils déteſtent, & qu'avec beaucoup de puiſſance & d'autorité ils ne ſont pas toujours ſervis comme ils veulent & comme ils doivent l'être.

FIN.

TABLE
DES PARTIES
ET ARTICLES.

PREMIERE PARTIE.

De la connoiſſance des hommes en général.

ART. I^er^. *De la néceſſité de connoître les hommes.* Pag. 3
ART. II. *Quels ſont les hommes qu'il importe le plus de connoître & d'employer.* 24
ART. III. *Quelles ſont les qualités qu'il importe le plus de connoître dans les hommes.* 37
ART. IV. *Qu'il faut connoître*

le génie des différens Peuples & des Cours étrangeres. P. 58
ART. V. *Qu'il faut connoître le génie de son siecle.* 97
ART. VI. *Que pour connoître les hommes il faut les étudier.* 112
ART. VII. *Si l'on peut s'appliquer à la connoissance des hommes, sans faire de jugemens téméraires.* 126
ART. VIII. *Quatre moyens généraux de connoître les hommes.* 168

SECONDE PARTIE.

De la connoissance des hommes, considérés par rapport aux talens de l'esprit.

ART. I^er. *Quels sont les talens*

de l'esprit qu'il importe le plus de connoître & de rechercher dans les hommes. Pag. 226

ART. II. *Quels sont les moyens de discerner & d'apprécier les talens des hommes.* 255

ART. III. *S'il y a des cas où l'on doit avoir plus d'égard au mérite des talens de l'esprit qu'à celui des qualités du cœur.* 282

ART. IV. *Sources des faux jugemens que l'on porte sur les talens des hommes.* 293

TROISIEME PARTIE.

De la connoissance des hommes, considérés par rapport aux qualités du cœur.

ART. I^er^. *De divers artifices*

que les hommes emploient pour cacher leurs vices, leurs passions & leurs intérêts. Pag. 313

ART. II. *Des moyens que l'on peut prendre pour connoître les vices & les vertus des hommes.* 340

ART. III. *Des rapports, & dans quelles circonstances on peut y ajouter foi.* 360

ART. IV. *Source des faux jugemens qu'on porte sur les vices & les vertus des hommes.* 368

Fin de la Table.

APPBOBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit ayant pour titre : *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Louis, Dauphin de France, mort à Fontainebleau le 20 Décembre 1765 ; avec un Traité de la connoiſſance des hommes, fait par ſes ordres en 1758. Les Mémoires* nous repréſentent la vie, les ſentimens, les travaux, la maladie & la mort de ce digne rejetton de ſaint Louis ; un pareil tableau renouvellera nos regrets & nos larmes ; mais les vertus de ce Prince ſont ſans doute couronnées dans le ciel, & ſont retracées ſur la terre par notre auguſte Monarque. *Le Traité* remplit les intentions, & mérita les ſuffrages du Dauphin ; quel plus beau titre pour le préſenter au Public ! A Paris, ce 26 Octobre 1776. DE SANCY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers

qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur P. G. SIMON, Imprimeur de notre Cour de Parlement, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de feu M. le Dauphin...* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts :

à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde de Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de

nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-cinquieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, & de notre regne le quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, le préſent privilége & enſemble le déſiſtement de M. Simon, n°. 825, fol. 376, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article IV. à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du même Réglement. A Paris, ce 27 Juin 1777.

Signé, *SIMON*, *Adjoint*.

...OTHECA ...viensis

iothèque
d'Ottawa
éance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 009512335b